UNIVERS SECRETS
BIBLIOTHÈQUE MARABOUT

SERGE HUTIN

L'immortalité magique

Dans les traditions et face à la science

SERGE HUTIN

L'IMMORTALITÉ MAGIQUE

bibliothèque marabout

Collection dirigée par Jacques Dumont et Jean-Baptiste Baronian.

© Editions Le Lien, Maizières-les-Metz, 1969

et Editions Gérard & C° Verviers (Belgique), 1973.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

Les collections Marabout sont éditées et imprimées par GERARD & C°, 65, rue de Limbourg, B-4800 Verviers (Belgique). Le label Marabout, les titres des collections et la présentation des volumes sont déposés conformément à la loi.

A notre regretté ami, J.A. Pilet, qui était si fidèlement intéressé à nos divers projets de pérégrinations parmi tout le *merveilleux*.

Table des matières

1. Longévité et immortalité - Un bilan

Des ans l’irréparable outrage...

Le rêve prodigieux

Peut-on échapper à la vieillesse ?

Longévité et immortalité : les grandes victoires médicales

... Et leurs limites

Ne plus mourir ?

L’immortalité physique : le point de vue du savant

...Et celui de l’ésotériste

Plan d’étude

2. L’immortalité légendaire et fantastique

L’immortalité physique, bienfait divin...

...Mais dérobé

Autour du «juif errant»

Régénération par le feu

Breuvages et liqueurs d’immortalité

Régénération par les deux autres éléments

Le thème de l’immortalité corporelle dans l’imagination littéraire

3. Vampires, sorciers et mages

En pleine magie

L’horloger du temps à rebours

Des « immortels » parmi nous ?

La magie et le sang : les vampires

Immortalité et sexualité

4. Le grand rêve des alchimistes

Comment concevoir l’immortalité alchimique ?

L’alchimie, maîtresse de tous les secrets de la vie ?

Où l’on retrouve la puissance magique du sang

5. Le XXe siècle, et après…

L’immortalité est-elle pour demain ?

Les prodiges de l’hibernation artificielle

Vers les astres lointains

Évasion dans les univers parallèles

Victoire sur le temps

La plus grande libération

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

1
Longévité et immortalité - Un bilan

Des ans l'irréparable outrage...

L'homme est mortel : ainsi court la phrase célèbre qui ne fait qu'énoncer une lapalissade. Vivant dans un corps physique, l'homme partage en effet, du fait même qu'il vit ici-bas, un destin singulier : disparaître du plan terrestre après un laps de temps plus ou moins long, selon les natures. Mais ce n'est pas tout : non seulement l'homme est sujet à la mort physique, mais, s'il parvient à un âge nettement plus avancé que ses congénères, il subira de ce fait les terribles effets du *vieillissement*.

Un humoriste disait un jour : « Vieillir est, hélas, le seul moyen que l'on ait jusqu'ici trouvé pour vivre longtemps. » L'inéluctable fatalité biologique dominant l'être humain pèse ici-bas lourdement, impersonnellement, sans pitié... Dès lors qu'un homme atteindra un âge nettement supérieur à la moyenne, il devra pour ce faire devenir vieillard, avec toutes les tristes imperfections corporelles que cet état suppose. Certes, il est, nous fera-t-on observer, de beaux vieillards ; mais dans les meilleurs de ces cas, l'irrémédiable décrépitude physique ne peut indéfiniment être évitée. Naître, grandir, s'épanouir et — du moins si l'on échappe à tous les dangers qui (et Dieu sait s'ils sont nombreux) se succèdent au cours d'une pauvre vie d'homme - ne disputer un maigre sursis à la mort que par une lamentable décrépitude croissante : telle est la loi de fer qui enserre tout être humain sur le plan physique.

Que c'est court, une vie d'homme ! Et, de plus, il faut donc toujours que le terme inéluctable en soit précédé d'une terrible période, au cours de laquelle ce qui s'était peu à peu édifié au cours des années d'enfance et de jeunesse, puis établi — si brièvement, hélas — lors de

la période de maturité, se défasse, se détériore, se désintègre peu à peu. L'homme serait donc fatalement voué à la terrible dérision de se voir miné de l'intérieur, peu à peu : n'y aurait-il vraiment aucun moyen de conjurer la double malédiction qui pèse sur nous tous ?

Puisque nous commencions notre exposé par la citation d'un humoriste, on pourrait se demander si le processus inverse ne serait pas — maigre et théorique consolation, certes ! — tout aussi effrayant. En effet, supposons un homme âgé qui, brusquement, verrait son corps remonter le fil des ans — repassant par la maturité d'abord, puis la jeunesse, puis l'enfance, pour retrouver le commencement du cycle. Si ce processus inverse ne pouvait être interrompu, ce serait, sans nul doute — bien que sous une autre forme — une malédiction physiologique tout aussi radicale : terminer son existence par une fatalité biologique inverse. Il semble y avoir parfois des périodes où l'organisme humain semble non seulement s'arrêter — temporairement, du moins — de vieillir, mais paraît aussi véritablement rajeunir sur le plan physique. A la longue, il est évident que ce processus deviendrait fort gênant, si l'individu devait ainsi revivre toute sa vie à rebours, plongeant finalement dans le berceau et le sein maternel au lieu du tombeau ! Mais nous ne citons cette si fantastique inversion du processus biologique que pour mémoire, un tel événement — contraire à toute possibilité concevable — étant du domaine des fantaisies paradoxales…

Plus prosaïquement, on conçoit que l'homme ait si volontiers rêvé de s'affranchir des pauvres limites, hélas inexorables, qui lui semblent imposées par son triste devenir biologique personnel : une vie d'homme est — on peut, certes, le redire — bien courte ! Mais il faut également tenir compte d'une circonstance plus aggravante. Au point de vue psychologique, cette fois, la durée semble en effet se poursuivre à un rythme beaucoup plus lent au cours de l'enfance et de la première jeunesse que plus tard. Il y a ainsi — c'est une réalité facilement observable en nous et autour de nous — accélération

progressive des rythmes temporels avec l'âge, au moment même où l'individu aurait précisément besoin de beaucoup plus d'intervalles chronologiques disponibles pour réaliser tous ses projets, tous ses travaux les plus chers. A cet égard, il serait assez juste de placer le milieu effectif d'une existence humaine courante vers la seizième année, et peut-être même avant... Lecomte du Nouy et d'autres savants se sont penchés sur ce fascinant problème du temps personnel, que semblent d'ailleurs confirmer les rythmes mêmes du vieillissement biologique (il est facile de remarquer, par exemple, que chez l'enfant, la cicatrisation des blessures est d'abord très rapide, la durée de ce processus augmentant ensuite au fur et à mesure que l'on avance en âge).

Chacun a pu remarquer combien les enfants vivent dans un temps qui n'est pas du tout celui de l'adulte : il est incomparablement plus étendu, bien moins divisé et, surtout, son rythme vécu est beaucoup plus lent. D'une part, certes, l'enfant n'a pas encore acquis le sens (résultant d'un long apprentissage) de la division du temps : il ne fera, psychologiquement, guère de différence entre arriver à Marseille « dans une demi-heure » et « dans six heures ». De l'autre côté, l'enfance est, ne l'oublions pas, la période où l'éventail des possibilités se révèle beaucoup plus prodigieusement étendu que plus tard ; celui-ci restera encore copieux durant l'adolescence, mais ne cessera ensuite de se rétrécir au cours de l'âge adulte. L'adulte, par définition, sera l'homme qui, finalement, aura été obligé de vivre une seule des nombreuses possibilités sociales qui s'offraient à lui : celui qui est devenu inspecteur des P.T.T. ou industriel a dépassé la période merveilleuse où tous les chemins (ou presque) semblaient encore s'ouvrir devant ses jeunes ambitions — d'une belle carrière de général à une (plus terre à terre) de fermier.

Mais, nous fera-t-on observer, l'homme est-il vraiment *toujours* mortel ?

C'est poser là le problème de l'immortalité corporelle.

Le rêve prodigieux

On conçoit fort bien que l'homme se soit volontiers complu (réaction bien logique) à rêver qu'il disposait librement de *l'élixir de longue vie* — cette merveilleuse préparation liquide qui aurait procuré aux prestigieux adeptes de l'alchimie traditionnelle un triomphe total sur la mort, ou leur aurait tout au moins donné le moyen efficace de prolonger considérablement leur existence physique (et en plein épanouissement corporel), au point d'avoir à compter leur vie sur ce plan-ci désormais en siècles et non plus en années.

Nous aurons à nous pencher sur l'antique alchimie, cette véritable science de l'immortalité retrouvée[1]. Si nous y faisons d'ores et déjà allusion, c'est qu'il s'agit bien là de l'une, sinon de la plus célèbre, des formes revêtues par les vieux rêves humains, visant à dépasser notre condition même de mortels, à vaincre la double malédiction qu'apportent la mort et le vieillissement physique.

Conquérir — reconquérir plutôt, puisqu'il s'agirait bien ici d'arriver à posséder de nouveau les privilèges corporels de l'homme avant la chute adamique — non seulement la santé parfaite, mais l'éternelle jeunesse ; vaincre toutes les limites du plan physique, y compris celles du temps et de l'espace ; acquérir la connaissance infuse de tous les secrets de l'univers tout en étant à jamais affranchis de la faim, de la soif, de la maladie, de la mort elle-même — bref, de toutes les malédictions biologiques qui (vraie statue du Commandeur) enserrent l'humanité courante : autant d'espoirs prométhéens qui cristallisent — dans l'alchimie et d'autre part — les plus fascinants des rêves humains autour de la quête même d'une *immortalité reconquise*. On comprend alors bien mieux pourquoi (apparent scandale pour l'historien positif des sciences) la vénérable mais toujours intrépide alchimie n'a pas du tout disparu avec l'avènement triomphal de l'ère positive — comment elle n'est pas devenue une

simple curiosité de musée et d'érudits, mais n'a cessé, tout au contraire, de susciter des traités pratiques — non seulement au siècle dernier[2], mais en plein XXe siècle encore[3]. L'alchimie, à laquelle tout un chapitre sera consacré, n'étant d'ailleurs pas la seule cristallisation imaginative qui se soit opérée autour du plus grand sans doute des espoirs humains. Tour à tour, tentatives plus ou moins scientifiques comme rêveries délibérément fantastiques retiendront notre attention[4].

« Qui veut, peut », dit le proverbe. Pour ne plus vieillir — car ne serait-ce pas l'étape première sur le chemin menant à vaincre la mort ? —, le tout consisterait à trouver des méthodes efficaces, afin d'y parvenir. Mais la question a-t-elle un sens ?

Peut-on échapper à la vieillesse ?

C'est le propre de l'homme d'avoir voulu, et de plus en plus, dépasser ses propres limites, même les plus inflexibles ; ce perpétuel dépassement s'étant évidemment traduit dans la lutte active contre la vieillesse. Est-ce, maintenant, la victoire ?

Certes, la durée moyenne de vie s'est considérablement allongée depuis un siècle ; certes, à ceux (beaucoup plus nombreux qu'autrefois) qui atteignent un âge avancé, toutes sortes de méthodes médicales fort précieuses (dont l'ensemble porte le nom significatif de *gérontologie,* ou de *gériatrie* sous son aspect thérapeutique) permettent de lutter assez brillamment contre le rythme trop accentué de la décadence physiologique, donnant ainsi au sujet les moyens d'obtenir un sursis plus ou moins prolongé à l'inéluctable sénescence —de plus en plus accentuée — des fonctions vitales. Pourtant, le terme ultime restera toujours là, plus ou moins brillamment retardé selon les individus.

Nous aurons d'ailleurs très bientôt à faire le point d'ensemble sur toutes ces méthodes médicales[5].

Si, à l'extrême opposé, nous tournons maintenant nos regards vers ce qui se place délibérément à l'encontre de toute perspective scientifique, l'ésotérisme, nous trouvons des procédés beaucoup plus ambitieux et dont les résultats — invérifiables, malheureusement, par les méthodes habituelles de contrôle savant[6] — se donnent si volontiers pour prodigieux. De telles ambitions ne se rencontrent pas seulement dans les formes asiatiques ou africaines de magie. Actuellement encore, des méthodes secrètes de ce genre sont utilisées par des initiés rosicruciens en quête, pour leur mission spirituelle, de la régénération physique. Il existe même à cet égard un témoignage qui semble précis, celui d'un membre avancé de l'Ordre rosicrucien A.M.O.R.C., Mrs. Béatrice Russel. Cette femme de soixante et onze ans nous raconte comment, appliquant sur elle-même des techniques secrètes de régénération corporelle, elle aurait abouti à faire disparaître tous les signes extérieurs de la décrépitude physique, obtenant la repousse des cheveux et dents et ramenant toute l'enveloppe physique à l'état extérieur qui était le sien vers la quarantaine[7]. Nous reviendrons plus loin sur ce cas.

On remarquera que la possibilité théorique de tels secrets de rajeunissement n'a rien d'absurde en soi. N'a-t-on pas pu citer des cas spontanés célèbres d'arrêt de l'évolution physique au stade de la maturité (cas de Ninon de Lenclos qui avait à quatre-vingts ans le corps d'une odalisque épanouie ; cas de Fontenelle, mort centenaire avec l'enveloppe physique d'un homme de quarante ans…). On a même parfois signalé des cas de repousse des dents et des cheveux chez le vieillard…

Les cellules de l'intestin se renouvellent en quarante-huit heures, les autres moins vite, mais régulièrement : en sept années, rien donc ne subsiste plus dans un organisme de ce qui le constituait matériellement sept années avant. Ce qui caractérise donc la décrépitude, c'est le stade où le déséquilibre s'instaure et où les destructions commencent à devenir plus importantes que les

édifications. Tout le secret, simple en théorie, consisterait à empêcher le mécanisme de s'inverser à la maturité ; et il serait même possible que, dans les exemples célèbres auxquels nous faisions allusion à l'instant, les processus naturels privilégiés aient pu être aidés par des recettes tenues secrètes : Ninon de Lenclos employait peut-être un élixir alchimique ; Diane de Poitiers, demeurée merveilleusement jeune, elle aussi, à l'approche des années de déclin, utilisait des bains rajeunissants et toute une série de règles hygiéniques… Est-ce véritablement fatal de devoir passer nos dernières années dans la décrépitude physique ?

Certes, les cas invoqués à l'appui d'une suspension du vieillissement, voire d'une véritable régénération physique, sont invérifiables, soit qu'ils appartiennent aux époques passées, soit qu'ils surviennent dans des régions où le contrôle sera, par hasard, la plupart du temps impossible — puisqu'il s'agira presque toujours des régions himalayennes peu accessibles, de districts reculés, où il est hors de question pour des savants d'aller contrôler objectivement les faits merveilleux dont on nous entretient. Pourtant, ces exploits n'ont rien d'inconcevable. Oui plus est : un cas analogue nous a été relaté, et cette fois-ci avec tous les détails désirables — nous venons de le signaler —, dans une importante revue mensuelle américaine d'ésotérisme. Le sujet y raconte lui-même son extraordinaire expérience : Béatrice Russel à soixante et onze ans, voulant jouir d'une retraite exempte de tous les tristes inconvénients corporels qui viennent généralement s'y adjoindre, avait décidé, une fois pour toutes, de se rajeunir *par la volonté* — en utilisant uniquement le pouvoir actif de la pensée, aidé de moyens théoriquement fort simples comme les techniques respiratoires secrètes[8]. Au bout d'un an et demi de cet incessant effort de volonté tout entière tendue vers le rajeunissement, elle aurait obtenu des résultats merveilleux : repousse spectaculaire des cheveux et des dents, disparition totale des rides, retour intégral de sa vue… Evidemment, comme dit le

proverbe, « une hirondelle ne fait pas le printemps », mais le scepticisme de principe est, on l'aura constaté à satiété, une attitude qui, se révèle volontiers aussi antiscientifique que possible ; en fin de compte, peut-être autant que la crédulité déchaînée…

Longévité et immortalité : les grandes victoires médicales

Scientifiquement, il y aurait lieu de distinguer (la précision s'impose toujours) entre *l'immortalité* proprement dite et la *longévité :* la première visant la prolongation indéfinie de l'existence physique ; la seconde, plus modeste, bornant ses ambitions à prolonger le cours de la vie humaine — et de préférence, naturellement, en évitant tous les inconvénients des années tardives (bref, en supprimant la vieillesse).

Francis Bacon, le grand philosophe britannique de l'époque élisabéthaine, regrettait en ces termes les limites de l'art médical de son temps (mais l'affirmation n'est pas encore démodée, hélas) : « Allonger le fil de la vie, éloigner la mort qui vient à pas lents et qui a pour cause la simple dissolution et l'atrophie de la vieillesse, c'est un sujet qu'aucun médecin n'a traité d'une manière qui réponde à son importance. » Pourtant, les médecins d'aujourd'hui peuvent être fiers d'eux, se targuer d'avoir accompli d'immenses progrès par rapport à ceux des vieux praticiens de l'Angleterre (et des autres pays) à l'époque de Shakespeare. C'est même, en vérité, un fort copieux palmarès qu'il nous est ici loisible de dresser, un vrai bulletin de victoire plutôt, et qu'il serait bien sot de vouloir minimiser. Comment se présente-t-il à nous ?

Il suffit de lire même les journaux et magazines populaires à forte diffusion pour constater dans tous les pays l'existence d'une véritable offensive de grand style de la médecine et de toutes les disciplines connexes contre les conséquences les plus fâcheuses du vieillissement humain.

Dresser le tableau complet de toutes les recherches dépasserait, il va de soi, notre compétence ; n'étant ni médecin ni biologiste, nous n'aurions en fait nulle qualité pour intervenir avec quelque pertinence dans des domaines où une culture très spécialisée est toujours nécessaire pour espérer porter un jugement valable. Pourtant, nous pouvons — cela s'impose même — tenter d'établir ici le bilan très général (prologue obligé de notre enquête) de ces belles tentatives — dont beaucoup, au surplus, ne sont désormais plus du domaine quelque peu aventureux de l'avant-garde médicale. Ou, plus exactement, nous pouvons esquisser les grandes directions autour desquelles se sont développées ces recherches.

En gros, trois types d'intervention médicale contre les conséquences biologiques du vieillissement peuvent être distinguées : celles qui s'efforceront de provoquer dans l'organisme humain l'inversion tant souhaitée des processus de sénescence par le moyen de méthodes non chirurgicales ; celles qui feront, au contraire, intervenir le bistouri ; enfin, celles qui, tout bonnement, s'efforceront de tirer le maximum des possibilités vitales inemployées que recèle en lui- même tout organisme humain.

Dans le premier groupe, on peut faire entrer toutes les sortes de sérums et de médications spéciaux, dont le traitement Bogomoletz n'est que le plus connu (il consiste, rappelons-le, à lutter contre la sénescence du tissu conjonctif — qui n'est pas du tout ce matériau de simple « remplissage » qu'envisageait l'ancienne biologie — par l'emploi d'un régénérateur cellulaire). Mais il en est bien d'autres dont la liste serait assez longue : gelée royale, bains d'algues marines, etc. Il faudrait citer également en bonne place la belle thérapeutique imaginée par René Quinton, ce très grand savant français qui sort enfin d'une longue et fort injuste période d'oubli : elle repose sur une correspondance biologique qui rejoint, en somme, les vieux mythes sur la naissance de la vie originelle au sein des océans. En effet, la grande idée de Quinton et de ses élèves est d'avoir bien mis en

évidence (principe sur lequel reposent toutes les fécondes applications thérapeutiques de la méthode) la remarquable analogie de composition existant entre l'eau de mer et le liquide vital. Il est parfaitement exact de remarquer que le passage de la vie aquatique à la vie terrestre chez les espèces animales a consisté en ceci : somme toute, l'être, en quittant les océans où il baignait dans le liquide vital, a enclos ce dernier dans son organisme, l'a comme « mis en bouteille », si nous osons employer cette image, dans ses vaisseaux sanguins[9].

Le second type d'interventions réellement efficaces contre les effets de la sénescence a tout autant, sinon plus encore que le premier, fasciné la curiosité du grand public. Il s'agit des méthodes très spectaculaires que sont les greffes d'extraits glandulaires (celles réalisées naguère par Voronoff à partir des glandes sexuelles de grands singes défrayèrent la chronique entre les deux guerres), celles d'implants embryonnaires (méthode de Niehans, par exemple), etc., dans l'organisme humain.

Et, incontestablement, des résultats spectaculaires ont été obtenus par ces moyens radicaux. Laissons ici de côté, naturellement, la chirurgie esthétique qui ne fait au fond que masquer, fort bien d'ailleurs, les effets externes du vieillissement et ne pourra donc être rangée — aussi précieuse qu'elle puisse se révéler en divers cas — parmi les procédés gériatriques.

Le troisième groupe de méthodes médicales, moins spectaculaire certes, n'est pourtant pas négligeable. Il repose sur une interrogation volontiers méconnue, mais qui ouvre la voie à bien des interventions directes précieuses : l'homme utilise-t-il vraiment *tout* le « capital » biologique dont il dispose en son corps ? Et cette question pourrait, à son tour, se ramener à celle-ci : ce « capital » n'est-il pas, en fait, stupidement dilapidé par la plupart des hommes qui en héritent ? On pourrait se demander, en effet, si — et même dans les conditions *optima,* c'est-à-dire celles où l'homme évitera, sa vie durant, non seulement les accidents graves mais toutes les maladies aiguës — la

méconnaissance de certains impératifs naturels ne nous conduit pas à un vieillissement précoce dont nous aurions été nous-mêmes les apprentis sorciers.

Un vieux proverbe chinois, par exemple, nous déclare : « L'homme creuse sa tombe avec ses dents. » C'est vrai de la manière la plus littérale pour l'alcoolique qui s'annihile peu à peu lui-même ; c'est vrai aussi pour le malade qui, malgré les sages conseils de son médecin, préférera écouter sa gourmandise au lieu de suivre le régime qui lui est nécessaire. Mais on peut se demander si le mode même d'existence imposé aux masses par le monde actuel ne conduit pas de nombreuses personnes à des habitudes qui entraînent tôt ou tard un vieillissement corporel précoce : l'usage croissant de procédés artificiels pour traiter les aliments (dans le but de mieux les conserver, d'en augmenter le volume, pour les colorer de manière agréable, etc.), alarme de plus en plus les diététiciens. D'une manière plus générale, l'époque contemporaine semble caractérisée par la méconnaissance croissante des rythmes, plus même : des *impératifs* élémentaires de l'existence humaine naturelle. Sous une forme romancée, le livre de Günther Schwab, *La danse avec le diable* (éditions La Colombe, 1963), dénonce les effets apocalyptiques, le véritable suicide collectif qu'engendre ce démentiel contre-pied des équilibres fondamentaux terrestres et biologiques…

Mais quel est au juste le principe du troisième groupe des interventions gériatriques ?

Il s'agirait, en renonçant à toutes nos mauvaises habitudes, de développer enfin des règles d'existence (alimentaires et autres) permettant à l'homme de retarder le plus possible le moment où s'instaure sans recours l'inexorable processus du vieillissement. Dans cet ensemble, les méthodes psychologiques ne seraient évidemment pas les moins importantes. Chacun aura pu constater, à ce sujet, combien le fait — que ce soit dans une maison de retraite, dans un hospice ou dans un foyer — de se résigner, de s'accoutumer

passivement à l'état de vieillard précipite chez la personne qui y consent le processus irréversible de vieillissement ; tandis que les personnes âgées qui, refusant de vivre en vieillards résignés, continuent d'agir, réalisent toujours leurs projets, ne reflètent guère jamais leur âge, parce qu'elles ne « détellent » pas, pour reprendre l'expression du professeur Besançon. Donc, l'ensemble de ces méthodes viserait bien à procurer au grand nombre l'état physique et psychologique — trop rare encore — de « beaux vieillards » ; ou même, à la limite, le long et lamentable intervalle de sénescence séparant l'âge adulte du terme de la vie serait, espère-t-on, complètement aboli. Tout homme aurait ainsi la merveilleuse chance biologique de Fontenelle, mort centenaire, alors que son corps physique n'avait pas du tout changé depuis la quarantaine.

Pourtant, même si tout cet ensemble de luttes actives contre le vieillissement est de plus en plus généralisé, pourrait-on dire que la grande fatalité biologique de l'homme est battue en brèche ? Et même si le terme de la vie peut être porté à cent vingt ou cent quarante années ?

Tout ce réseau de méthodes, aux résultats pourtant si spectaculaires, n'a d'ailleurs pour ambition normale que l'espoir d'apporter aux hommes un sursis vital de plus en plus enviable — vaincre la décrépitude physique qui précède la mort. Mais, si le problème de la *longévité* semble ainsi clarifié, qu'en est-il de celui de *l'immortalité ?* Là, les perspectives changent du tout au tout.

... Et leurs limites

A cet égard, le bulletin de victoire devient une franche reconnaissance des limites inexorables que les recherches scientifiques ne peuvent espérer parvenir à dépasser. L'homme, hélas, demeure *mortel,* en dépit de tous ses plus beaux rêves...

En faisant de manière très méthodique le point sur les résultats d'ensemble de toutes les découvertes modernes, on s'aperçoit fort bien, en effet, qu'elles ne font encore — ce qui est précieux, certes — que pallier plus ou moins profondément les effets directs les plus fâcheux du vieillissement corporel. Même en extrapolant les résultats de ces méthodes, sans regarder à la hardiesse des prévisions, on n'aboutit tout de même pas à vaincre la loi cyclique qui régit l'existence corporelle de l'homme, comme d'ailleurs celle de tous les mammifères supérieurs. Nous devons tous *vivre et mourir* : telle est la loi naturelle, tellement naturelle que cela semble un vain truisme, une vraie lapalissade de la rappeler. Métaphysiquement donc, ce qu'on appelle la mort apparaît comme un impératif nécessaire du cycle général de vie dans la réalité visible, telle qu'elle s'offre à nous, non seulement pour une pensée rationaliste, mais aussi pour un esprit religieux ou même mystique, les divers points de vue n'étant d'ailleurs pas du tout incompatibles entre eux.

Prenons par exemple un ouvrage qui fait d'ordinaire autorité dans le domaine des connaissances « occultes », *Le manuel rosicrucien* du docteur H. Spencer Lewis. Nous y lisons[10] ce passage qui met bien en évidence le rôle fondamental et nécessaire de la transition humaine : « Le grand changement, qui a lieu au moment où la mort est supposée se produire, est (...) une simple transition et une simple transposition des diverses parties composantes qui, unies, constituent un être humain vivant en une unité vivante de matière consciente. Cette transition (...) entraîne aussi la transformation des processus constructifs qui ont maintenu unis à un certain degré les éléments matériels composant le corps, ce qui permet à une nouvelle condition de s'établir, dans laquelle ces éléments commencent à se séparer et à retourner à leur forme première de matière vivante. »

Certes, à l'intérieur même de cette inexorable loi cyclique, les possibilités de réalisation ne sont pas négligeables. A la limite, il n'y aurait plus de maladies — et, même, plus ces inconvénients

biologiques majeurs qui ruinent la période terminale d'une existence physique humaine. Dans le même livre, nous trouvons ainsi cette affirmation hardie en apparence, mais qui, bien qu'émanant d'un rénovateur contemporain des antiques écoles de mystères, ne serait pas du tout renié, dans ses conséquences directes, par les plus positifs ou les plus matérialistes des médecins d'avant-garde : « Alors que ce qu'on appelle la mort est inévitable, la maladie, elle, n'est pas nécessaire. Le corps physique peut atteindre un âge et un état d'épuisement, où le processus de destruction des cellules du corps est plus rapide que la régénération, et, par principe d'économie, l'âme rejettera ou quittera le corps et en attendra un autre plus utile[11] ; mais — c'est là le passage important — un tel déclin, un tel affaiblissement progressif de tout l'organisme n'a pas besoin d'être accompagné d'une maladie particulière, et peut n'impliquer ni douleur ni souffrance[12]. » Ne plus être malade et même ne plus vieillir, telles sont les perspectives qui semblent scientifiquement concevables.

Il est donc normal — et les découvertes récentes semblent nous le confirmer de plus en plus — d'espérer nous rapprocher toujours davantage d'un état biologique optimum, où l'homme serait non seulement libéré des maladies les plus terribles, mais verrait s'allonger considérablement, et même, à la limite, se prolonger, jusqu'à la mort finale, la période active et *utile* de l'existence. On pourrait même concevoir que ce qui est pour nous autres si exceptionnel encore, devienne, à plus ou moins brève échéance, la règle générale, que l'âge de cent vingt ou même de cent trente ou de cent quarante ans devienne donc le terme *normal* d'une vie d'homme. Le commun des mortels pourrait alors connaître le sort exceptionnel de la courtisane Marion de Lorme, célèbre sous Louis XIII et morte au XVIIIe siècle (dit-on) à l'âge de cent cinquante années ; ou celui de ce Colombien, qui avait atteint en 1958 l'âge de

cent soixante ans, et auquel les P.T.T. de son pays consacrèrent un timbre-poste, avec ces mots : « L'homme le plus vieux du monde. »

Pourtant, les difficultés d'adaptation introduites dans le comportement, dans toutes les réactions de l'homme par son existence collective de plus en plus mécanisée contrecarrent — vrai mécanisme de bascule — l'allongement croissant de la durée moyenne de vie.

D'où ce paradoxe apparent : certes, les chances *moyennes* d'une vie humaine ont considérablement augmenté depuis des siècles ; pourtant, le nombre des centenaires par rapport au chiffre total de la population, lui, semble avoir nettement diminué. Avant la Révolution française, par exemple, on comptait à Paris (bien moins peuplé alors pourtant relativement au reste du territoire français) plus de centenaires qu'aujourd'hui…

Dans des cas très rares, on l'a vu, et malheureusement invérifiables d'ordinaire (puisqu'il s'agit presque toujours de régions montagneuses orientales et où l'état civil est d'instauration récente, on aurait signalé des vieillards chez lesquels — passé le cap des cent dix ou cent vingt ans — se produisaient de véritables phénomènes de rajeunissement spontané : repousse des cheveux et des dents, retour des fonctions sexuelles, etc. Cela fait rêver, et le sceptique avoue n'être pas très convaincu de ces prodiges. Il faut néanmoins envisager ces cas quand ils sont à notre portée, ce qui est, hélas, bien loin de se produire fréquemment : sont-ils en soi impossibles ? De toute manière, il ne s'agirait jamais là que de sursis inespérés, d'inversions éphémères du cycle biologique. La fatalité biologique demeure toujours, et, même s'il ne connaît pas de fin prématurée, l'homme *doit* mourir.

Ne plus mourir ?

Que cela nous plaise ou non, il semble que rien ne puisse aller à rencontre de cette loi naturelle de la mort physique. Cette loi biologique : *l'homme est mortel,* n'est pas seulement, hélas, une formule d'usage commode chez les logiciens classiques. Partout et toujours, l'ombre de la mort pèse sur l'être humain…

Vaincre la mort représenterait-il donc quelque chose d'inconcevable ? N'est-ce pas, au contraire, *la quête de l'immortalité,* qui s'est retrouvée toujours au cœur de bien des légendes, de bien des traditions, de bien des rêves, de bien des espoirs humains répartis sur toute la surface de la terre ? Espoirs qui n'ont pas disparu de nos jours.

A en croire ces légendes et ces rêves (mais sont-ils nécessairement faux ?), la perpétuation de la jeunesse physique est, au contraire, bel et bien réalisable et réalisée, n'hésitera-t-on pas à dire.

Aujourd'hui encore, la légende (en est-ce bien une, au fait ?) du célèbre comte de Saint-Germain — dont l'apparition est signalée périodiquement en divers lieux, du Tibet à la Russie, à Venise et à la capitale française — cristallisera volontiers l'imagination, cette porteuse des plus grands espoirs humains. Nous aurons à nous en occuper[13].

Que demandait le docteur Faust à Méphistophélès, si ce n'est la jeunesse reconquise ?… L'homme qui serait capable de traverser les siècles sans être assujetti à la mort et au vieillissement ne serait plus, cela va de soi, soumis aux si impitoyables limites qui viennent tôt ou tard se mettre au travers des plus nobles, des plus magnifiques ambitions humaines.

Evidemment, la réaction normale de tout esprit positif sera de penser qu'il ne s'agit là que de fort beaux rêves, tout vibrants des plus fantastiques espoirs de l'humanité. Est-ce à dire que l'intérêt de l'étude comparée que nous entreprenons ici soit purement

psychologique et sociologique — comme le serait une recherche méthodique sur la croyance au Père Noël ou à saint Nicolas ?

Et le savant ne manquera pas de constater ici que tous les documents invoqués contiennent des affirmations, sans aucune preuve convaincante.

En 1722, par exemple, paraissait à Londres un fort curieux ouvrage intitulé, *Les hommes à la longue vie. Histoire curieuse de telles personnes, des deux sexes, qui ont vécu plusieurs époques et ont rajeuni ; avec le rare secret de rajeunissement d'Arnauld de Villeneuve*[14]. Ce livre était d'ailleurs présenté au public comme l'œuvre authentique d'Eugenius Philalethes, nom hermétique de l'alchimiste Thomas Vaughan, officiellement mort une quarantaine d'années auparavant, mais qui avait, tout au moins selon la tradition, retrouvé le grand secret hermétique d'immortalité. Mais, en fait, c'est quantité de volumes qu'il faudrait consacrer à ces immortalités alchimiques[15] ! Les vers placés sous la belle gravure du XVIIIe siècle — souvent reproduite — qui est inspirée d'un portrait du comte de Saint-Germain, s'appliquent en fait à tous les adeptes auxquels on attribue avec hardiesse le fait triomphal d'avoir vaincu la grande limitation qui coupe tôt ou tard les ailes aux humains ordinaires.

Voici donc ces vers alchimiques, fort curieux :

Ainsi que Prométhée il déroba le feu

Par qui le Monde existe, et par qui tout respire ;

La Nature à sa voix obéit et se meut :

S'il n'est pas Dieu lui-même, un dieu puissant l'inspire.

De quoi s'agit-il donc ? Ne sommes-nous pas en plein mythe ? S'agit-il, dans tous ces merveilleux récits d'immortalité physique, de traditions uniquement fabuleuses — simple reflet d'une lancinante et

bien compréhensible nostalgie humaine du paradis perdu, l'un des plus anciens mythes cruciaux de l'humanité ? Ou bien la biologie contemporaine pourrait-elle apporter confirmation implicite à cet espoir d'immortalité — apparemment si démesuré ? Verra-t-on se constituer quand même une nouvelle science que l'écrivain Raymond Brouillet[16] nous propose justement de nommer *l'immortalogie* — et qui, comme son nom l'indique, traiterait des diverses méthodes permettant de prolonger à volonté l'épanouissement corporel de l'être humain ? Comme le remarque Brouillet, dans l'ouvrage inédit qu'il entend consacrer à ces problèmes : « Les procédés d'immortalisation ne seront point chose chimérique, fallacieuse, théorique ou fictive, mais l'application d'une potentialité biologique qui réside dans la nature même de l'homme. »

Il est vrai que, par définition, la science-fiction sera le domaine où les auteurs pourront extrapoler à volonté — et en échappant souvent à toute vérification objective précise. Le seul moyen de savoir si la médecine future pourra ou non trouver une forme quelconque d'élixir d'immortalité est d'attendre de nouvelles découvertes... Mais est-il possible d'admettre que l'immortalité physique pour l'homme ait un sens scientifique réel ?

L'immortalité physique : le point de vue du savant

Le savant, toujours enclin à mettre en doute les traditions trop merveilleuses sur Saint-Germain et les autres « immortels», ne peut s'empêcher d'adopter une attitude très sceptique au départ. Si nous posons les problèmes uniquement sur le terrain des faits et d'eux seuls, il nous faudrait tenter de répondre à l'interrogation : la mort physique peut-elle être vaincue ?

Si, dans l'état *actuel* de la science, nous sommes encore obligés de répondre par la négative, nous ne devons pas conclure pour autant à l'impossibilité d'un tel but surhumain, dont l'atteinte effective, dans

un futur plus ou moins éloigné, ne semblerait pas heurter directement la logique. Quant à tenter de répondre à la question : « Des hommes immortels (Saint-Germain et d'autres) se promènent-ils, aujourd'hui comme naguère, parmi nous? », les témoignages invoqués dépassent le niveau de vérification possible légitimement exigé pour reconnaître un tel fait comme scientifiquement établi.

Pourtant, l'immortalité physique pourrait-elle effectivement, être concevable, présente-t-elle même un sens quelconque ? Evidemment, le mot *immortalité* ne peut être employé ici que d'une manière commode : la biologie ayant montré que les espèces animales supérieures ne sont pas perpétuelles, on pourrait parler tout au plus (c'est déjà énorme) d'une prolongation considérable de l'existence physique — affaire de siècles, voire (pourquoi pas ?) de millénaires.

L'immortalité, si elle va sans conteste à rencontre des cycles vitaux inexorables qui régissent ici-bas tous les animaux supérieurs et l'homme lui-même, n'est quand même pas un non-sens biologique total. Pour les êtres unicellulaires, la perpétuation quasi indéfinie de l'existence ne se révélerait-elle pas, au contraire, presque comme un fait d'expérience ? Tout se passe comme si, dans tout organisme vivant, la complexité organique se « payait » tôt ou tard, chez l'individu, par l'apparition de la mort : si l'on progresse sur l'échelle des êtres vivants, on trouve non seulement l'apparition de la mort, mais une fragilité biologique de plus en plus grande au fur et à mesure que l'être devient plus complexe.

Pourtant, il semble néanmoins exister chez les animaux supérieurs et chez l'homme quelque chose qui, virtuellement (car ce capital organique peut évidemment être détruit), est doté d'une existence concrète indéfiniment prolongeable tout au moins en puissance : il s'agit, on l'aura deviné, des cellules reproductrices, auxquelles la chaîne des générations pourra faire franchir les siècles. Il s'avère exact que, dans les nombreuses cellules qui composent chaque corps

humain, il demeure une sorte de capital génétique dont l'origine peut remonter loin, et même fort loin en arrière. Cela reviendrait au même de constater que l'humanité connaît ainsi bel et bien une forme d'immortalité biologique ou, plus exactement, de durée extrêmement élevée ; celle de *l'espèce* — mais qui rend précisément impossible le même mécanisme jouant au bénéfice de l'individu (au contraire de ce qui se passe chez les êtres unicellulaires — chez eux, d'ailleurs, seule existe l'espèce, les individus étant inexistants ou, plutôt, se comportant comme les « moutures » innombrables sorties, indéfiniment, du même moule). C'est pourquoi les traditions tantriques, dont l'alchimie est l'une des formes principales, feront coïncider l'atteinte finale de l'adeptat — avec constitution du corps d'immortalité — et une irrémédiable stérilité : en somme, chez l'adepte, l'immortabilité biologique passerait de l'espèce à l'individu.

Le philosophe Henri Bergson avait fort bien défini ce fait quand il écrivait : « Pour que l'individualité fût parfaite, il faudrait qu'aucune partie détachée de l'organisme ne pût vivre séparément. Mais la reproduction deviendrait alors impossible. Qu'est-elle, en effet, sinon la reconstitution d'un organisme nouveau avec un fragment détaché de l'ancien ? L'individualité loge donc son ennemi chez elle. Le besoin qu'elle éprouve de se perpétuer dans le temps la condamne à n'être jamais complète dans l'espace[17]. »

D'où, peut-être, la possibilité d'une hypothèse audacieuse pour expliquer l'existence du cancer *(des* cancers plutôt, puisqu'il en est de diverses sortes), celle énoncée ainsi par Raymond Brouillet dans une étude inédite fort hardie : « La maladie cancer est un phénomène d'immortalité avortée — que la nature ne peut réaliser encore. Car l'homme, n'étant point spécifiquement achevé, serait de par les carences et déficiences intellectuelles, morales et spirituelles — ou dans les potentialités, aptitudes, virtualités — un obstacle à la gravitation biologique de l'espèce humaine (...) ce qui plus est, l'homme ordinaire s'avère incapable d'accéder à l'éthique cosmique

de l'homme futur — lequel sera en état d'impuissance sexuelle, congénitalement génial, et immortel. »

Ainsi serait atteint, après la fin du cycle actuel, l'état humain supérieur, caractérisé par le mage Eliphas Lévi (l'un des rénovateurs de l'occultisme au siècle dernier) : « Lutter contre l'attrait de la génération, c'est s'exercer à vaincre la mort, et la suprême chasteté était la plus glorieuse couronne proposée aux hiérophantes. Répandre sa vie dans des embrassements humains, c'est jeter des racines dans la tombe[18]. »

Mais revenons au cancer. L'idée très hardie selon laquelle le cancer serait à considérer comme un processus vital d'immortalité biologique avortée chez l'individu mériterait un examen attentif. Pour les alchimistes, il s'agit là sans doute de l'inverse même de l'état atteint par l'adepte immortel : forme *noire* (au sens magique), inversée, monstrueusement déformée d'un processus qui, canalisé et maintenu dans certaines limites, serait peut-être à la racine même du grand secret alchimique d'immortalité... Mais nous sommes ici, évidemment, dans un domaine échappant au contrôle scientifique. De même, on pourrait faire entrer en ligne de compte des facteurs franchement magiques, cette fois, ceux qui tenteraient d'expliquer d'une manière occulte la curieuse constatation médicale suivante : parfois, au centre d'une tumeur ou d'un kyste banal, le chirurgien trouvera des cheveux, voire même une dent. On pourrait se demander alors s'il ne s'agirait pas du seul vestige d'un être qui aurait été, s'il s'était librement développé, le jumeau de la personne atteinte. En poussant l'interprétation dans le sens radicalement magique, on pourrait aussi — mais, là, nous tomberions encore une fois dans le fabuleux — penser à une tentative avortée de « possession » ou de « vampirisme »[19]...

On sait cependant — et les progrès incessants de la médecine psychosomatique nous confirment ici l'antique sagesse populaire — combien le psychisme peut, dans une mesure appréciable (nous

l'avons d'ailleurs rappelé plus haut à propos des méthodes gériatriques), agir en profondeur sur les mécanismes corporels ; y compris, la précision est capitale, sur ceux qui commandent l'apparition du vieillissement biologique. Jusqu'où pourrait-on aller dans cette direction ?

Des yogis de l'Inde parvenus à la véritable maîtrise dans leurs disciplines psychophysiologiques secrètes seraient, dit- on, capables de faire repousser leurs cheveux et leurs dents, de supprimer leurs rides, bref d'aboutir par l'exercice méthodique de leur volonté à un rajeunissement corporel durable. On aura beau jeu, certes, de nous objecter que nous retombons toujours dans les faits merveilleux — mais invérifiables selon les critères scientifiques.

Il est vrai, et nous donnons cette fois brièvement la parole aux démographes, que la croissance du nombre des humains en proportion géométrique pose déjà dans le monde actuel des problèmes aigus, et destinés à devenir de plus en plus apocalyptiques. Même si l'immortalité s'accompagnait toujours de stérilité pour l'individu, l'existence d'un nombre considérable d'humains immortalisés parmi nous accentuerait encore plus les effets de la marée démographique ! Il est vrai que, tant pour l'ésotérisme traditionnel que pour les savants actuels qui, sous des formes différentes, caressent les mêmes espoirs, il ne s'agirait pas du tout de rendre l'immortalité physique accessible à tous, mais de la réserver à une petite élite soigneusement choisie. Peut-être faudrait-il, la mortalité étant inséparable de l'état humain, nettement envisager le passage à l'immortalité corporelle comme l'accession à la *surhumanité* : l'immortel, après avoir dépassé les limites de l'état humain, sera le surhomme, l'être ayant franchi les limites de l'espèce humaine proprement dite.

...Et celui de l'ésotériste

A l'opposé total des perspectives scientifiques, peut-être ne sera-t-il pas inutile de voir ici la manière dont l'ésotériste, de son côté, poserait le problème dans son principe général.

Il commencerait vraisemblablement par nous dire que l'immortalisation d'un être, ou tout au moins sa perpétuation physique durant des siècles, serait une catastrophe, si elle était distribuée aux médiocres. Dans l'alchimie, l'immortalité est toujours donnée comme l'apanage des adeptes, c'est-à-dire d'hommes *exceptionnels* — appelés, au surplus, à exercer une *mission* spirituelle précise ; et, aujourd'hui, nous entendons parler un langage curieusement analogue (mais diamétralement opposé aux perspectives traditionnelles) dans les sphères scientifiques : une immortalisation que l'on ne réserverait qu'à une très petite élite d'astronautes, ceux-là seuls qui partageraient le sort des engins lancés vers les galaxies les plus lointaines et qui, si du moins les conséquences résultant des immenses distances astronomiques sont toutes confirmées, devraient donc accomplir des voyages pouvant durer des années, voire des siècles ou des millénaires...

Interrogeons aussi l'esprit des légendes, dont nous dresserons l'inventaire au chapitre suivant.

Dans son ouvrage *Ignis divinus,* le professeur suédois Edsman fait la nécessaire distinction, dans tous les mythes et légendes de totale libération corporelle, entre l'immortalité physique proprement dite, le rajeunissement, la guérison, la résurrection aussi ; et il remarque, fort justement : « Quand on étudie le rôle du feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité ou de divinisation dans les contes, les légendes et les spectacles populaires, il est naturel que la fonction d'immortalisation s'efface : l'homme ne reçoit pas l'immortalité au cours de sa vie terrestre. Il est vrai que sa vie peut se prolonger et se renouveler, mais la mort en sera tôt ou tard la fin. L'acquisition de la

jeunesse éternelle, au sens strict de ce terme, présuppose une autre forme d'existence ; ici-bas, il ne peut être question que d'une jeunesse renouvelée[20]. » D'où la belle croyance, si courante dans les diverses traditions religieuses, que la conquête de l'immortalité au sens strict du terme ne sera vraiment possible que par un dépassement total de la condition humaine terrestre telle que nous l'assumons ici-bas. C'est déjà l'idée du surhomme, l'âme illuminée étant d'ailleurs susceptible, lors des expériences mystiques supérieures, de connaître intuitivement et par anticipation imaginative ce que sera son état transfiguré, lorsque la suprême libération corporelle aura enfin été atteinte par l'âme délivrée du corps physique. Voici, par exemple, un magnifique passage de *l'Avesta* (c'est-à-dire du Livre sacré des Zoroastriens), le vingt-deuxième *yasht* pour préciser, où nous est décrit le ravissement céleste de l'âme illuminée qui, après avoir perçu un vent parfumé, rencontre son propre « double » céleste, la partie féminine de son être : « Arrivant avec le vent, sa propre daêna se montre à lui dans le corps d'une belle jeune fille rayonnante, aux bras blancs, vigoureuse, bien découplée, magnifique, la poitrine saillante, le corps droit, noble, d'une ligne splendide, l'air d'une enfant de quinze ans, le corps aussi beau que les êtres les plus beaux. »

Anticipation directe de l'existence glorieuse, totalement libre des limitations physiques, qui attendra les élus, quand ils vivront dans les régions supérieures, en un corps céleste perpétuellement jeune (trente-trois ans — l'âge du Christ lors de la crucifixion — étant d'ordinaire donné, dans les conceptions chrétiennes, comme l'apparence visible de cette transfiguration céleste). Mais ici, il n'y a plus d'immortalité corporelle proprement dite : ce n'est plus du corps physique qu'il s'agit, mais du corps glorieux.

Naturellement, rien ne sera donné comme vraiment impossible dans les antiques traditions et légendes d'immortalisation. Dans la Genèse, nous trouvons mentionné l'Arbre de Vie dont le fruit donne

l'immortalité, mais qui a été ôté de la Terre par suite de la faute adamique. L'effet de la réintégration finale étant donc conçu, en conséquence, comme le retour de l'homme, régénéré à la possibilité de reconquérir l'immortalité, perdue par la faute du premier homme. L'*Apocalypse* nous précise bien : « Je donnerai au vainqueur à manger de l'Arbre de Vie qui est dans le paradis de la Déité[21]. »

L'immortalité figurant parmi les dons divins que possédait, selon la tradition, l'homme d'avant la chute originelle, rien d'étonnant donc à ce que, dans l'ésotérisme, nous retrouvions toujours cette *quête de l'immortalité*, l'une des expressions de la lancinante nostalgie de l'Age d'Or originel, du Paradis perdu dont l'élite des initiés pourra justement espérer reconquérir l'accès.

A l'un de ses disciples, qui lui demandait : « Comment ne pas mourir?», Gurdjieff répondit un jour: «Si un homme développe en lui-même un « Moi » permanent, qui puisse survivre à un changement des conditions extérieures, ce « Moi » pourra aussi survivre à la mort du corps physique. Tout le secret est qu'on ne peut pas travailler pour la vie future sans travailler pour cette vie. En travaillant pour la vie, un homme travaille pour la mort, ou plutôt pour l'immortalité (...) En étudiant simplement sa propre vie et celle des autres, de leur naissance à leur mort, un homme étudie toutes les lois qui gouvernent la vie, et la mort, et l'immortalité. S'il devient le maître de sa vie, il peut devenir le maître de sa mort[22]. »

Dans toutes les voies spirituelles, on rencontre cet accent précis mis sur la nécessité impérieuse pour l'homme d'acquérir une réelle *maîtrise de la vie,* (nous reprenons ici l'expression employée par l'Ordre rosicrucien Amorc pour caractériser le but pratique de ses enseignements), afin de devenir pleinement *immortel* — tout au moins en puissance. Cela implique donc — et, là, aussi bien voies religieuses que disciplines initiatiques sont sur le fond même pleinement d'accord — que l'atteinte de l'immortalité personnelle ne suppose pas du tout l'immortalisation préalable du corps physique.

Au contraire, on peut fort logiquement supposer que la transition physique (ce qu'on appelle plus familièrement la mort) se caractériserait précisément par le fait, pour l'âme-personnalité, d'échapper enfin aux inexorables limites matérielles qui s'imposent à elle tant qu'elle demeure attachée au plan matériel. Se vérifient ici les perspectives théologiques traditionnelles : vivre durant des siècles, loin d'être un sort enviable, aurait pour effet d'enchaîner mieux encore l'homme à son existence terrestre. D'où l'idée selon laquelle l'accès effectif à l'immortalité physique ne serait concevable que comme une sorte de mission spéciale.

On trouvera ainsi l'immortalité physique associée (dans les belles légendes de Nicolas Flamel, du comte de Saint-Germain, etc.) à des êtres non seulement supérieurs aux normes habituelles, mais parvenus au summum de la perfection humaine — ou même à la surhumanité. Que l'on examine les choses d'un peu près, et l'on s'apercevra que ces êtres supérieurs ne sont présentés comme ayant conquis l'immortalité physique que parce que cette condition précise était nécessaire à leur *mission* traditionnelle, assignée dans le présent cycle terrestre. Loin donc d'être (ce qu'ils seraient pour tout homme ordinaire) l'occasion inespérée de jouir plus longuement encore de tous les plaisirs de la vie, le rajeunissement et l'immortalité physique obtenus par ces personnes leur seront uniquement — à supposer que ces faits prodigieux soient exacts, répétons-le — une occasion de mieux *servir,* et non pas d'obtenir, d'accaparer beaucoup plus de plaisirs matériels que les mortels ordinaires.

Dans les perspectives de l'ésotérisme, l'accès à l'immortalité corporelle, au lieu d'être une récompense, sera toujours considéré comme une manière très spéciale, exceptionnelle, de servir les grands desseins spirituels : au lieu d'accéder à la délivrance hors de tout état physique, l'adepte demeurera ici-bas pour accomplir sa mission spéciale.

Plan d’étude

Apparemment, notre sujet dépassera donc, nous l’avons vu, le principe de toute perspective scientifique actuellement concevable.

Pourtant, de telles possibilités, aussi fantastiques qu’elles semblent, ne doivent pas forcément être rangées dans le domaine fabuleux ou illusoire. De plus en plus, et dans toutes les disciplines scientifiques, il semble bel et bien que nous sommes parvenus à une période où les découvertes dépassent les hypothèses les plus extraordinaires et où se vérifierait presque cette bien étrange constatation : TOUT EST POSSIBLE.

Nous aurons l’occasion de constater, au cours des prochains chapitres, si certaines des conceptions et aspirations passées en revue pourraient effectivement avoir un sens.

Il reste que même les croyances, les espoirs les plus débridés, sont toujours d’un immense intérêt pour la connaissance précise des aspirations humaines.

Ne pourrions-nous pas — les légendes, les espoirs, les rêves fabuleux ne sont jamais sans nous enseigner toujours quelque chose — aborder le problème en faisant l’inventaire des aspects mythiques et fantastiques de l’immortalité — puis de leurs prolongements magiques aussi déroutants soient-ils ?

La présente étude s’est donc maintenant assigné pour but de donner au lecteur un panorama d’ensemble, pittoresque mais significatif, des vieux rêves humains d’immortalité reconquise, dans ses diverses formes. Confrontant ces espoirs démiurgiques aux possibilités scientifiques communément reconnues de nos jours, nous verrons ainsi bien mieux comment s’est organisée et perpétuée la quête imaginative des merveilleux secrets de jeunesse éternelle ; quête réapparue sans cesse sous des formes nombreuses, où la science-fiction prend volontiers, sans même en avoir nécessairement

conscience, la relève des vieilles légendes folkloriques comme, aussi, celle de l'alchimie. Énigmes, prodiges et fables seront ainsi la matière première de ce livre : mais peut-être constaterons-nous, en raison précisément de l'adage « pas de fumée sans feu », que les choses les plus fantastiques peuvent fort bien — qui le démentira ? — *exister* ici-bas…

Donnant priorité à la légende, nous commencerons donc par étudier l'immortalité légendaire (chapitre II). Ensuite, nous passerons à un domaine tout aussi fantastique assurément, mais bien plus systématisé, celui de la magie (chapitre III). Puis, après avoir salué l'antique alchimie (chapitre IV), nous poserons finalement le problème en extrapolant sans peur à partir des connaissances actuelles qui nous permettent peut-être de rêver, pour la fin du XXe siècle… et au-delà (chapitre V).

Evidemment, le propre des sciences occultes étant de déborder d'un domaine à l'autre, il serait impossible d'isoler l'alchimie de la magie : déjà donc, à ce chapitre-là, nous aurons à parler d'« immortels » ayant dû leur prodigieux privilège à la réussite du Grand Œuvre hermétique (cas de Flamel, de Saint-Germain et d'autres personnages étranges).

2
L’immortalité légendaire et fantastique

Du folklore à la science-fiction

L’immortalité physique, bienfait divin...

Si l’on demandait à l’homme de la rue s’il souhaiterait devenir immortel, sa réponse serait sans nul doute affirmative. Et le folklore de tous les temps et de tous les pays ne sera pas, apparemment, sans nous confirmer cette réaction instinctive.

Quel que soit le problème considéré, l’étude attentive des traditions, des légendes, des croyances diverses peu à peu cristallisées autour des mêmes grands espoirs humains n’est jamais dénuée de maints enseignements précieux sur les mécanismes recteurs profonds de l’âme humaine. Examinons donc les légendes d’immortalité, telles qu’elles existent dans le folklore traditionnel de tous les peuples et dans les diverses parties du monde.

Cependant, en dresser l’inventaire complet réclamerait les services conjugués du folkloriste, de l’ethnologue, de l’historien des religions, du psychologue, et dépasserait facilement le cadre du présent volume. Tout ce que l’on peut tenter ici, c’est de donner au lecteur un tableau d’ensemble des grandes tendances, et en partant toujours d’exemples significatifs ; puis d’essayer d’en tirer quelques conclusions plus générales.

L’immortalité, quelles qu’en soient les facettes, sera présentée comme quelque chose de *divin* en soi : les hommes sont mortels, les dieux immortels ; pour le mortel, l’accès à l’immortalité sera donc assimilé à une divinisation. Mais tâchons plutôt d’embrasser avec un recul suffisant l’ensemble de ces beaux récits fabuleux, qu’ils soient folkloriques ou qu’ils aient été annexés par l’ésotérisme et les domaines connexes, ou encore qu’ils s’incorporent aux formes les

plus modernes du merveilleux, fantastique et science-fiction actuels. Les modalités mêmes par lesquelles l'immortalisation corporelle serait obtenue peuvent être fort diverses, mais elles rejoignent toujours tôt ou tard le domaine multiforme des grands archétypes autour desquels s'ordonne l'imagination humaine, cette prodigieuse magicienne tant avide de rompre toutes les limites.

Ainsi, le pouvoir de régénération corporelle partout prêté au feu et à l'eau côtoie d'ordinaire les plus anciens mythes créateurs de l'humanité. Pour se restreindre, par exemple, au principe igné, l'immortalisation du corps de l'homme par celui-ci apparaîtra comme l'une des formes de la lutte *prométhéenne* du héros « voleur de feu » contre les puissances cosmiques qui s'efforcent sans pitié d'enchaîner irréversiblement l'être humain.

Dans diverses formes de l'occultisme, on trouverait aussi une conception moins ambitieuse de l'immortalité : une sorte *d'immortalité psychologique*. Tenons, en effet, pour vraie la fascinante doctrine des réincarnations successives : l'homme qui parviendrait à se souvenir de toutes ses vies antérieures, jouirait par-là même d'une connaissance lui donnant des pouvoirs incomparablement supérieurs à ceux des humains ordinaires. Cette immortalité psychologique n'est du reste concevable que si l'on admet la pluralité temporelle des existences humaines, c'est-à-dire la doctrine des « réincarnations » successives. L'« immortel » serait alors, en somme, l'homme capable d'embrasser d'un seul coup le panorama actif de toutes ses existences passées mais aussi (qui sait !) futures. Maintes écoles de mystères encore existantes, maints mouvements initiatiques en plein essor dans le monde actuel, nous affirment qu'il existe des méthodes secrètes nous permettant, par un entraînement croissant de la mémoire, d'arriver notamment à connaître avec précision nos existences passées. Rudolf Steiner affirmait bien se souvenir de toutes ses vies humaines passées, en

remontant jusqu'à trente mille années avant le XXe siècle, rééditant ainsi l'un des pouvoirs possédés, nous dit la légende, par Pythagore…

Mais, habituellement, l'immortalité sera conçue comme susceptible de se dérouler ici-bas, dans notre propre enveloppe corporelle. C'est une *immortalité biologique,* supposant l'arrêt, voire l'inversion du vieillissement corporel. Cet exploit aurait été réalisé, selon les traditions hermétiques, par Saint-Germain et d'autres privilégiés. Dans le monde entier, toutes sortes de traditions fabuleuses appuient des cas similaires : dans l'Inde, on cite des yogis qui auraient atteint l'âge formidable de trois ou quatre siècles ; en Amérique du Sud des initiés, avant l'arrivée des Espagnols, auraient vécu quatre ou cinq siècles. Et que dire des patriarches bibliques, de Mathusalem et de tant d'autres…

Assurément, ces légendes et traditions sont réfractaires par nature à toute recherche scientifique. Mais, qu'elles soient vraies ou fausses, leur persistance en plein XXe siècle est bien révélatrice du caractère *divin* prêté à la réussite d'hommes élus qui seraient parvenus à vaincre la mort…

…Mais dérobé

La plupart du temps, la perspective d'un prolongement supra-normal de l'existence humaine sera considérée pour celui qui en bénéficierait comme un fantastique privilège, procurant ainsi à de rares élus une supériorité prodigieuse par rapport aux pauvres mortels du lot commun !

On comprend dès lors qu'un tel « scandale » soit volontiers assimilé, dans l'imagination populaire, à quelque chose de maudit, d'interdit, d'illicite en soi. Non seulement il s'agira là, en somme, de « tricher » avec le véritable impératif biologique de l'existence personnelle, mais ce grand but démiurgique ne pourra être obtenu, tout au moins selon des hantises populaires très répandues, que par

des procédés réprouvés par la religion, la morale, et même tous les impératifs usuels d'humanité. D'où le thème, si magnifiquement repris par Goethe et d'autres écrivains de génie, du docteur Faust qui conquiert une nouvelle jeunesse en signant un pacte avec les puissances démoniaques.

Même en l'absence de toute référence précise au satanisme ou à la sorcellerie, cette perspective *maudite* figurera presque toujours un homme, un être nouveau. Un être qui, devenant immortel, sera assimilé à un téméraire titan ayant dérobé aux dieux ce qui constitue précisément leur plus grand privilège par rapport à notre pauvre condition terrestre : l'immortalité. On songe aussi à tous ces vieux mythes dans lesquels les initiés devront, pour espérer conquérir les pouvoirs de plus en plus prodigieux constituant l'apanage des maîtres, affronter, par la violence ou par la ruse, des puissances, des gardiens surnaturels de plus en plus furieux des incursions humaines en territoire interdit.

Autour du «juif errant»

On donne souvent comme châtiment infernal le fait de devoir recommencer, sempiternellement et inlassablement, les mêmes gestes, les mêmes actions... Nul étonnement donc à trouver aussi l'immortalité physique conçue comme le contraire même d'un bienfait divin, comme la plus terrible des malédictions.

Un thème opposé à l'idée plus courante se développera ainsi dans les récits et légendes traditionnels : celui de la perpétuation indéfinie de l'existence mais, plutôt conçue comme la plus terrible des malédictions, puisqu'elle enchaîne l'individu à subir et resubir sans trêve toutes les illusions, toutes les épreuves de la terre. Ce sera, par exemple, la légende du *Hollandais volant,* inlassablement voué, tant qu'il n'aura pas été sauvé par l'amour rédempteur de sa compagne prédestinée, à parcourir, solitaire, les mers sur son vaisseau fantôme.

Autre tradition similaire : la légende, plus célèbre encore, du *Juif errant,* voué à cheminer à travers le monde jusqu'au jugement dernier — terrible et juste châtiment mérité pour avoir lâchement insulté le Christ qui montait au Calvaire.

Ce qui donnera en fait son caractère *maudit* à ce type d'immortalité, c'est que celle-ci constituera un attachement inexorable aux misères de ce monde : cette malédiction de l'impossibilité de mourir frappera un être enchaîné ici-bas tant qu'il n'aura pas pu réparer la faute épouvantable qu'il avait commise. Et les contes et légendes feront de leur héros tantôt un triomphateur divin, tantôt un lamentable réprouvé qui doit suivre son destin durant des siècles et des siècles. L'ambivalence étant le propre de toutes les aspirations centrées autour des archétypes imaginatifs, rien d'étonnant à ce que le détenteur du grand secret d'immortalisation physique soit ainsi considéré tantôt comme l'incarnation suprême du réprouvé, tantôt comme le glorieux triomphateur divinisé parvenant (récompense de son élection) à l'état de surhumanité.

Régénération par le feu

Chacun de nous s'est plus d'une fois complu à admirer le jeu, changeant et fascinant, des flammes vives dans un beau brasier de bûches crépitantes. Il nous est facile de saisir intuitivement les raisons qui ont fait du feu, durant des millénaires, le grand cristallisateur de l'imagination active des hommes[23].

Éclairer, chauffer, brûler, détruire, purifier, renouveler : que de prodiges le feu n'évoque-t-il pas ! Les alchimistes furent appelés *philosophes du feu,* épithète bien révélatrice où le hasard n'avait aucune part.

Le feu, principe inexorable, ne souffre aucune résistance. Un Père de l'Église, Lactance *(Divin, instit.,* II, 12), nous dit : « Dieu a rejeté

l'homme du Paradis, qu'il a entouré de feu afin que l'homme n'y pût avoir accès. »

Dans des traditions alchimiques, la même idée de puissance irrésistible se retrouvera, naturellement. D'autre part, par correspondance analogique, l'illumination des initiés sera d'ordinaire conçue comme une irradiation de la lumière divine. C'est ce que nous fait remarquer Ralph M. Lewis : « L'initiation ésotérique cherche donc à faire connaître à l'individu le contenu de son âme, à l'aider à l'exprimer, à en faire une partie de sa conscience au même titre que les autres éléments de sa vie[24]. »

Mais que le feu conçu d'une manière tangible ait été de loin en loin associé, dans l'imagination mythique, à l'immortalité humaine n'a rien d'étonnant. Une vieille gravure populaire du début du XVIe siècle, intitulée *Le brasier qui rajeunit,* représente un grand four où les vieillards se plongent pour en ressortir rajeunis[25]. L'imagination populaire, dans tous les pays et chez les peuples les plus variés, s'est complu de la sorte à décrire de fabuleux prodiges de ce genre, à les enjoliver sans cesse. Le feu, ce sera la puissance démiurgique par excellence ; et souvenons-nous encore du prestige magique du forgeron dans maintes cultures primitives. Il est en conséquence bien compréhensible de trouver, dès l'origine, le feu — cet agent des transformations matérielles les plus spectaculaires, considéré comme le divin principe qui rend possible toutes les régénérations, non seulement dans le monde visible mais également dans le domaine invisible. Le philosophe néo-platonicien Jamblique écrivait : « Le feu nous délie (...) des chaînes de la génération, nous en crée d'autres, nous rend dignes de l'amitié des Dieux et élève notre nature matérielle vers l'immatérielle[26]. »

Le feu est agent divin ; dans la mythologie grecque, nous voyons la foudre de Zeus diviniser le mortel qu'elle frappe : la créature se trouve sublimée, transfigurée par l'énergie divine ignée. La même idée est illustrée par un autre mythe, celui des noces divines de Zeus

et de la mortelle Sémélé ; celle-ci est réduite en cendres, mais le dieu du feu a pu la conduire parmi les étoiles où sa forme glorieuse connaît l'immortalité. Et le feu offre ainsi l'immortalité à tous ceux qui sont capables de lui résister, de ne pas être détruits par sa formidable puissance. Déjà, tel homme qui peut traverser impunément le feu est pris partout dans le monde, pour un être prestigieux on a d'ailleurs signalé des cas notoires de *pyrovassie,* c'est-à-dire du pouvoir qu'ont certains individus de marcher sur un brasier ou de le traverser sans le moindre dommage[27].

A plus forte raison, existe-t-il des liens entre l'immortalité et le passage au milieu du feu. Un conte populaire d'Irlande nous décrira, par exemple, la forge où Jésus a transformé une vieille femme en une toute radieuse jeune fille[28]...

En vertu de l'ambivalence qui affecte souvent ces questions, ces régénérations seront attribuées aux forces divines ; parfois aussi (jeu de bascule) à leur opposé : la puissance diabolique qui, du feu de l'enfer, pourra — vrai « singe de Dieu » — redonner la jeunesse physique à des créatures déchues. Et, d'ailleurs, les damnés ne seront-ils pas, selon la théologie courante, victimes de leur immortalisation même ? Le feu de l'enfer ayant la propriété de brûler les corps indéfiniment, sans les consumer... Aujourd'hui encore, toutes ces légendes et traditions sont encore vivaces dans l'imagination populaire. On connaît de réputation la curieuse croyance selon laquelle le cadavre d'un être foudroyé ne pourra ni se décomposer, ni être mangé par les bêtes...

Les exemples ici, seraient particulièrement nombreux. Un savant suédois, le professeur Cari Martin Edsman, a publié un très remarquable ouvrage sur tout cet ensemble archétypique du feu régénérateur : *lgnus divinus. Le Feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité : contes, légendes, mythes et rites*[29]. L'idée omniprésente dans les vieilles traditions, selon laquelle l'homme qui désire rajeunir ou recevoir l'immortalité devra

passer par le feu, n'est pas toujours, dans ces cas, à interpréter en un sens purement initiatique et symbolique. A travers toute l'antiquité méditerranéenne on a cru que le corps consumé sur un bûcher sacré pouvait parvenir à l'immortalité céleste qui est normalement l'apanage des dieux. C'est ainsi du reste — désir prométhéen de conquérir l'immortalité glorieuse en incinérant toute la manifestation corporelle — que le mythologue tente d'expliquer les hallucinants sacrifices volontaires de Peregrinus et de Calamos sur le bûcher. On songe aussi au grand héros Hercule qui met le feu à son bûcher, et conquiert l'éternelle jeunesse parmi les Immortels de l'Olympe. L'alchimie reprendra, nous le constaterons plus loin, cette très antique notion dans son grandiose mythe de l'oiseau *phénix* renaissant de ses cendres.

Breuvages et liqueurs d'immortalité

D'autres légendes d'immortalité se sont, elles, cristallisées autour de l'élément complémentaire du feu : *l'eau*. Que l'eau — celle de la mer, celle d'un fleuve ou celle d'une source — ait été considérée comme agent d'immortalité n'a rien d'étonnant non plus ; la vie terrestre n'est-elle pas née au sein de l'océan primordial ? Nous avons d'ailleurs vu l'attirance ancestrale de l'homme vers la mer nourricière et les applications scientifiques modernes ne manquent pas.

L'eau, donc, a donné naissance à de non moins spectaculaires mythes de rajeunissement et d'immortalisation : chose tout à fait normale, l'élément liquide suscitant d'emblée des images de génération, de maturation, de fécondité... Ici, le principe igné est alors conçu comme l'élément fécondateur des eaux primordiales. On connaît la fascinante légende grecque de la Fontaine de Jouvence, à la recherche de laquelle des *conquistadores* espagnols — Ponce de

Léon et bien d'autres — se lancèrent encore, en plein XVIe siècle. Dans l'alchimie, ce mythe s'est perpétué.

Par extension, les vertus rajeunissantes seront prêtées à divers liquides spéciaux, plus précisément à certains d'entre eux, considérés comme des fluides aux propriétés merveilleuses ; ce sera *l'or potable* ou le *grand élixir* des alchimistes. Mais la croyance à ces liquides fantastiques se trouve déjà dans le folklore de différents peuples. Voici, à ce propos, un passage tiré d'une légende islandaise assez peu connue, celle de *Sans-Peur* (sobriquet donné au héros de l'histoire) : « Le lendemain matin, les hommes de la caverne sortirent, complètement armés. (...) Le soir, les guerriers revinrent fatigués et abattus. (...) Quand ils furent tous endormis, le garçon se demanda comment leurs ennemis pouvaient ressusciter chaque nuit, après avoir été tués. Comme la curiosité le tenait éveillé, il se leva, et ayant vu que tous les guerriers dormaient, il prit parmi leurs armures et leurs armes ce qui allait le mieux à sa taille, s'échappa de la caverne et se dirigea vers le champ de bataille. Là, rien d'extraordinaire, des corps gisants, des têtes séparées du tronc. Il attendit pour voir ce qui adviendrait.

« Au petit jour, un tertre qui était près de lui s'entrouvrit, et il en vit sortir une vieille femme en manteau bleu, qui tenait une fiole de verre à la main. Voici ce qu'il observa : la vieille femme marcha droit à un guerrier mort, ramassa la tête et la replaça sur le cou qu'elle avait frotté avec un onguent tiré de sa fiole. Aussitôt le guerrier se dressa sur ses pieds ; il était vivant[30]. »

On notera bien que nous sommes ici dans la forme la plus extrême de ces mythes où la mort est vaincue : ce n'est plus de rajeunissement qu'il s'agit, mais d'une véritable résurrection physique.

Mais le feu et l'eau seraient-ils les seuls éléments ayant cristallisé le plus grand espoir humain ? En réalité, les deux autres éléments mythologiques ont également alimenté l'imagination fabulatrice.

Régénération par les deux autres éléments

Les légendes se sont ainsi développées, le long des âges, autour des quatre éléments traditionnels de la mythologie. C'est vrai, nous l'avons vu, pour le feu et pour l'eau, le premier étant l'élément le plus invoqué dans les mythes qui ont trait à des êtres ayant vaincu la mort physique, les trois autres ayant suscité eux aussi les mêmes aspirations démiurgiques. Le rajeunissement par la plongée dans un milieu aquatique (nous évoquions le mythe si évocateur de la *Fontaine de Jouvence*) est d'ailleurs une notion qui semble toute naturelle si on se rappelle que la vie terrestre a pris naissance et n'a pu se développer qu'au sein même de l'océan primordial. Mais les deux autres éléments traditionnels non plus n'auront pas manqué de cristalliser autour de leurs images archétypiques les mêmes aspirations libératrices : ce seront ces bizarres légendes orientales selon lesquelles de grands sages seraient parvenus au stade corporel où l'absorption d'*air* suffira dès lors à régénérer toutes leurs énergies vitales ; ce seront aussi, pour l'élément *terre,* ces légendes non moins fascinantes telle celle où un homme franchit les siècles en ne gardant la même apparence physique que lorsque le sommeil s'emparait de lui dès son irruption dans la grotte mystérieuse où il s'était aventuré. Sous des formes diverses, le thème de l'homme qui dort durant vingt ans, cent ans, voire plusieurs siècles, et qui retrouve le monde extérieur totalement changé bien que sa condition physique soit, elle, restée strictement identique, se rencontre partout dans le monde. Il n'est pas difficile de deviner derrière ces légendes une notion mythique fort riche : l'homme entrant en contact actif avec les influx vitaux dès lors qu'il pénètre dans les entrailles vivantes de « sa mère, la terre »[31].

Il est vrai aussi que le thème de l'homme qui dort cent ans et retrouve son monde tout bouleversé autour de lui est parent d'une autre famille de mythes : ceux où il y a passage brusque de certains

personnages en des régions mystérieuses où l'écoulement temporel ne serait pas du tout celui qui nous régit dans notre vie courante. Vieux thème fantastique qui se trouvait déjà dans les extraordinaires récits des Celtes sur les intrépides navigateurs ayant finalement réussi à aborder aux mystérieuses « îles de l'Occident », et qui a été repris de nos jours sous une forme littéraire.

La légende de Rip van Winkle est assurément très significative du point de vire psychologique (le prodige étant assimilable à une plongée dans le sein maternel de la nature). On peut aussi y voir, en extrapolant d'une manière peut-être fort hardie, une sorte de pressentiment lointain des prodiges que pourrait réaliser l'hibernation artificielle...

Le thème de l'immortalité corporelle dans l'imagination littéraire

L'être immortalisé jouirait de tous les pouvoirs prestigieux prêtés aux héros de l'un des étranges romans de jeunesse d'Honoré de Balzac, *Le Centenaire ou les deux Beringheld*[32] : « … Le voyez-vous thésauriser les sciences, ne perdre rien des découvertes particulières (...) s'emparant de tous les pouvoirs, parcourant tout le globe, le connaissant dans les plus petits détails, devenant, à lui seul, les archives de la nature et de l'humanité, se dérobant à toutes les investigations en se réfugiant dans tous les pays ? (...) Tantôt revêtant les haillons de la misère et, le lendemain, prenant le titre d'une maison éteinte et voyageant dans une voiture magnifique ; sauvant la vie des bons et laissant mourir les méchants : un tel homme remplace le destin, il est presque Dieu ! (...) Il a dans sa main tous les secrets de l'art de gouverner, et les secrets de chaque État. Il apprend enfin à quoi s'en tenir sur les religions, sur l'homme et sur les institutions. »

Comme, par définition même, tout est possible à l'imagination de l'écrivain, aucun thème ne sera jamais trop hardi à ses yeux. Même l'impossible scientifique ne sera pas du tout un barrage : l'imagination ne veut pas connaître d'obstacles. L'écrivain n'hésitera pas à prendre un thème non seulement controversé aux yeux des savants, mais carrément contraire à toute possibilité concevable.

Francis Scott Fitzgerald a, par exemple, écrit un curieux conte, *L'étrange histoire de Benjamin Buttons,* dont le héros — un Américain de la haute bourgeoisie du Maryland — naît vieillard et meurt nouveau-né ; un thème analogue a été plusieurs fois traité par d'autres auteurs contemporains, dans un contexte résolument fantastique et de science-fiction. Thème assez ancien d'ailleurs que l'on trouvait déjà au XVIIIe siècle dans les aventures du baron de Münchhausen (alias « de Crack » en France). Son voyage vers les astres avait eu pour effet d'inverser la progression de son corps jusqu'au moment où il redeviendrait par-delà sa naissance et sa conception, pur esprit. Thème que l'on trouve aussi dans ces naïfs albums du siècle dernier qui nous décrivaient *le monde à l'envers*.

Le grand sujet littéraire de l'immortalité corporelle sera tout naturellement centré autour de cette vieille hantise : vaincre la mort. C'est pourquoi on y relèvera exactement, mais sous d'autres formes, les mêmes tendances que dans le folklore légendaire. Le thème a vraiment fasciné les auteurs fantastiques ou — mais c'est d'ordinaire la même chose, les vêtements seuls diffèrent[33] — de science-fiction. Aussi, il sera sans doute très utile de nous arrêter un peu en ce domaine où l'imagination libérée est totalement souveraine. Quels seront en fait les divers modes de l'immortalité telle que la conçoivent les écrivains spécialisés dans le mystère ? Prenons pour exemple significatif une œuvre peu connue, mais très symptomatique pour le psychologue, puisqu'il s'agit d'un roman dit « populaire » et publié dans une collection pour la jeunesse : *L'homme qui vivra mille ans,* de l'auteur breton Jean de Trigon[34]. Le héros du livre a

reçu alors qu'il était tout enfant — l'action débute au XIIe siècle de notre ère — un fabuleux privilège, celui de vivre mille ans. Don fantastique fait par un mystérieux vieillard barbu, sorte d'enchanteur ou d'envoyé divin : « Je n'ai pas, dit-il à l'enfant, le pouvoir de te préserver de la mort, car Dieu seul régit la loi de la vie, mais je peux donner à chacune des années que tu dois vivre la valeur de dix ans. Tu vieilliras donc dix fois plus lentement que les autres êtres. J'avais le pouvoir de réaliser ce prodige une seule fois. »

Quel fabuleux privilège, en effet, que de traverser ainsi les siècles ? Comment y parvenir ?

Si la liste des œuvres littéraires modernes inspirées du thème de l'immortalité physique est fort longue à dresser, et ne cesse d'ailleurs de s'allonger, si les variantes de l'affabulation sont nombreuses, ce sont toujours les *mêmes* hantises humaines ancestrales qui s'y perpétuent, mais sous des formes appropriées à nos réactions modernes. Même la légende d'une immortalité qui serait, comme pour le Juif errant de la fable, une malédiction, se retrouve traitée par un auteur américain d'aujourd'hui, Frank Gruber, dans ses deux nouvelles *L'homme qui ne pouvait mourir*[35] et *Sortilèges à Las Vegas* (titre original : *Piece of Eight*[36]*)*. Dans la seconde, nous voyons un personnage condamné, lui aussi, à ne pas pouvoir mourir, pour avoir accompli un crime sacrilège lors du sac de Rome par les mercenaires de Charles Quint : « *J'ai tué* (un prêtre priant devant l'autel d'une église) pour avoir ces pièces… j'ai commis le crime le plus affreux dans le lieu le plus saint… et mon châtiment consiste à dépenser cet argent. Une pièce par vie. Mais celui qui reçoit la pièce doit à son tour la gagner… autrement, elle me revient. Et je suis condamné à vivre… à errer et à souffrir pendant des siècles, jusqu'à ce que je me sois débarrassé de ma dernière pièce espagnole. »

En fait, des romanciers contemporains avaient déjà utilisé cette légende du Juif errant — Eugène Sue (dans le roman du même titre) étant le plus célèbre parmi les auteurs français qui s'en sont inspirés

d'une manière très directe. Dans la littérature autrichienne du XXe siècle, la légende reparaît encore dans l'étrange chef-d'œuvre de Léo Perutz, *Le Marquis de Bolibar*[37].

On peut la lire aussi dans une autre œuvre fantastique autrichienne tout à fait remarquable, *Le visage vert,* de Gustav Meyrink (nouvelle traduction française aux éditions La Colombe, Paris, 1964) ; mais la légende du Juif errant s'y révèle alors quelque peu déformée par rapport à son affabulation traditionnelle, l'éternel errant n'apparaissant plus comme un pitoyable réprouvé mais, au contraire, comme un mystérieux envoyé divin. Chez Perutz aussi d'ailleurs, le personnage revêt, au fond, une allure différente : le Juif errant devient un véritable personnage au rôle cosmique, spécialement chargé d'accomplir les inexorables décrets d'en haut, lors des crises cycliques que traverse notre globe dans les siècles terribles où le processus d'obscurcissement, d'involution, atteint son maximum…

Tous les thèmes occultes traditionnels ont été repris par les auteurs d'imagination. Par exemple, celui de l'homme « immortel » en ce qu'il est devenu capable de se rappeler toutes ses vies antérieures, est abordé — et attribué au fameux Cagliostro (on ne prête qu'aux riches !) — dans un roman fantastique[38] où l'auteur américain Abraham Merritt parle du « grand trésor » permettant d'avoir souvenance précise de cent ou de deux cents vies…

Bien avant les récits de science-fiction utilisant le thème des astronautes victimes du paradoxe temporel du « voyageur de Langevin » (dont nous aurons à parler au chapitre V), les écrivains avaient déjà évoqué celui de la plongée involontaire dans une région privilégiée — aujourd'hui, on dirait un « univers parallèle — où le temps se déroulerait à un rythme différent du nôtre. Citons, par exemple, le beau conte de l'auteur américain Washington Irving, *L'île fantôme* (ou *L'Adalantado des sept Cités)*[39], dont l'infortuné héros sera la pauvre victime de la malédiction résultant du décalage radical

entre deux rythmes temporels : « A présent, il ne pouvait plus douter du fait : par un quelconque prodige, il avait sauté un siècle entier au cours de sa veille dans l'île des sept Cités ; et il était aujourd'hui aussi totalement étranger à sa ville natale que s'il n'y avait jamais habité. »

Naturellement, l'auréole sinistre entourant l'homme qui voudrait — par tous les moyens — ne plus mourir, s'est abondamment traduite dans la littérature d'imagination. Claude Farrère a pu écrire un roman extraordinaire *La maison des hommes vivants*[40], où nous voyons le redoutable secret de l'immortalité physique consister en la captation répétée, par magnétisme, des forces vitales de sujets jeunes. On remplirait à vrai dire toute une bibliothèque avec les récits terrifiants (romans, contes, nouvelles) où la quête de l'immortalité corporelle prend une attitude sinistre. Outre les œuvres (comme *Dracula* de Bram Stoker) traitant du vampirisme sous sa forme classique (les « morts-vivants » buveurs de sang), il y a tous les récits où le grand privilège surhumain est acquis aux dépens de pauvres victimes sacrifiées (enfants, jeunes gens, jeunes filles).

Dans le roman de Claude Farrère, *La maison des hommes vivants,* le secret d'immortalité est un succédané de vampirisme. Mais souvent, ce sera le thème, bien plus ancien, du sang soutiré aux innocentes victimes qui sera repris sous une forme plus ou moins modernisée. Dans le roman de Jean de la Hire *Les mystères de Lyon* et dans sa suite, *Les adorateurs du sang*[41], par exemple, nous voyons une redoutable société secrète chinoise semer la terreur en recherchant les malheureuses jeunes victimes indispensables aux rites terrifiants — magiques, mi-scientifiques — qui procurent le rajeunissement aux affiliés. Il y aurait d'ailleurs une autre étude à faire sur le reflet si persistant de certaines hantises populaires (plus ou moins suscitées à l'origine) dans la littérature d'imagination : l'obsession du « péril jaune», lancée vers 1900, aura ainsi donné naissance dans les pays occidentaux à une prodigieuse série de romans policiers et d'aventures (la série des *Fu-Manchu* de l'écrivain

britannique Sax Rohmer étant parmi les plus célèbres) qui mettaient en scène de terrifiantes sociétés secrètes asiatiques…

Même dans la science-fiction actuelle, l'auréole maléfique qui entoure volontiers la quête du rajeunissement et de l'immortalité physiques se perpétue toujours. Sous une apparence purement scientifique ou technique, les vieilles hantises sont en fait toujours vivantes, toujours vivaces, toujours *réelles*.

Dans le roman américain de James Gunn, *The immortals* (Les immortels) et sa suite *Their golden blood* (Leur sang doré), c'est tout un cortège de peurs « médicales » frustes : dans le futur, les vieillards fortunés pourront rajeunir, grâce à des « banques » anatomiques diverses conservant le sang et divers organes prélevés sur des sujets jeunes méthodiquement sélectionnés et traqués parmi les immortels en puissance. Monde terrifiant, où les êtres possédant les particularités biologiques appropriées seront ainsi obligés de se cacher pour échapper à l'avidité des gouvernants et des privilégiés…

Cependant, en ce qui concerne l'imagination littéraire, il n'existera évidemment nulle limite scientifique. Souvent, il n'y aura qu'utilisation pure et simple par l'écrivain de mythes traditionnels, ceux-là mêmes sur lesquels se sont édifiés les systèmes ésotériques… On le constatera en lisant un splendide roman fantastique de H. Rider Haggard, *She* (Elle), construit autour du grand secret de l'immortalité. Il reprend dans toute sa force le mythe du feu régénérateur, si constant en alchimie. Voici un passage significatif de ce roman britannique, tiré du chapitre XXV ; il vise à nous révéler la nature de l'agent régénérateur mystérieux auquel l'héroïne du roman doit d'avoir vaincu le sort commun des mortels ordinaires : « Contemplez la Fontaine et le Cœur de la Vie, tel qu'il bat dans le sein de ce grand Monde, contemplez la substance de laquelle toutes choses tirent leur énergie, le resplendissant Esprit de ce globe, sans lequel nous ne pouvons vivre mais devons devenir froids comme la Lune morte. Approchez-vous, baignez-vous dans ces flammes

vivantes, et infusez dans votre pauvre corps leur vertu dans toute sa force virginale, non telle qu'elle luit faiblement dans votre poitrine, filtrée à travers les écrans d'un millier de vies intermédiaires, mais telle qu'elle est, ici, dans la Fontaine, dans la Source même de l'existence terrestre[42]. »

Certes, l'immortalité totale proprement dite supposerait quelque chose de plus encore, mais il s'agit bien là de l'état surhumain atteint, selon la tradition, par les hommes parvenus à réaliser sur eux-mêmes l'adeptat alchimique. Cela nous est précisé dans un autre très beau passage du même roman : « La Nature possède son esprit animateur aussi bien que l'homme, qui est enfant de la Nature, et celui qui peut découvrir cet esprit, et le laisser souffler sur lui, vivra de sa vie. Il ne vivra pas éternellement, car la Nature n'est pas éternelle et doit elle-même mourir comme la nature de la Lune est morte. Elle devra elle-même mourir, dis-je, ou plutôt changer, et dormir jusqu'à ce que survienne le moment, pour elle, de revivre. Mais quand mourrai-je ? Pas encore, je crois, et tant qu'elle (la Terre) vivra, celui qui possède ses secrets vivra avec elle. »

Avant H. Rider Haggard, un autre romancier britannique, H. Bulwer-Lytton, qui était d'ailleurs lui-même par son affiliation à une société initiatique rosicrucienne très bien au courant des traditions hermétiques, avait traité le thème de l'immortalité corporelle dans son roman, *Zanoni* ; il y a touché aussi dans deux œuvres moins connues, *La Maison aux esprits* (titre anglais original : *The haunted and the haunters)* et *Une étrange histoire*. Mais le chef-d'œuvre du genre reste peut-être l'extraordinaire *She* de H. Rider Haggard, qui tourne autour du principe igné, source de toute vie.

En fait, même chez des écrivains se tenant à l'écart des vieux mythes (hermétiques et autres), on sera toujours confronté avec l'antique fascination pour les « immortels ». Certes, on fera volontiers appel à des techniques, à des interventions en accord avec l'état des découvertes scientifiques ou, tout au moins, qui

s'efforceront plus ou moins habilement de faire appel à des secrets opératifs qui ne seront pas d'ordre magique ou occulte.

Dans le roman de Robert Collard[43], *L'aventure commencera ce soir* (Paris, éditions Colbert, 1943, collection « Les Romans Romanesques »), le fantastique privilège résultera des propriétés radioactives (engendrant un rajeunissement perpétuel de l'organisme) d'une météorite tombée au Moyen Age en la vieille cité de Provins. De son côté, dans une nouvelle, *Une douche à jouvence*[44], Vladimir Volkoff imagine une prodigieuse invention fondée sur le principe suivant : « Le temps n'est autre chose que la rotation de l'électron qui tourne à une vitesse de 297 000 kilomètres/seconde autour de son noyau. Et par conséquent, il suffit d'inverser uniformément la rotation de ces électrons pour que le temps, *ipso facto,* soit également inversé. Or, si une telle inversion était faite sans changer la vitesse que vous avez indiquée, vous comprenez que vous mettriez dix ans à rajeunir de dix ans. Pour que vous rajeunissiez à un rythme plus satisfaisant, il faut non seulement inverser, mais accélérer la rotation des électrons. J'ai l'intention de l'accélérer 14 600 fois. Autrement dit, vos électrons tourneront à la vitesse de 4 236 200 000 kilomètres/seconde. »

Nous redécouvrons ici, sous une forme scientifique « d'avant-garde », une vieille légende parisienne dont nous parlerons au chapitre suivant : celle des horloges magiques du mystérieux horloger Oswald Biber. Et, de même que dans les vieux récits folkloriques, l'auteur retrouve aussi la hantise spirituelle d'aller au-delà des limites imposées à l'homme sur le plan terrestre, et ne peut donc s'empêcher de s'interroger sur le caractère licite ou illicite de la tentative prométhéenne du héros qu'il met en scène.

Avec autant d'aisance que dans les contes et légendes, au besoin avec l'emploi habile d'un langage scientifique, *tout* sera réputé possible. Dans un fort curieux roman, *L'évasion verticale* ou *Rencontre de Mademoiselle Testard*[45], Benjamin Pascal assimile les

sinus de l'intérieur du crâne à des vestiges embryologiques d'une période très lointaine où l'homme était doté de branchies. D'où l'idée fascinante selon laquelle, par un entraînement spécial, l'homme pourrait parvenir à faire circuler l'eau de mer rythmiquement à travers ses sinus, et respirer donc ainsi pendant une durée plus ou moins longue, à la manière des poissons !

Les théories contemporaines sur le continuum spatio-temporel n'ont évidemment pas manqué de faire rêver bien des auteurs de science-fiction.

La nouvelle *L'historionaute,* de Paul Seabury (traduite en français dans le n° 122, janvier 1964, de la revue *Fiction)* nous montre le Pentagone s'efforçant, sa patience poussée à bout, de tuer dans l'œuf le développement même du communisme en envoyant dans le passé un officier d'élite des services secrets faire sauter le train dans lequel Lénine avait pu, quittant la Suisse, traverser toute l'Allemagne pour aller organiser en Russie la Révolution bolchevique. Mission pleinement réussie... Mais, quand l'officier américain revient à son Washington contemporain pour en rendre compte, il trouve la capitale fédérale envahie par les troupes allemandes ! Thème qui, notons-le, généralise au plan national une vieille idée populaire souvent exprimée dans certains contes : celle de l'individu qui recevrait le pouvoir magique de revenir en arrière, afin de pouvoir refaire de manière différente tel ou tel choix décisif dans son existence.

Mais des hommes n'auraient-ils pas en fait déjà trouvé le secret du voyage temporel ? Les auteurs de science-fiction ne reculent devant rien de trop hardi. A titre de simple curiosité, citons l'une des théories les plus hardies émises il y a quelques années sur les fameuses « soucoupes volantes » (et que nous donnons, naturellement, sous toutes réserves, selon les termes consacrés !) : il s'agirait en fait (l'hypothèse était avancée par Jimmy Guieu) de

machines à explorer le temps, pilotées par nos lointains descendants, ayant atteint le stade du surhomme cosmique ! L'adeptat alchimique traditionnel, lui aussi, est donné comme comportant la victoire totale sur les limitations spatiales et *temporelles* de l'état humain ordinaire. Si ces traditions (malheureusement invérifiables) se révélaient vraies, les alchimistes victorieux auraient donc bel et bien trouvé, eux, le moyen de voyager à travers la durée, de se matérialiser, pour telle ou telle mission très précise, en une époque donnée, choisie par eux !

La science-fiction nous dépeint même une sorte de supersociété secrète, celle constituée par la petite élite des hommes capables de voyager dans le temps. L'une des plus remarquables parmi les œuvres ayant traité ce thème est *La patrouille du temps,* de l'auteur américain Poul Anderson[46]. En voici le thème : afin de veiller jalousement à ce que l'évolution de l'Histoire se fasse partout et toujours conformément aux normes très strictes fixées par les Maîtres secrets du Cosmos et tout spécialement pour empêcher que des *time travellers* isolés, aventuriers mus par leurs impulsions individuelles, ne s'amusent au jeu si périlleux consistant à mêler les nœuds temporels, des hommes et des femmes soigneusement sélectionnés aux diverses époques (la patrouille du temps) » forment une super-police envoyée à telle ou telle période, aux moments critiques où un individu hardi pourrait tenter de changer témérairement la marche cyclique des événements. A chaque époque, « la patrouille du temps » disposera donc de locaux d'accueil et d'entraînement camouflés derrière d'anodines activités commerciales ou autres…

Un autre thème cher à la science-fiction est celui de l'homme qui se trouve brusquement, et sans comprendre pourquoi, transporté dans une tout autre époque que la sienne. L'un des plus beaux récits du genre est, à nos yeux, *La mer, le temps et les étoiles* de Marcel Battin et Michel Ehrwein[47]. Les auteurs tentent d'y expliquer la disparition

soudaine des aviateurs français Nungesser et Coli en 1927. Au cours de leur raid transatlantique, les deux héros auraient été victimes au-dessus de l'Atlantique d'une soudaine rupture vibratoire dans le continuum spatio-temporal, les faisant arriver en Floride en l'an 2021. Nungesser et Coli sont interrogés de la manière suivante, à l'époque où ils ont abouti malgré eux : « N'ont-ils rien remarqué d'anormal, n'y a-t-il rien qui puisse expliquer ce décalage, ce saut, ce détour du temps qu'ils ont parcouru en même temps que les kilomètres ? Ils lui disent alors leur étonnement en ne rencontrant pas le « pot au noir », puis leur chute invraisemblable dans un océan d'ouate, inexpliquée, l'étrange folie qui gagna les instruments de bord, la sorte d'état d'inexistence qui les étreint durant ce qui leur a semblé n'être qu'une fraction de seconde, coma dont ils se sont réveillés en plein ciel bleu, dans un air sans la moindre palpitation, à proximité de la côte… »

D'où l'explication, bien caractéristique de la manière dont les auteurs de science-fiction jonglent avec les hypothèses relativistes les plus extraordinaires : « … un temps malléable, se courbant et aux strates glissant les unes sur les autres, où l'on entrait aujourd'hui pour en sortir hier ou demain, où la durée s'allongeait démesurément ou se rétrécissait incroyablement, jusqu'à n'être plus qu'une vue de l'esprit. Statique parfois aussi. Alors on pouvait fort bien prendre l'air en un siècle et atterrir en un autre, après un glissement, une sorte de dérapage en dehors de la ligne de temps que l'on suivait sagement depuis sa naissance. »

Ainsi s'expliqueraient, selon les auteurs de science-fiction, maints phénomènes inexplicables d'une autre manière, telles ces disparitions soudaines et mystérieuses d'aviateurs ou d'autres hommes dont aucune trace n'a jamais pu être découverte… Certes, l'objection normale peut tout de suite être faite : si les victimes de ces soudaines translations corporelles ne reviennent pas du futur ou du passé, cela ne prouve pas que des faits aussi extraordinaires, soient

authentiques. Assurément, on pourrait imaginer des trouvailles stupéfiantes : par exemple, dans un vieux paquet clos de lettres d'une époque révolue, une missive datée de notre XXe siècle ou d'une époque future ! Mais, naturellement, la vraisemblance scientifique ne pourrait être invoquée ici : nous sommes, c'est le cas de le dire, en pleine science-fiction…

Il est néanmoins significatif de revoir un thème analogue dans le roman d'Edgar Rice Burroughs, *Tarzan et le secret de la jeunesse*[48], qui nous transporte en un pays merveilleux d'Afrique centrale : dans une région inaccessible de celle-ci, il est possible de vaincre la mort grâce à l'utilisation d'une eau magnétique aux propriétés merveilleuses, mais qui ne jouent que tant que l'homme reste dans la région privilégiée ; sitôt qu'il la quitte, son âge redevient celui de l'état civil. Abraham Merritt, de son côté, développe l'argument mais cette fois dans une région inconnue des Andes[49].

Ainsi, l'écrivain, quand il a reçu une formation initiatique, donne, nous l'avons vu, une allure révélatrice au mythe traditionnel de l'immortalité corporelle. On pourrait citer aussi dans ces perspectives l'usage des conceptions taoïstes chinoises sur la quête alchimique de l'immortalité qui se manifeste dans un roman occulte de Gustav Meyrink, *Le dominicain blanc,* publié en traduction française aux éditions La Colombe, avec une préface de l'orientaliste et hermétiste Gérard Heym. L'immortalité physique, telle que la conçoit l'alchimie traditionnelle, apparaît bien — nous le constaterons — comme une *réintégration,* comme un retour progressif à la condition corporelle glorieuse que possédait l'homme dans un très lointain passé, avant la chute originelle. Une telle idée étant, évidemment, tout à fait en dehors des perspectives philosophiques contemporaines, dans lesquelles nous retrouverions bien l'espoir d'un avènement de surhommes immortels, mais tout au bout de l'évolution biologique, jalonnée de progrès incessants vers une perfection animale croissante. Pour le savant rationaliste

contemporain, l'idée d'un retour aux origines premières de l'humanité n'aurait pas de sens, ou plutôt serait entachée d'une signification régressive. Il songerait ici, invinciblement, à ce film si amusant de Laurel et Hardy, *Les chevaliers de la flamme,* où l'épisode final nous montre l'effet spectaculaire d'une dose beaucoup trop forte d'élixir de rajeunissement : la transformation d'Oliver Hardy… en singe; «retour aux sources» conforme à l'interprétation populaire et caricaturale des théories de Darwin (l'adage bien connu, et si loin d'être exact d'une manière littérale, L'homme descend du singe »).

Même à l'époque de la science-fiction, l'homme rêve encore fréquemment de vaincre totalement la mort physique. De nombreuses œuvres d'imagination seraient ici à citer encore, la littérature étant un reflet direct des grandes, des éternelles aspirations libératrices de l'homme. Prenons, pour exemple, un roman de Michel Carrouges, Les grands-pères prodiges. On y voit des personnes âgées qui retrouvent leur jeunesse à l'aide d'un mystérieux appareil formé d'un cylindre de verre rempli d'un liquide à base d'antimoine (métal alchimique, notons-la). Cette merveilleuse machine a la propriété de restituer au corps humain, après l'avoir purgé de ses déchets, tout l'épanouissement même de ses vingt ans…

Ce qui est important, c'est que même lorsqu'une façade plus ou moins scientifique est donnée au récit — avec description de super-machines, de mystérieux procédés secrets — ce sont toujours les vieux thèmes légendaires, autant de hantises n'ayant pas cessé de cristalliser l'imagination populaire, qui reviennent. On sent donc très bien, même derrière la forme scientifique donnée au thème de l'immortalité, la persistance imaginative, indéracinable chez l'homme, des vieux espoirs fabuleux, des éternelles hantises magiques. On le voit très bien aussi dans une fort étrange nouvelle de l'auteur américain Ray Bradbury, *La foire des ténèbres*[50]. Deux adolescents, Jim et Will, vont rencontrer dans une fête foraine un «

manège enchanté » : sur ce manège, chaque tour accompli en avant fait vieillir les passagers et chaque tour en arrière les faits rajeunir. Les deux héros vivront donc, en quelques heures, avant de pouvoir reconquérir leur existence normale, toutes les séquences d'une vie d'homme, devenant tour à tour des vieillards ou bien des nouveau-nés, en l'espace d'une série de tours sur le manège.

Parfois, on tombera en plein occultisme. Dans ses romans, *The Ancient Allan* et *Allan and the Ice-Gods,* H. Rider Haggard nous parle ainsi (nous retrouvons l'immortalité psychologique) d'une mystérieuse herbe africaine nommée *taduqi,* dont la combustion lente engendre des vapeurs épaisses qui ont pour effet de faire revivre au sujet qui les respire des épisodes marquants de telle ou telle de ses vies passées… Il est caractéristique aussi de voir que dans le fantastique contemporain, la prolongation surnaturelle de l'épanouissement du corps physique nous est présentée comme une tentative démiurgique non seulement anormale, mais souvent illicite, voire luciférienne ou satanique.

Mais les auteurs de science-fiction, eux, n'hésiteront pas à envisager sans crainte toutes les hypothèses possibles en matière de contacts entre l'humanité et des êtres extraterrestres — y compris avec des entités pour nous inconcevables. C'est ainsi que nous lisons, dans un roman dont il faudrait du reste à peu près tout citer, tellement il est riche en intuitions étranges, *Le satellite sombre,* de Jérôme Sérial (éditions Denoël, 1962), ces lignes extraordinaires (pp. 50-51): «Rien ne permettait d'affirmer que des machines n'attaqueront pas un jour l'espèce humaine, et ne la domineraient pas. Des machines qui ne seraient pas de notre monde ? Dont les desseins nous seraient incompréhensibles ; impavides, elles nous détruiraient, nous immoleraient ou nous utiliseraient pour d'indescriptibles fins. Que serait notre science du fini devant de tels monstres ? Et devant les intelligences encore supérieures qui, peut-être, les dirigeraient ? »

De même que, dans les contes, la citrouille pourra être changée en carrosse d'un simple coup de baguette magique, de même tout sera possible à l'imagination littéraire. L'existence des voyageurs temporels est l'un des thèmes les plus fascinants du fantastique le plus moderne et de la science-fiction, on l'a vu et l'un des plus curieux récits récents fondés sur ce thème est la nouvelle de Nathalie Charles-Henneberg, *Le rêve minéral*[51]. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en proposer les lignes de début qui ne donnent qu'une bien imparfaite idée de tous les prodiges qui vont se succéder durant le récit : « L'aventure pour Gil Page avait commencé un matin de septembre 2700, temps terrestre. Il fut convoqué au Centre de Recherches Temporelles, cet organisme formidable, peu connu du public. Les expériences sur la quatrième dimension qui s'y déroulaient étaient mystérieuses : on savait que les plus grands savants et les plus brillants cosmonautes y étaient parfois conviés — et qu'ils en ressortaient dix minutes ou dix ans plus tard. Parfois les familles recevaient un câble bref, annonçant la disparition d'un héros « dans le glorieux continuum » — et, au Panthéon de la Terre, des stèles d'or portaient des dates qui faisaient rêver. »

Dans un roman qui est, à bien des égards, un chef- d'œuvre, *Peter Ibbetson,* de l'auteur britannique George du Maurier, on relève les clefs pratiques d'un processus de réminiscence ancestrale par lequel il serait possible à la conscience, du moins à la suite d'un entraînement imaginatif persévérant, d'arriver à remonter indéfiniment en arrière dans le temps vécu. Le principe de cette méthode est simple : chacun de nous (l'expérience est banale à l'extrême) peut se remémorer des images de son passé et, en concentrant suffisamment sa force imaginative, *revivre* vraiment ses expériences, les approfondir même ; mais, en remontant plus haut — et cela nécessitera évidemment une longue discipline dans la concentration —, on pourra entrer en contact avec les images appartenant au capital héréditaire qui s'est accumulé en nous,

images des événements vécus par nos parents, par nos grands-parents, puis par tout membre de la longue chaîne des aïeux, à toute époque, même très lointaine. On parviendrait ainsi, en ce qui concerne le passé, à disposer d'un procédé simple, tout au moins en théorie, pour vaincre le temps.

Cette quête subjective de l'immortalité, André Hardellet l'a décrite dans son roman, *Le parc des Archers*[52]. Le héros du livre apparaît sur le plan de la réalité courante comme un pitoyable vaincu à tous les points de vue : la femme qu'il aimait l'a quitté ; alors qu'il croyait se battre héroïquement pour son idéal, il n'a été que l'instrument de desseins occultes (au sens familier et péjoratif du terme) et machiavéliques ; sa santé physique est irrémédiablement amoindrie par ses blessures ; il sera toujours voué à une situation financière très précaire. Et pourtant, ce « pauvre type », pour parler familièrement, se révélera en fait *le vrai vainqueur* de l'histoire : il a, certes, « tout perdu » dans ce monde — tout, « *sauf l'essentiel* », car il a finalement redécouvert le grand secret de la maîtrise imaginative magique, qui lui permet de pénétrer à volonté dans le merveilleux Jardin, que ne soupçonneront jamais tous les nantis qu'il lui arrive de côtoyer d'ordinaire. Dès lors, il est toujours *dans le monde,* certes, mais il n'est déjà *plus du monde.*

Que conclure de ce panorama ? Avant tout, que l'imagination littéraire n'a fait, même quand elle s'essaye au langage apparemment rigoureux et précis de la science-fiction, que reprendre les mêmes thèmes, les mêmes hantises de l'imagination que celles qui se manifestent, qui s'épanouissent dans les contes et légendes les plus anciens, comme dans les traditions ésotériques. Celles-ci procèdent elles-mêmes, d'ailleurs, du même fond-archétype qui se retrouve dans les couches ultimes de l'âme humaine.

3

Vampires, sorciers et mages

En pleine magie

Quand on quitte l'immense folklore mondial des légendes et contes traditionnels où la mort est vaincue par des héros mettant en œuvre des méthodes mystérieuses tout à fait en dehors des vérifications ou même des interprétations scientifiquement concevables, on touche alors à un autre type d'immortalité fantastique, mais issu des mêmes profondeurs imaginatives, celui des récits « occultes » où apparaissent des hommes qui, selon la tradition, auraient réussi à vaincre la mort physique par leurs connaissances spéciales dans le domaine des « sciences mystérieuses ».

Bien que nous soyons, là encore, plongés dans un domaine d'allure saugrenue (tout au moins pour la science positive), il n'en reste pas moins que ces traditions fantastiques ne se résolvent pas du tout en de simples mythes sans la moindre base concrète ; au contraire, on nous décrit les principes et l'application de toutes ces « techniques » secrètes ; d'où la possibilité pour nous de proposer ici, chemin faisant, des interprétations et des recoupements significatifs. C'est la raison d'être d'une telle promenade fantastique à travers ces croyances étranges, de la sinistre immortalité des vampires (réels ou supposés) aux procédés savants de la thaumaturgie alchimique procurant aux adeptes le moyen de vaincre la mort. Cette dernière quête est d'ailleurs si importante qu'elle fera l'objet d'un chapitre particulier.

Un ensemble aussi extraordinaire d'ambitions, de désirs, de prodiges, de craintes aussi, nous ouvrira, certes, des créneaux sur les tendances humaines les plus profondes, et nous apprendra peut-être (qui sait ?) certaines « clefs » biologiques retrouvées par des savants actuels. Ce n'est pas du tout en vain, pensons-nous, que nous

hasarderons des suppositions et des interpolations de ce genre. Comme l'ont montré maints ethnologues et folkloristes, la magie précède souvent la science, et ce en tout domaine. Remarque symptomatique au reste que celle de l'écrivain ésotériste Maurice Magre, qui nous dit : « Les sciences occultes sont les sciences des choses cachées, des innombrables phénomènes invisibles et, à mesure qu'elles sont révélées, elles cessent d'être occultes et tendent à devenir exactes[53]. »

Naturellement, il reste toujours, aujourd'hui, quel que soit le progrès croissant des acquis positifs, un résidu irréductible d'« étrange », ce qui explique la paradoxale survivance des croyances occultes au milieu de l'ère atomique. Il semble bien exister (pour combien de temps encore ?) des limites au-delà desquelles il ne peut y avoir encore science positive — non qu'il s'agisse d'impossibilités de principe, mais parce que de tels faits ne peuvent, dans l'état actuel de nos connaissances, être objets de preuves tangibles. L'immortalité d'ordre magique est le type même de ces faits irréductibles : non seulement l'existence multiséculaire du comte de Saint-Germain (pour prendre le cas le plus célèbre parmi les « immortels » occidentaux) suppose apparemment la négation, antiscientifique au possible, du cycle biologique (naissance, croissance, déclin, transition physique) auquel tout être vivant supérieur est soumis, mais toute preuve invoquée en ce domaine s'avérera d'ordinaire incapable d'entraîner notre adhésion rationnelle : même si la parfaite bonne foi des témoins ayant vu l'« immortel » à différentes époques ne peut (et cela semble loin d'être toujours le cas) être mise en doute, ces témoignages merveilleux ne seront jamais suffisants pour convaincre l'historien de sens rassis. En effet, quelle preuve décisive aurons-nous pour assurer que c'est toujours bien du même personnage précis, en chair et en os, qu'il s'agit parmi tous ces témoignages déroutants ? Finalement, ce sera un simple problème de conviction personnelle. Malgré les détails, les précisions, même

innombrables, nous demeurerons en plein fabuleux, tous les faits se révélant invérifiables ou, en tout cas, ambigus aux yeux du savant avide de preuves rigoureuses. Est-ce à dire que de tels prodiges soient impossibles en soi ? Il serait peut-être arbitraire de l'affirmer…

De toute manière, et quelle que puisse être la vérité de fait de tous ces récits fantasmagoriques, ils sont fort intéressants pour le psychologue qui se penche sur la pérennité des rêves, désirs et aspirations des hommes : on pourrait dire qu'il s'agit là, en somme, de mythes et de légendes au second degré, constituant une forme détaillée, systématisée, dramatisée, concrétisée des thèmes centraux passés en revue au chapitre précédent. Et nous commencerons par l'exemple le plus époustouflant : les mythiques horloges magiques, tradition recueillie par Jacques Yonnet, l'infatigable explorateur des légendes du Vieux Paris.

L'horloger du temps à rebours

Si, certes, le fait de naître vieillard représente une impossibilité totale, ou plutôt une véritable contradiction dans les termes, on pourrait peut-être se demander si des cas d'inversion du temps biologique ne seraient quand même pas possibles sous certaines limites. Il semble effectivement (nous le faisions remarquer) qu'en certaines périodes de la vie, le cours vital nous paraisse s'inverser plus ou moins longtemps : quelqu'un pourra fort bien — et le *sera* en fait — paraître plus jeune quelques années plus tard par rapport à un âge précis. Et si nous acceptons cette fois de tomber dans le fabuleux déclaré, nous déboucherons ici sur la fantastique histoire des *horloges magiques,* telle que nous l'a si bien contée Jacques Yonnet[54]. Il s'agirait, à en croire cette légende, d'horloges qui, marchant *à l'envers* et incorporant en elles un peu de sang et de minces fragments de la chair du sujet à rajeunir (double application de principes magiques), ont pour effet de faire, jour par jour,

remonter le temps au corps en question. Jacques Yonnet a pu ainsi découvrir, en plein Paris de l'« ère atomique », un artisan qui fabriquait encore de ces étranges *horloges magiques* aux aiguilles tournant évidemment à l'envers. C'est appliquer là un principe tout à fait constant des actions magiques (réelles ou supposées).

Des témoins l'ayant bien connu affirmeraient même avoir rencontré ce mystérieux horloger parisien nommé Oswald Biber après ses obsèques, et avec la même apparence physique, exactement comme lorsqu'il circulait en parfaite santé dans les ruelles du Vieux Paris. Tout s'expliquerait (?) évidemment si nous nous souvenions que *Biber* fut l'un des noms d'emprunt utilisés au cours de ses mystérieuses pérégrinations par Cagliostro, le plus célèbre des « immortels », tout de suite après Saint-Germain. Pour le psychologue et le sociologue, cette précision est bien révélatrice : sous une forme ou sous une autre, ce sont les mêmes rêveries, les mêmes hantises, la même volonté de croire au merveilleux tangible qui se perpétuent, donnent naissance aux mêmes types humains fabuleux, sortes de surhommes ayant vaincu toutes les limitations de la nature humaine.

Des « immortels » parmi nous ? Saint-Germain, Cagliostro et compagnie

Aussi bien en Orient que dans les pays occidentaux, on trouve toutes sortes de traditions qui tournent autour de personnages devenus « immortels ». Quand ces traditions se sont cristallisées autour de tel ou tel personnage historique, la légende continue de vivre, de se perfectionner : de nouveaux détails, de plus en plus précis, s'ajouteront sans cesse au noyau original de croyances. Détails qui se révéleront, hélas, invérifiables dans la quasi-totalité des cas ! D'ailleurs, à supposer même que la présence d'un personnage se prenant pour le comte de Saint-Germain ou pour un autre immortel soit parfaitement authentifiée par des témoignages

dignes de foi, nous ne pourrions pas prétendre qu'il s'agisse d'un cas d'immortalité effective. Aux yeux du savant, l'homme est mortel par définition ; et donc, si le même homme est signalé à plusieurs siècles de distance, le doute reste naturellement permis…

Le plus souvent même, la vérification des faits invoqués sera impossible, même s'ils touchent à notre époque. D'ordinaire, il s'agira de régions lointaines, d'abord difficile : c'est le cas, par exemple, pour ces magiciens adeptes de la *macumba* brésilienne[55] et qui, dit-on, auraient atteint l'âge de deux siècles ; mais on conçoit les difficultés d'une enquête éventuelle, ces magiciens s'étant retirés dans les parties les moins accessibles de la grande forêt vierge amazonienne.

Des *immortels* au sens non pas métaphorique mais rigoureusement, corporellement exact du terme, se promènent-ils parmi nous ? Une telle question semble donc, dès le départ, du domaine fabuleux. Certes, les traditions se rencontrent en tous pays ; il existerait même, d'après l'alchimie, des signes distinctifs précis différenciant, du moins pour qui saurait les reconnaître, les adeptes du commun des mortels : sur les peintures taoïstes chinoises, l'immortel est généralement représenté avec une coloration cutanée de couleur ivoirine ; on le reconnaîtrait encore, dit-on, à la forme de sa pupille, qui, d'après certains textes chinois, serait carrée au lieu d'être ronde. Mais cette allusion bizarre peut fort bien avoir un sens symbolique, car ce trait d'ordinaire est absent du visage des personnages occidentaux et orientaux qui sont censés avoir conquis l'immortalité alchimique. Si le comte de Saint-Germain avait eu la pupille carrée, bien des observateurs s'en seraient aperçus ! Avec des précisions pareilles, nous ne sommes guère plus avancés dans notre enquête, si ce n'est que se multiplient sous nos pas les preuves de la profondeur insondable de l'imagination des hommes.

L'alchimie traditionnelle s'étant, nous le verrons, proposé pour grand but la progressive reconquête intégrale de tous les privilèges

jadis perdus par l'homme à la suite de la chute originelle, le retour à l'immortalité glorieuse figurera, tout naturellement, au premier rang de ces magnifiques espoirs. D'ores et déjà — c'est du moins ce que nous affirment les alchimistes sans que nous ayons évidemment les moyens de contrôler scientifiquement la vérité des faits invoqués par eux — il existerait dans le monde des hommes ayant effectivement vaincu la mort physique et qui exercent ici-bas leur mission sacrée dans un corps régénéré, capable de traverser victorieusement les siècles. *Le livre d'Artéphius,* vieux traité alchimique traduit de l'arabe, nous précise dès la toute première page cette stupéfiante profession de foi : « Moi-même, Artéphius, qui écris ceci, depuis mille ans, ou peu s'en faut, que je suis au monde, par la grâce du seul Dieu tout-puissant et par l'usage de cette admirable quintessence. » Il s'agit du fameux « élixir de longue vie ».

Nous aurons à nous demander plus loin par quels procédés les alchimistes s'engagent sur le chemin menant l'élu hermétique à triompher de la mort terrestre. Contentons-nous, pour le moment, de constater encore une fois, la fantastique persistance à travers les siècles de cette idée si fascinante selon laquelle des hommes privilégiés auraient vraiment réussi, grâce aux grands secrets thaumaturgiques de l'alchimie, à se rendre sinon immortels (car, dans la meilleure des hypothèses, l'adeptat corporel ne pourrait pas, nous est-il sagement rappelé, dépasser la fin d'un cycle terrestre, la *fin du monde* annoncée par les prophéties), tout au moins capables de traverser de nombreux siècles avec un corps visible ayant l'apparence de celui d'un homme détenteur de son plein épanouissement physique. Et quoi que l'on puisse penser de la vérité factuelle d'une telle croyance, sa perpétuation tenace est indéniable pour le mythologue ; ce qui n'a rien d'étonnant puisque nous touchons bien là à un véritable *archétype* imaginatif (comme diraient C. G. Jung et ses disciples) ; celui du grand magicien qui réussit à triompher de toutes les limites physiques enserrant la pauvre

condition humaine, et même de celle, réputée la plus inexorable et la plus impersonnelle de toutes, la mort, qui frappe tous les êtres humains sans égard à leur condition ou à leurs actes. L'homme ne peut s'empêcher de postuler l'existence effective du merveilleux.

Point n'est besoin ici de remonter aux temps fabuleux ou aux âges bibliques antédiluviens (la vérification objective des longévités prodigieuses prêtées aux patriarches de l'Ancien Testament étant hautement problématique), ou encore aux tout premiers siècles de l'histoire fabuleuse de la Chine pour trouver vivantes des traditions d'immortalité. En nous limitant strictement à l'époque moderne et contemporaine, nous disposons de tous les récits fascinants relatifs à des « immortels » et dont la précision ne laisse souvent place à aucune critique. Evidemment, le savant ne manquera pas de nous faire remarquer que le propre des croyances les plus fantastiques c'est d'être contraire aux lois scientifiques ou même à la simple évidence. Par exemple, la transformation magique quasi instantanée d'êtres humains en animaux est, du point de vue de la biologie la plus élémentaire, une impossibilité physique totale. Et pourtant, la croyance populaire en la réalité des phénomènes de lycanthropie (les fameux *loups-garous* du folklore) est non seulement universelle mais pourrait invoquer à son actif tout un luxe de témoignages et d'observations que lui envieraient bien des faits plus modestes, certes, mais qui, eux, sont absolument certains pour les savants… Donc, la précision des témoignages sur des « immortels » ne sera jamais en elle-même un élément concret susceptible d'entraîner une adhésion inconditionnelle, même si la bonne foi des témoins ne peut être mise en doute. Mais passons plutôt en revue quelques-unes des plus célèbres « immortalités » hermétiques.

D'après l'état civil, l'alchimiste Nicolas Flamel mourut à Paris en 1418 ; mais, d'après la tradition hermétique, son enterrement aurait été simulé ; en réalité, il n'aurait fait que rejoindre incognito son épouse Pernelle en Asie, les obsèques de cette dévouée compagne,

cinq années auparavant, ayant déjà été un leurre de même farine ! Sous le règne de Louis XIV, le voyageur français Paul Lucas recueillera même en Turquie, de la bouche d'un mystérieux initié musulman, l'étonnant récit que voici : « A Bournous-Bachi, ayant eu un entretien avec le dervis des Usbecs sur la philosophie hermétique, ce Levantin me dit que les vrais philosophes possédaient le secret de prolonger jusqu'à mille ans le terme de leur existence et de se préserver de toutes les maladies. Enfin, je lui parlais de l'illustre Flamel, et je lui dis que, malgré la pierre philosophale, il était mort dans toutes les formes. A ce nom, il se mit à rire de ma simplicité. Comme j'avais presque commencé de le croire sur le reste, j'étais extrêmement étonné de le voir douter de ce que j'avançais. S'étant aperçu de ma surprise, il me demanda sur le même ton si j'étais assez fou pour croire que Flamel fût mort. *Non, non,* me dit-il, *vous vous trompez, Flamel est vivant ; ni lui ni sa femme ne savent encore ce que c'est que la mort. Il n'y a pas trois ans que je les ai laissés l'un et l'autre aux Indes, et c'est un de mes plus fidèles amis.* »

Certes, voici le type même du récit indirect et invérifiable — et Dieu sait s'il en est ! Ce qu'il faudrait, c'est évidemment l'apparition directe du célèbre adepte, que l'on imaginerait très volontiers venant rendre visite à la *Taverne Nicolas Flamel,* installée dans l'un des deux pittoresques domiciles de l'alchimiste (rue de Montmorency, celui dont il avait disposé pour l'une de ses donations charitables[56]) …

Un été de la fin du XVIIe siècle arrivait à Venise, où il demeura quelques mois, un mystérieux et très séduisant personnage : « Son train de vie magnifique, ses manières élégantes le firent bientôt admettre dans la meilleure compagnie, bien que personne ne sût rien de ses antécédents. Sa figure était de proportions parfaites, la face ovale, le front large et proéminent ; les cheveux noirs, longs et flottants ; son sourire était enchanteur quoique mélancolique, et

l'éclat profond de ses yeux semblait parfois refléter les époques disparues[57]. »

Quel était donc ce mystérieux *Signor Gualdi* -— car tel était le nom dont il se faisait appeler ? Après toutes sortes d'indices savamment gradués qui excitaient de plus en plus la curiosité des Vénitiens, ce fut l'une des magnifiques toiles montrées par le mystérieux personnage dans le somptueux palais qu'il avait loué sur le Grand Canal qui fit découvrir qu'on se trouvait bel et bien en présence d'un grand adepte : « Il se lia avec un seigneur vénitien, veuf et père d'une jeune fille remarquablement belle et intelligente. Ce gentilhomme désira voir les peintures de Gualdi ; ce dernier fit au père et à la jeune fille les honneurs de sa collection ; ils en admirèrent en détail toutes les parties, et ils allaient se retirer lorsque le gentilhomme, levant les yeux, aperçut un portrait de Gualdi, qu'à de certaines particularités il reconnut être du Titien. Or, le Titien était mort à cette époque depuis près de deux cents ans, et l'étranger semblait avoir tout juste atteint la quarantaine. Le Vénitien fit part de sa remarque à Gualdi qui répondit assez froidement que beaucoup de choses étaient difficiles à comprendre[58]. »

On remarquera tous ces détails précis et qui se rencontrent presque toujours dans les merveilleux récits qui nous parlent de la venue d'êtres ayant apparemment vaincu la mort : origines mystérieuses ; apparence physique d'un être en plein épanouissement, et de préférence avec les traits d'un beau ténébreux ; indices d'abord vagues, puis devenant de plus en plus précis et menant les curieux à reconnaître, sans que leur interlocuteur avoue expressément les choses, le privilège corporel extraordinaire dont semble être investi le personnage. A vrai dire, tout ce que l'on raconte du Signor Gualdi pourrait s'appliquer, et dans les termes les plus identiques, à bien d'autres « immortels » dont il est question dans les récits émerveillés, à commencer par le fameux comte de Saint-Germain. Sur Gualdi, Sédir reproduit ces propos suggestifs des

contemporains du « Signor » : « On remarqua (…) qu'il était versé dans toutes les sciences et tous les arts, parlant de toutes choses comme s'il y avait été présent ; enfin, il n'écrivit ni ne reçut jamais aucune lettre et n'eut de compte chez aucun banquier ; il payait toujours en espèces et disparut de Venise comme il y était venu. »

On notera encore la disparition mystérieuse, qui fait invariablement partie du tableau, ces « nobles voyageurs », selon l'expression traditionnelle, disparaissant d'un lieu donné tout aussi énigmatiquement qu'ils y étaient venus. Il est vrai que c'était autrefois bien plus facile encore de disparaître ainsi que de nos jours. L'état civil n'était pas au XVIIe siècle aussi « renseigné » qu'aujourd'hui…

Pour le plus célèbre des « immortels » d'Occident, le comte de Saint-Germain, on dispose néanmoins d'une littérature spécialisée devenue abondante[59]. Et loin d'avoir disparu, les récits invérifiables qui le concernent continuent d'alimenter de plus belle la curiosité, la fascination imaginative. Toute période troublée ayant pour effet d'augmenter encore (et l'on comprend pourquoi) l'attrait incoercible des hommes pour le merveilleux, la légende du comte de Saint-Germain n'est pas près de ne plus faire reparler d'elle en plein XXe siècle. Durant la Seconde Guerre mondiale, un aviateur américain dont l'appareil avait dû se poser dans l'Himalaya, aurait été soigné dans une mystérieuse (évidemment !) lamaserie tibétaine par un personnage en costume de gentilhomme occidental du XVIIIe siècle, qui lui aurait laissé entendre qu'il était bien l'immortel en personne…

Le comte aurait aussi joué un rôle ignoré mais décisif dans les services secrets français, sous le nom « code » de *Commandant Patanjali* ; information tout aussi sensationnelle mais aussi invérifiable, hélas, que la première… Du reste, Saint-Germain est signalé un peu partout dans le monde : à Paris, à Londres, à Rome, à Venise, à New York, en Chine, dans l'Inde, à Moscou même, où il préparerait, nous a-t-il été affirmé, l'avènement du « Grand

Monarque » d'Occident prédit par les *Centuries* de Nostradamus. II est vrai qu'il disposait du pouvoir magique d'ubiquité ! Mais, dira-t-on, ces immortels ne nous donneraient-ils pas eux-mêmes des précisions directes sur leur merveilleux secret ? Hélas, ils n'en parlent pas. Ou, quand ils l'abordent, nous sommes en dehors de toute vérification scientifique. C'est ainsi que Cagliostro, dans son *Rituel de la maçonnerie égyptienne*[60], conclut ses révélations par l'exposé de sa méthode permettant d'obtenir la régénération effective de notre enveloppe physique : la partie spirituelle de l'être doit bénéficier d'une enveloppe exempte des tares héréditaires ou acquises qui frappent l'être humain, et dont l'adepte doit réussir à se libérer. Le « Grand Cophte » nous décrit en détail la retraite de quarante jours de l'adepte, isolé sous la surveillance constante d'un ami sûr. Cette cure de régénération corporelle consistant en un jeûne prolongé, aidé de l'usage de médicaments secrets, purificateurs puis vitalisants. Des manifestations douloureuses et pénibles se succéderont jusqu'à leur apogée au trente-quatrième jour ; alors se produira la chute des cheveux et des dents qui commenceront toutefois à repousser le trente-septième jour et, à la fin du traitement, l'alchimiste disposera, à la place de son corps décrépit, d'une enveloppe physique juvénile. Et Cagliostro conclut : « Il (le Maître) pourra, tous les cinquante ans, renouveler la même opération jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le retirer de ce monde et de l'appeler à Lui *per omnia saecula saeculorum*. »

Mais comme, évidemment, ce secret est réservé, par définition même, aux initiés supérieurs, le savant fera remarquer qu'il n'est pas plus avancé pour cela. Toujours la même volonté humaine de croire aux exceptions merveilleuses ! Tandis que les contes affectionnent le thème du héros devenant tout d'un coup fabuleusement riche, l'imagination, elle, se complaît à vouloir que des êtres privilégiés échappent à la plus inexorable des malédictions : la mort physique.

Quant à Cagliostro lui-même, il ne serait pas, nous dit une légende tenace, mort si lamentablement dans la forteresse de San Léo : abandonnant dans son cachot la pauvre dépouille du sieur Joseph Balsamo, le Maître inconnu se serait presque aussitôt régénéré corporellement pour resurgir dans une autre partie du monde. Le mystérieux Biber, le fabricant des horloges magiques dont parle Jacques Yonnet, ne serait ainsi que l'avatar actuel de Cagliostro (le nom *Biber* étant l'une des innombrables identités d'emprunt de Joseph Balsamo). Pérennité du merveilleux, avec pleine croyance, semble-t-il, de Cagliostro lui-même à ses propres pouvoirs initiatiques. Citons l'un de ses discours : « Je viens vers le Nord, vers la brume et le froid, abandonnant partout à mon passage quelques parcelles de moi-même, me dépensant, me diminuant à chaque station, mais vous laissant un peu de clarté, un peu de chaleur, un peu de force, jusqu'à ce que je sois enfin arrêté et fixé définitivement au terme de ma carrière, à l'heure où la rose fleurira sur la Croix[61]. » Langage qui est celui d'un adepte immortel.

Si Flamel, Saint-Germain et Cagliostro sont les noms les plus célèbres de la galerie occidentale des immortels, ils ne sont pas les seuls et la liste n'en est pas close pour autant. Citons à titre d'exemple l'époustouflante tradition recueillie par le docteur G. B. Gardner de la bouche même des membres d'une petite communauté théosophique du Sud- Ouest de l'Angleterre : « A la tête de l'Ordre, se trouverait un adepte immortel — le Temple de l'organisation comportant même une grande plaque portant gravées les identités extérieures successivement empruntées par l'étrange personnage, car le fait de ne pas vieillir l'obligeait — on le comprend — à changer périodiquement de pays et de nom, pour ne pas trop plonger son entourage dans l'étonnement de voir un homme ne présenter aucun signe de vieillissement malgré l'accumulation des ans[62]. » Devant de telles affirmations, le savant et l'historien ne peuvent que remarquer l'absence totale de preuves scientifiquement admissibles, et le

sceptique aura beau jeu de supposer que, bien souvent, le simple fait de *vouloir* que le merveilleux soit vrai explique beaucoup de choses…

La magie et le sang : les vampires

Arriver à prolonger la terrible vieillesse physique !… Combien nous comprenons cette légitime aspiration humaine à vouloir conquérir l'éternelle jeunesse physique… Pour obtenir ce but tant rêvé, des hommes n'hésitèrent pas à accomplir les actes les plus monstrueux : le sacrifice d'enfants et de jeunes vierges, pour leur dérober leur sang. Deux cas « hors série » illustreront, jusqu'à la démesure, cette forme extrême et maudite de l'aspiration humaine forcenée à vaincre la mort.

Le premier, bien connu, est celui du maréchal Gilles de Rays, cet ancien valeureux compagnon de Jeanne d'Arc qui en arriva (à moins de supposer un procès machiné par ses adversaires politiques) à faire égorger des centaines d'enfants, dont on devait retrouver les ossements dans les souterrains de ses châteaux de Tiffauges et Machecoul, dans le but de conquérir l'immortalité corporelle.

L'autre, moins connu, a trait à la « comtesse sanglante » des Karpathes, Erzebet Bathory, dont un bel ouvrage nous retrace la carrière fantastique[63]. De famille princière, cette étrange femme, née en 1560, ne faisait que de rares apparitions à la cour viennoise des Habsbourg où sa hiératique et glaciale beauté attirait tous les regards. Tout le reste de l'année, elle vivait retirée dans ses ténébreux châteaux des Karpathes. Là, guidée par de vieilles magiciennes, elle célébrait d'horribles rites magiques. Pour demeurer éternellement belle, elle avait besoin non seulement de complexes préparations de sèves végétales, mais du sang pur des vierges ; des centaines de jeunes filles lui furent donc immolées, après d'horribles tortures. Lors de ses séjours espacés à Vienne, la comtesse sanglante résidait dans son hôtel particulier, sis « ruelle du Sang » derrière la

cathédrale Saint-Etienne ; là aussi, dans des souterrains recelant d'étranges sculptures, s'accomplissaient ces terrifiants sacrifices.

Ce qu'il est important de noter dans les cas, jumeaux en somme, de Gilles de Rays et de la comtesse Bathory, c'est que le sadisme ne faisait chez eux que corser leur frénétique désir de voir à tout prix leur jeunesse physique se perpétuer. Ainsi s'explique peut-être leur appel aux noires pratiques d'alchimistes pervertis…

Et nous sommes ainsi conduits au problème plus précis des *vampires* au sens strict du terme ; impossible de ne pas faire figurer en bonne place dans toute étude exhaustive sur l'immortalité magique cette tradition exploitée par les films d'épouvante. Qu'est-ce donc qu'un *vampire* ? Ouvrons le dictionnaire Larousse. Nous y lisons cette définition concise, mais très juste : *Cadavre qui sort la nuit de sa fosse et va sucer le sang des vivants*.

Cette superstition populaire est de nos jours encore extrêmement répandue en de nombreux pays, tout spécialement en Europe centrale et orientale. Une étude exhaustive du thème des vampires, de ses multiples implications, de sa fortune contemporaine, demanderait un gros volume, et d'excellents ouvrages existent d'ailleurs déjà sur ce sujet fascinant[64] ; ce que nous voudrions poser ici, c'est, plus précisément, la question d'une réalité factuelle de ces phénomènes, tout au moins d'un certain point de vue. Quoi ? dira le lecteur, tout ce qui nous est décrit dans *Dracula,* ce chef-d'œuvre classique du romancier irlandais Bram Stoker, pourrait donc avoir un fondement réel ? Ce roman fantastique, qui a connu maintes adaptations et prolongements posthumes dans le cinéma d'épouvante, constitue bien une sorte de somme romancée de toutes les superstitions populaires sur le vampirisme et, aussi, des spéculations ésotériques qui ont pris appui sur elles[65].

Qu'est-ce, pour simplifier les choses à l'extrême, que le vampirisme ? Le vampire s'approprie, par le moyen du sang, la force vitale des

humains normaux, la répétition indéfinie du processus prolongeant à volonté son existence.

S'agit-il effectivement de faits réels ? Les vampires existent-ils ? Cette question apparemment absurde n'est pourtant pas sans s'appuyer sur une masse considérable de documents, les spécialistes du problème ayant pu rassembler sur le sujet un énorme dossier très complet[66].

Le savant pourra cependant remarquer ici que la quasi-totalité de ces faits hallucinants, bien trop réels, hélas, semble s'expliquer aisément sans faire appel au surnaturel : il n'aura pas fallu attendre Freud et la psychanalyse pour découvrir les incroyables profondeurs où peut s'enfoncer le sadisme humain... D'où l'explication aisée de nombreuses perversions monstrueuses rangées dans le « vampirisme » mais n'ayant rien de surnaturel ou de magique par elles-mêmes. Soit par jouissance gratuite, soit dans des buts « occultes », des monstres se sont complu à s'abreuver du sang de leurs semblables, jeunes le plus souvent, les satanistes ayant poussé le sacrilège jusqu'à sacrifier une victime humaine et à boire rituellement le sang recueilli. Pourtant, et même en faisant abstraction des exemples troublants mais invérifiables qui pourraient sans doute être versés à ce dossier pour attester l'existence des vampires, il n'en est pas moins vrai que les faits de vampirisme sont toujours chargés d'une grande croyance humaine indéracinable parce qu'ancestrale : celle en la puissance magique du *sang,* ce véhicule de la vie elle-même.

C'est là le point important : le mystère magique attaché au sang. S'approprier le sang d'un être humain, c'est, dans toutes les traditions magiques, voler sa force vitale elle-même, se l'approprier, la confisquer à son profit. En plein XXe siècle, cette croyance est restée encore très vivace. En agissant sur le sang lui-même, on pourrait, croit-on volontiers, obtenir tous les effets magiques voulus, cette idée, vieille comme le monde, reparaissant à l'envi malgré les progrès de la diffusion de la science rationaliste dans les masses. En

fait, la transfusion de sang demeura longtemps environnée d'une auréole sinistre, très voisine de celle qui entoure boissons et bains de sang aux sinistres pouvoirs de rajeunissement vampirique[67]. Il est vrai que les toutes premières transfusions médicales tentées par d'intrépides praticiens furent extrêmement dangereuses, voire mortelles pour le donneur : le roi Louis XIII, par exemple, reçut, dans les derniers mois de son existence, le sang d'un jeune soldat, qui mourut de l'opération. Un arrêt du Parlement de Paris, en 1668, devait même interdire à tous les médecins et barbiers de la capitale de pratiquer cette périlleuse opération.

Le sang, ce liquide apparemment si mystérieux qui porte la *vie,* fut donc, dès l'origine, considéré comme capable de procurer aux mortels une régénération physique effective. Avec le sang, toutes les opérations magiques seront réputées possibles, même celles tentées sur soi-même. Et le vampirisme, qu'il soit vrai ou faux, met en jeu le principe d'analogie : le moteur de la croyance magique sera toujours poussé jusqu'à ses conséquences les plus logiques, aussi fabuleuses qu'elles puissent nous sembler.

L'immortalité des vampires de la légende pourrait être, pour l'ésotériste, considérée comme la face « noire », l'inverse pervers de l'immortalité physique conquise par les adeptes de l'alchimie traditionnelle. Selon une tradition occulte recueillie par Robert Ambelain, l'hallucinante épidémie de vampirisme signalée en Bohême au début du XVIIe siècle s'expliquerait ainsi : parmi les chanoines du Saint-Sépulcre, il se serait trouvé des hommes monstrueux tentés par la conquête démoniaque des pouvoirs et qui auraient utilisé, pour parvenir à leurs fins, les plus hauts secrets hermétiques de libération glorieuse, mais en les déviant de leur but, au point de les faire déchoir en quête vampirique.

Nous avons vu plus haut que l'eau et le feu apparaissent comme les deux principes contraires mis à l'origine de toute vie — ces deux pôles mythologiques s'alliant d'ailleurs souvent, l'eau primordiale et

régénératrice étant le réceptacle complémentaire du feu-principe. Et, à propos des « noces divines » de l'eau et du feu, clef de beaucoup d'antiques cosmogonies, on pense à cette autre puissance qui a tout autant retenu l'imagination humaine que le sang : l'énergie sexuelle sans laquelle la vie ne pourrait apparaître. Des traditions d'immortalité ne se seraient-elles pas de la même manière cristallisées autour du sexe ?

Immortalité et sexualité

Universellement répandu et bien compréhensible, le mystère qui s'attache à la sexualité est considéré comme l'expression la plus concrète qui soit de la *puissance* même d'un individu ; d'où découle la croyance suivante : en s'appropriant l'énergie sexuelle de quelqu'un, on pourra régénérer, rajeunir à ses dépens. Par-delà les jugements moraux qu'elle invoque, et qui ne lui servent que de couverture rationnelle, la réprobation populaire qui s'attache encore aux mariages entre un vieillard et une toute jeune fille ou entre un adolescent et une femme nettement plus âgée que lui, rejoint cette vieille croyance magique. C'est bien là le thème fantastique de la jeune victime dont la vie, « volée » par un vampirisme *sexuel,* cette fois, rajeunit peu à peu l'être âgé qui se « nourrit » d'elle. Généralisée, cette croyance pourra d'ailleurs s'étendre à l'énergie vitale en général, sans qu'il y ait de contacts sexuels.

Dans la croyance populaire, il est considéré comme très dangereux de laisser les enfants vivre dans la compagnie constante des vieillards, ces derniers étant réputés pouvoir leur « voler » inconsciemment la santé. On a même signalé de tels cas précis, mais qui s'expliquent très facilement de manière rationnelle (transmission à l'enfant d'une maladie microbienne) sans qu'il faille recourir à des explications occultes. Quoi qu'il en soit, la fascination de l'homme pour la sexualité est quelque chose qui n'a rien que de naturel :

même en dehors du fait que, sans elle, l'espèce ne pourrait se perpétuer, l'exercice même de cette puissance demeure chargé de mystère vécu, même pour des personnes qui se flattent de leur attitude rationaliste. Mais qu'en est-il pour la quête de l'immortalité corporelle ?

II est bien, en fait, une prodigieuse énergie physiologique qu'il faut faire entrer en ligne de compte quand il s'agit d'expliquer certaines formes traditionnelles d'immortalité alchimique : la sexualité, précisément. Selon la tradition, la rançon irrémédiable de l'adeptat serait la stérilité. Détail très significatif au demeurant : ce qui disparaît d'un côté ne pouvant que réapparaître ailleurs, cela laisserait sans doute supposer que l'homme pourrait être capable de dévier pour son propre compte, en vue de produire sur lui-même une régénération corporelle, la quasi-pérennité biologique dont jouissent les cellules reproductrices et elles seules — ce que les biologistes nomment le *germen*.

La déesse-serpent *Koundalini,* par laquelle les initiés tantriques symbolisent la force endormie tout au bas du corps humain, méthodiquement cultivée, procure l'illumination tout d'abord, mais, bel et bien ensuite, la régénération corporelle, le rajeunissement et l'immortalité physique. Le tantrisme n'est pas, notons-le, particulier à certaines formes d'hindouisme ; on le rencontre également dans la tradition alchimique de l'Occident[68]. Naturellement, nous sommes ici dans un domaine purement fantastique aux yeux du rationalisme contemporain. Et pourtant, ces affirmations invérifiables sont-elles absurdes ? Le problème mériterait d'être posé. Le tantrisme suppose, sous sa forme ascétique radicalement solitaire, la totale « reconversion » de l'énergie sexuelle vers des buts supérieurs. Il s'agirait sans doute de faire servir le prodigieux capital énergétique individuel qu'est la sexualité à dominer totalement les mécanismes corporels jusqu'à pouvoir remodeler le corps de l'adepte.

Dans une autre forme de tantrisme, c'est au contraire un couple humain qui s'efforce de réaliser concrètement les *noces divines,* de manière à parvenir, finalement, à une reconstitution de l'unité originelle, de l'androgynat divin. Gustav Meyrink a écrit, dans son roman initiatique, *Le visage vert*[69]*,* un fort beau passage sur le couple tantrique : « Si un homme réussit à franchir le pont de vie, il fait le bonheur du monde. C'est presque plus que si un libérateur lui était envoyé. Mais une chose est nécessaire : un seul ne peut atteindre ce but ; il a besoin pour cela d'une « compagne de route ». Par l'union d'une force masculine et d'une force féminine, seulement cela est possible. Là se trouve le secret du mariage que l'humanité a perdu depuis des milliers d'années. »

La transmutation totale de l'énergie sexuelle, tel serait le grand secret d'immortalisation du tantrisme. Si ces buts ultimes du tantrisme échappent de toute évidence à une possibilité de vérification scientifique, il est troublant de constater que les pouvoirs physiologiques exceptionnels obtenus par ses initiés ne semblent pas être d'ordre purement mythique. Cela est vrai pour ce qui concerne la « chaleur magique » (Kayacarpam) engendrée par les exercices tantriques. On a même pu constater que ce qu'on appelle *Toumo* au Tibet n'est pas une légende : on désigne sous ce nom le feu subtil qui réchauffe le fluide générateur et fait monter l'énergie latente dans le corps de l'initié, procurant ainsi la possibilité d'élever à volonté la température du corps. Alexandra David-Neel[70] et d'autres observateurs qualifiés ont pu remarquer que les initiés tantriques sont capables non seulement de demeurer nus dans la neige durant des heures, mais de faire sécher sur leur corps toute une série de draps humides et glacés. Au niveau supérieur, c'est cette chaleur, mais portée à un degré prodigieux d'énergie, qui serait sans doute capable de transmuer le corps du tantrika en corps parfait (*sidda-deha*) ou corps divin *(divya-deha).* De telles croyances occultes retrouvent bien la vieille équation du feu, de la vie et de l'énergie

sexuelle : ce n'est pas par hasard si l'imagination populaire identifie les ardeurs sexuelles à un « feu ».

Dans une œuvre romanesque de l'auteur américain Calvin Kentfield, *Le voyage de l'« alchimiste »*[71], nous lisons (au livre II, IV) ce curieux passage : « Et lui aussi éprouvait quelque chose de plus, car durant tous ces jours, toutes ces nuits d'excès, il avait vécu du corps de l'aimée, avait habité là, nourri par une force qui, loin d'exploser et de se renouveler comme son désir, ne fluctuait point mais croissait si régulièrement qu'il eût presque pu l'apercevoir. » Fantastique témoignage, car l'auteur semble rapporter des faits concrets, qui montre que, si étrange que cela puisse nous paraître, le tantrisme se présente sans doute comme une tradition secrète toujours vivante aujourd'hui. Mais le propre des mythes n'est-il pas, invariablement, de ne jamais mourir? On l'a bien vu avec la littérature de science-fiction, où toutes les vieilles aspirations et hantises humaines se projettent de plus belle, sous des vêtements scientifiques et techniques adaptés à notre état actuel de civilisation.

L'un des facteurs qui jouent le plus grand rôle dans les techniques magiques de rajeunissement et d'immortalité est bien, on vient de le voir, la sexualité. Que pourrait-on en penser, du point de vue strictement scientifique ? L'idée populaire selon laquelle le fait de se dépenser sexuellement fatigue beaucoup à la longue l'être humain qui s'y adonne trop volontiers se justifie en grande partie ; mais à part les cas (et il y en a certes) d'hommes ou de femmes qui semblent, tout au contraire, retirer une vigueur accrue d'une vie sexuelle bien plus intense que la moyenne courante, cette constatation est souvent vraie. Mais, d'autre part, il est non moins évident que le refoulement, la frustration sexuelle « rongent » l'individu de manière tout aussi effective, et, d'ordinaire, bien davantage encore. Comment donc expliquer les résultats, qui vont, disent les vieilles traditions, jusqu'à l'effective conquête de l'immortalité physique, obtenus par les hauts initiés du tantrisme qui

se servent précisément de leur sexualité déchaînée, puis contrôlée et intériorisée, pour approcher de la grande libération ? Le secret serait sans doute à découvrir dans la différence radicale qui existe entre le *refoulement* sexuel banal et la *sublimation* de l'énergie génésique, ou plus précisément peut-être sa dérivation. Le premier processus est quelque chose de négatif, alors que le second se révèle au contraire une réalisation positive. En *sublimant* et en dérivant l'énergie sexuelle, l'homme ne supprime pas le précieux « capital » physiologique qui la constitue : ce « capital » devient disponible, est intériorisé, avec une force tout aussi intense, et pouvant même être décuplée, pour servir à des fins supérieures, magiques et spirituelles. Certes, le second processus ne semble évidemment accessible qu'à des êtres d'élite : le refoulement de l'homme fruste est, lui, pleinement comparable à la chasteté que subit contre son gré un animal (un chien, par exemple). La sublimation, au contraire, signe l'état de ferveur mystique atteint par un moine qui a vraiment la vocation monastique (car, s'il y a lutte constante contre les tentations charnelles, c'est alors du refoulement pur et simple). On conçoit, dès lors, combien il semble logique de concevoir la possibilité, chez les hauts initiés du tantrisme, d'aboutir à des résultats corporels vraiment extraordinaires, par une connaissance extrêmement précise des techniques secrètes de la véritable sublimation. Ainsi s'expliquerait le fait — incontrôlable scientifiquement, naturellement, nous le répétons — que les disciplines tantriques soient capables de procurer la totale victoire humaine sur la mort, le secret de ces exploits consistant à capter l'énergie prodigieuse qui, normalement, est destinée à assurer la pérennité de l'espèce, et à la faire servir à « énergétiser », régénérer, immortaliser le corps physique de l'adepte…

4

Le grand rêve des alchimistes

Qu'est-ce que l'alchimie ? A cette question, l'homme de la rue donnerait une réponse très péremptoire : c'est, nous répondrait-il, l'art de changer les métaux vils (le plomb tout spécialement) en or. Mais, en fait, les recherches alchimiques se révèlent infiniment plus complexes. Que fait donc l'alchimiste dans son laboratoire ?

L'alchimie, science *occulte,* échappera toujours par définition même à une vérification objective. Le vieux principe, *il n'y a de science que du général,* régit impérativement tout savoir expérimental valable. Toute observation, pour être scientifiquement fondée, doit pouvoir être reproduite à volonté — et par tout investigateur usant des mêmes procédés ; autrement, nous tombons alors dans le domaine des faits surprenants, exceptionnels, qui ne seront pas forcément inexistants, mais qui ne pourront devenir objet de science que si des savants peuvent un jour les reproduire à volonté. Or, l'alchimie *ne peut pas* être considérée comme une science positive, de par sa nature même : ses procédés étant tenus secrets, c'est donc fermer ainsi la porte dès le départ à toute possibilité même d'investigation scientifique. D'ailleurs, aucun alchimiste contemporain n'a jamais consenti, et ne *pourrait* consentir, à *œuvrer* dans son laboratoire en présence d'observateurs scientifiques ; et même si l'un d'eux transgressait son serment, les conditions mêmes du Grand Œuvre seraient totalement bouleversées, du fait même de la présence de spectateurs ne *participant* pas à une tentative où les manipulations matérielles et les exercices spirituels sont indissolublement liés. Même au niveau de la simple transmutation des métaux vils en argent ou en or, toute vérification scientifique s'avérerait impossible. Certes, diverses collections européennes possèdent bien des monnaies et médailles qui nous sont données comme étant le résultat d'une transmutation[72]. Même si une analyse sérieuse arrivait à nous

montrer que ces documents révèlent une pureté métallique étrangement supérieure au niveau courant, nous serions en présence de ces phénomènes exceptionnels toujours rebelles à la connaissance positive ; ou alors (mais, nous le répétons, les alchimistes n'y consentiront jamais), il faudrait livrer au grand jour les procédés permettant de reproduire à volonté le phénomène.

Avec la quête alchimique de l'immortalité, on atteint alors le stade du franc *merveilleux,* c'est-à-dire des faits non seulement invérifiables scientifiquement, mais allant apparemment à rencontre des lois naturelles. Nous avons déjà pu constater, en ouvrant le dossier de Saint-Germain et des autres « immortels » dont se réclame la tradition alchimique, qu'il s'agit d'un domaine où nous sommes confrontés au merveilleux déclaré, et donc rebelle par nature à toute recherche conforme aux impératifs d'un contrôle scientifique rigoureux. Toute l'alchimie n'apparaît-elle d'ailleurs pas, du moins aux yeux du savant rationaliste, comme un fantasmagorique palais des mirages ?

L'alchimie est toute différente de la chimie moderne : elle englobe la connaissance précise de tous les secrets intimes de la réalité, ceux qui donnent à l'adepte la maîtrise des rythmes, des vibrations de la nature. L'avertissement mis par l'imprimeur (au XVIIe siècle) d'une édition française de l'un des traités de l'adepte Basile Valentin nous déclare : « Et pour le regard de l'HARMONIE ; soit que l'on considère celle des *sons* appelé MUSIQUE (...): je me contenterai de dire en termes généraux que l'on ne peut espérer *d'hiéroglyphe* plus remarquable pour représenter l'HARMONIE de la véritable *logique* qui enseigne les vrais *accords* (...); ou des *Matières Philosophiques, la Mélodie et accord pacifiques* desquelles est la *fin principale* de tous ceux qui *s'exercent en l'étude de la* THEOLOGIE *morale* et de la PHYSIOLOGIE universelle des Philosophes HERMETIQUES[73]. »

Nous touchons là aux secrets décisifs des manipulations de l'alchimie opérative : connaissance des formules — ce sont les

mantras du trantrisme — dont la prononciation appropriée ou, plus précisément, le chant selon des règles bien déterminées, permettra d'engendrer, sur les divers plans de réalité, telle ou telle transformation vibratoire.

Mais revenons à l'immortalité physique des adeptes. Celle-ci, si prodigieuse qu'elle puisse nous sembler, ne sera elle-même conçue que comme une étape menant à une libération humaine plus totale encore : le corps physique de l'adepte finira (quand celui-ci le voudra, sa mission accomplie) par disparaître, et l'immortel « montera au ciel sans passer par la mort ». Franchissant les sept cieux planétaires, c'est-à-dire les sept étages de la réalité manifestée, l'adepte se purifiera d'une manière radicale pour, finalement, parvenir au centre dynamique du Cosmos, là où la notion même du temps phénoménal se trouve abolie. Dans son roman ésotérique *Le Golem*[74], Gustav Meyrink a tenté de décrire cet extraordinaire état de libération humaine totale.

Dans son fourneau ou son creuset, l'alchimiste fait peu à peu passer la matière première de l'œuvre à son état lumineux ; et de même (car tout obéit à la loi d'analogie), les mutations humaines libératrices porteront finalement l'adepte à l'état où il parvient à transcender ce monde matériel.

Les travaux hermétiques supposent toujours la compréhension totale de tous les aspects de l'action divine sur les divers plans de réalité. Et, conséquence normale de connaissances secrètes aussi précises et étendues, il deviendra possible à l'adepte de vaincre, en en devenant maître, les processus biologiques de vieillesse, de décrépitude et de mort : le vieux mythe de la *Fontaine de Jouvence* se retrouve, tout naturellement, au cœur des rêves de l'alchimie, comme de tant d'aspirations humaines occultes.

On comprend très bien l'attirance de ces promesses que le gnostique Ménandre faisait, d'après le témoignage de saint Irénée *(Adversus Haereses,* 1, 23, 5), à ceux qui le suivaient : « Ses disciples

obtiendraient, par ce qu'il appelait le baptême en lui, de ressusciter pour ne plus mourir, et demeureraient en vie sans vieillir et comme immortels. »

Mais trouve-t-on des indications plus précises au milieu de ces légendes et traditions d'immortalité alchimique ? Serait-il possible d'y découvrir des secrets d'ordre « médical » en un sens ? Plus précisément peut-être, un pressentiment imaginatif de secrets que les savants d'aujourd'hui commencent seulement, peu à peu, à découvrir ?

Il est vrai, répétons-le encore, que les ambitions de l'alchimie se situent d'emblée à un niveau où les limites scientifiquement concevables n'existent pas. En ce qui concerne les techniques alchimiques de rajeunissement et d'immortalisation, elles seront données comme un privilège redoutable, et réservé à une très restreinte élite de super-initiés. Il ne s'agirait pas, en effet, de rendre les hommes ordinaires capables de conquérir l'immortalité : ce privilège surhumain doit toujours être réservé à certains Maîtres, appelés à l'accomplissement d'une *mission* traditionnelle bien déterminée qui s'étale sur plusieurs siècles d'affilée. Dès le départ même, on le constate, le sens commun est mis en question. Dans l'alchimie règne en maîtresse l'idée prométhéenne selon laquelle l'homme peut, s'il conquiert les connaissances secrètes, substituer son action à celle bien plus lente de la nature. L'adepte portera d'emblée à son état le plus élevé la matière sensible avec laquelle la lumière s'est trouvée mêlée par la Chute. Quant à l'immortalité, ce sera la reconquête alchimique de l'état humain réintégré, celui dans lequel l'âme et le corps ne forment plus à nouveau, comme c'était le cas avant la Chute, qu'une entité divine indestructible.

Déjà, dans le domaine des manipulations minérales, l'alchimie peut purifier les substances, exalter leurs qualités et les faire accéder au stade le plus avancé de la création matérielle. En considérant maintenant les transformations opérées sur l'homme lui-même, c'est

la plus prodigieuse des libérations que connaîtra l'adepte qui s'affranchit peu à peu de toutes les limitations humaines qui résultaient de la Chute adamique. Dans sa *Philosophia occulta,* Paracelse nous le dit bien : « Il y a des personnes qui ont été exaltées en Dieu, se sont maintenues dans cet état et ne sont pas mortes. Leurs corps physiques ont perdu leurs vies, mais sans en être conscientes et leurs corps transformés disparurent ; de telle sorte que personne ne sut ce qu'ils étaient devenus alors que, pourtant, ils demeuraient sur la terre. » Certes, avant de parvenir à cet état de surhumanité glorieuse, les étapes à franchir sont multiples et complexes. D'abord, il faut avoir réussi à conquérir l'illumination imaginative. Paracelse, dans son *De Fundamento Sapientiae,* décrit ainsi cette expérience gnostique : « Celui qui désire la vérité doit être capable de l'apercevoir par lui-même, sans se contenter des descriptions qu'il reçoit d'autrui. S'il n'est pas illuminé par l'amour, le plus haut pouvoir de l'intelligence n'est qu'un degré plus avancé de l'intelligence animale et périra avec celle-ci, mais l'intelligence animée par l'Amour suprême devient celle des anges, et demeurera dans l'éternité. » Le propre de l'alchimie, cette alliance étroite de la technique et de la mystique, étant que cette illumination n'est pas purement contemplative, mais s'accompagne de l'acquisition graduelle de pouvoirs thaumaturgiques effectifs.

Dans un vieux classique arabe de la littérature hermétique, les *Entretiens du philosophe Morien et du roi Calid sur le magistère d'Hermès,* nous lisons : « C'est une science admirable qui détache et retire celui qui la possède de la misère de ce monde et le conduit et l'élève à la connaissance des biens de la vie éternelle. »

L'alchimiste passera ainsi du plan de la mort et du temps successif à celui de la vie éternelle, de l'unité, de la simultanéité. Il est exact que l'alchimie est d'abord une discipline libératrice apportant l'illumination par la connaissance et le maniement des forces naturelles : en accomplissant des exercices spirituels gradués,

l'alchimiste accédera à la supraconscience illuminatrice. Mais la tradition hermétique, dont la très lointaine origine serait peut-être (qui sait ? des ésotéristes historiens y ont songé) à rechercher jusque dans le légendaire continent occidental englouti ; l'Atlantide, ne se réduit pas à ses aspects spirituels ; elle comporte en outre une reconquête effective, concrète, de l'immortalité, sur tous les plans, par toutes sortes de pratiques secrètes.

En dépit de l'existence d'opérations de laboratoire, l'alchimie est bien une tentative sans commune mesure avec les préoccupations scientifiques positives. Au début de sa préface, un alchimiste français de la fin du XVIIIe siècle, Louis Grassot, fait la remarque suivante, fort significative du lien direct des mystères alchimiques avec les plus anciens rêves humains : « La philosophie (il s'agit ici, notons-le, de l'alchimie, et non de la « philosophie » couramment entendue) a pris naissance avec le Monde, parce que de tout temps les hommes ont pensé, réfléchi, médité, pour trouver les moyens de vivre, en société ; mais la conservation de son être propre n'était pas un objet moins intéressant, et pourrait-on penser qu'il se soit oublié pour ne s'occuper que de ce qui était autour de lui ; sujet à tant de vicissitudes, en butte à tant de maux, fait d'ailleurs pour jouir de tout ce qui l'environne, il a sans doute cherché les moyens de prévenir ou de guérir ses maladies pour conserver plus longtemps une vie toujours prête à lui échapper[75]. »

L'alchimie se présentera donc ainsi comme une suprême médecine. C'est dans cette perspective que Paracelse, le grand médecin alchimiste de la Renaissance, déclarait : « L'alchimie (...) n'a qu'un but : extraire la quintessence des choses, préparer les arcanes, les teintures, les élixirs, capables de rendre à l'homme la santé qu'il a perdue. »

Pourtant, la croyance aux *immortels* (commune à l'alchimie taoïste chinoise, aux initiés du tantrisme et aux adeptes occidentaux) donne à ce grand but son ampleur la plus démesurée : la plus grande des

médecines sera celle qui deviendrait capable de faire échapper ses élus à la mort. Innombrables ici sont les traditions d'immortalité glorieuse. Faisant pendant au mystérieux personnage biblique de Melchisédech apparu deux mille ans environ avant notre ère au temps d'Abraham et qui, d'après la Bible, ne mourut pas, on trouve toute une lignée d'alchimistes qui ont vaincu la mort: Nicolas Flamel, le Philalèthe... Et, surtout, l'énigmatique comte de Saint-Germain dont nous avons déjà parlé.

Il n'empêche que, si tout espoir de vérifier d'une manière convaincante l'« immortalité » de tel ou tel personnage semble tout à fait inconcevable, il est une question que nous ne pouvons pas ne pas poser : nous demander quel peut bien être le ou les grands secrets de cette immortalité alchimique, et tenter, si du moins cela est possible, d'en transcrire les processus probables en un langage compréhensible pour l'homme d'aujourd'hui. Parmi les buts traditionnels de l'alchimie figure effectivement la reconquête progressive de toutes les prérogatives de l'immortalité glorieuse possédée par l'homme avant la chute. Comment, donc, essayer de concevoir la nature des opérations secrètes tentées sur le corps humain par les alchimistes ?

Comment concevoir l'immortalité alchimique ?

Assurément, on l'a répété à suffisance, le problème même de l'immortalité alchimique se place au-delà de tout contrôle scientifique possible. Nous revenons toujours au domaine des très anciens mythes : l'immortalité des adeptes doit être considérée comme la reconquête d'un état perdu, l'homme d'avant la Chute ayant été éternel. Pourtant, l'idée d'une reconquête progressive des pouvoirs physiologiques perdus pourrait nous conduire à certaines constatations qui nous incitent à méditer. Qu'en est-il de l'immortalité elle-même ? Pour les alchimistes, le fait de vaincre la

mort sur cette terre ne serait, nous l'avons vu, qu'un début vers une réintégration humaine plus totale encore, et qui, par-delà le retour à l'état adamique, se poursuivrait à travers toute la succession des états supra-humains.

L'immortalité des adeptes, couronnant une maîtrise magique totale du corps et de l'esprit, se place donc d'emblée à un niveau fabuleux. Bien entendu, des médecins ont pu faire des recherches très strictes sur les incontestables prouesses physiologiques obtenues par des yogis de l'Inde et du Tibet, mais la quête démiurgique de l'immortalité se pourrait plus, elle, faire l'objet d'investigations déterminantes au regard de la science, et même si les adeptes acceptaient de se prêter à des contrôles de ce genre. Laissons d'ailleurs la parole à un grand spécialiste du yoga et des autres techniques physiologiques occultes, le docteur Jean Filliozat : « On ne peut dire en effet que la réalité du « corps de dieu » (le corps édifié peu à peu en lui-même par l'adepte, et qui remplace son enveloppe physique ordinaire) est empiriquement constatée et elle n'est pas davantage scientifiquement édifiée (...) Il (le yogi) peut concevoir comment les mouvements de son abdomen attisent le feu organique dont il suppose l'existence, puis comment l'augmentation de ce feu accroît son activité physiologique, mais il ne peut aller au-delà. S'il en vient à concevoir que son corps change de nature, il existe dans sa pensée un hiatus entre cette dernière conception et la suite logique des représentations qui la précèdent. Il peut voir comment les phénomènes initiaux se produisent, mais non comment la transmutation finale s'opère ; sa pensée saute brusquement d'un raisonnement à une conviction qui n'en découle pas[76] »

Certes, l'ensemble des techniques secrètes en usage chez les yogis, chez les taoïstes et chez les alchimistes occidentaux en quête du rajeunissement et de l'immortalité forme un édifice magique fort impressionnant, même pour celui qui n'en prendrait connaissance que par les témoignages couramment accessibles au public cultivé. Il

est même nombre de faits troublants qui donneraient beaucoup à réfléchir au savant, et le feraient peut-être penser qu'il ne s'agit pas là sans doute de rêveries fumeuses et arbitraires, mais de techniques secrètes très précises qui aboutissent à des résultats réels chez ceux qui les mettent en œuvre.

En 1938, un chef nationaliste hindou, le pandit Malaviya, se soumit, avec plein succès, à une cure de rajeunissement corporel dans un local « obscur et clos comme le sein de la mère ». On songe ici à ces conceptions taoïstes qui nous parlent avec maints détails d'une maîtrise progressive de la circulation du souffle, devenant peu à peu rythmé dans le corps de l'adepte selon une « respiration embryonnaire », reproduisant de manière analogique les mécanismes respiratoires qui avaient lieu chez l'embryon, quand celui-ci était encore enveloppé dans le sein de sa mère[77].

Le taoïsme tout entier pourrait se définir ainsi : une recherche *alchimique* de l'immortalité. Et la même recherche de l'immortalité se retrouve dans les textes d'adeptes européens. Sous des formes qui diffèrent dans leur langage, c'est le même symbolisme qui se rencontre toujours.

S'il n'est guère possible en fait de porter l'alchimie, et toutes les autres disciplines occultes, sur le terrain vraiment scientifique, il y aurait tout de même des points concrets précis sur lesquels les aspirations occultes ne sembleraient pas outrageusement absurdes au premier chef. On pourrait, par exemple, se demander si le fameux *dissolvant universel* inlassablement cherché par les alchimistes ne serait pas tout simplement *l'eau pure,* l'eau totalement, absolument pure au sens chimique du terme, qu'il ne faudrait donc pas confondre avec l'eau banale (naturelle ou distillée) que nous utilisons tous couramment : « En effet, rares sont les hommes qui ont vu de l'eau pure. Qui en boirait serait sûr de mourir ; qui ferait ses ablutions à l'eau pure serait désintégré. L'eau pure est plus nocive que les plus dangereux acides et son pouvoir solvant est tel qu'il

désintègre à peu près tous les corps. Tous les corps, sauf un. En France, il n'existe de l'eau pure qu'à l'institut Pasteur et comme elle détruit, dissout le verre des bouteilles et des bonbonnes, il a fallu inventer une matière plastique pour pouvoir la conserver[78]. »

Rien d'absurde donc à supposer que les vieux alchimistes savaient peut-être comment obtenir de l'eau portée à ce niveau de totale pureté chimique ; et de leur supposer ainsi la possibilité de faire servir ce *dissolvant universel* à la régénération progressive totale de leur enveloppe physique. Le corps d'immortalité, dans cette perspective, ne pourrait s'établir qu'après destruction des composantes inférieures de notre carcasse physique. On revoit ici l'idée traditionnelle des cycles, avec nécessité d'une phase destructrice pour rendre possible un équilibre supérieur.

Au point de vue spirituel, il pourrait sembler en soi bien étrange que des hommes d'une prodigieuse élévation spirituelle comme les maîtres de l'alchimie aient cherché à perpétuer leur existence en corps physique, au lieu de chercher à s'affranchir, une fois leur mission remplie sur la terre, des limitations impliquées par l'état humain ordinaire. Au surplus, pourrait-on faire remarquer, pourquoi des êtres comme saint Vincent de Paul ou saint François d'Assise n'auraient-ils pas bénéficié, eux, d'une vie cinq ou dix fois plus longue sur ce monde-ci, ce qui leur aurait permis de faire encore plus de bien pour l'humanité souffrante ? A cette question, il est possible de répondre ainsi (à supposer, évidemment, que l'immortalité prêtée aux adeptes de l'alchimie traditionnelle ne soit pas une pure légende, ou quelque chose à interpréter symboliquement) : en soi, la prolongation supranormale de l'existence humaine est quelque chose qui va tout à fait à rencontre des lois naturelles et divines ; mais, pour certains êtres *ayant une mission très spéciale à accomplir* sur le plan terrestre — ce serait le cas pour Nicolas Flamel, pour le comte de Saint-Germain et pour les autres « immortels » de la tradition —, la conquête effective de l'immortalité physique serait indispensable.

Nous avons déjà vu cette légitimation extérieure de l'immortalité corporelle.

L'alchimie traditionnelle peut donc être qualifiée à fort juste titre de *science de l'immortalité* — celle-ci étant conçue sous son aspect le plus fort, le plus précis, et le plus tangible — car, dans cette perspective thaumaturgique, ce n'est pas de la simple immortalité spirituelle qu'il s'agit, mais d'une reconquête littérale de l'immortalité adamique. Mais comment parvenir à ce résultat prodigieux ? Si elle était vraie, quel principe régénérateur serait encore capable de rendre compte de l'immortalité alchimique la plus radicale — celle dépassant plusieurs siècles ? A ce stade, il est seulement loisible de faire diverses suppositions, conjectures et recoupements.

Dans la tradition hermétique, on dit grand bien de F« or potable », cette mystérieuse préparation liquide de la pierre philosophale capable de vaincre la mort. C'est grâce à lui qu'Artéphius, mystérieux alchimiste arabe du Moyen Age, disait avoir atteint près de mille années terrestres. Comment préparer cet *élixir de longue vie* ? Divers auteurs nous donnent ici des précisions. Paracelse, par exemple, pensait être parvenu à préparer par distillation ce qu'il appelait « l'esprit vital incorporé » en partant du principe appelé « terre primordiale » (et sur lequel on aimerait justement avoir plus de renseignements) : le grand alchimiste commençait par enlever de la terre vierge, prise au-dessous des couches végétales ou organiques. Cette terre, qui n'avait jamais été atteinte par des racines, était purifiée par les trois éléments (feu, air et eau) puis passée à travers la flamme, aérée et lavée. Alors, on l'imprégnait, pendant le jour, des rayons solaires au moyen de fortes lentilles de verre. Puis on l'exposait à la buée du soir et à la rosée matinale. C'était le moment pour Paracelse de l'enfermer dans des vases circulaires de terre poreuse.

Paracelse nous dit que, si on appliquait l'un des jetons de terre sortis du disque (et en y inscrivant certaines formules) sur le nombril d'un homme, celui-ci pouvait vivre quinze jours sans prendre aucune nourriture et sans éprouver les atteintes de la faim. C'est en opérant ainsi que Paracelse pouvait, selon son propre aveu, jeûner plusieurs jours durant sans éprouver aucun besoin de manger ; cela lui donnait, au contraire, une sensation de calme, de repos, et une grande lucidité cérébrale. Le grand « mage » usait aussi d'un élixir spécial destiné à augmenter les vertus fortifiantes de la terre et, par suite, son action sur le cerveau.

« Il faisait alors des exercices physiques assez violents, ce qui le fatiguait et le faisait tomber dans une sorte de sommeil cataleptique dans lequel il avait des visions tellement lucides, qu'il se les rappelait en s'éveillant. Il s'asseyait alors à sa table de travail et se mettait à écrire automatiquement pour ainsi dire, à la façon de nos médiums modernes[79]. »

Cela montre quel intérêt il y aurait à étudier de près tous ces témoignages sur la médecine hermétique : on y trouve des indications extrêmement précises sur les opérations successives devant être réalisées, et où des secrets d'ordre médical proprement dits s'allient à des recettes rangées aujourd'hui parmi les procédés magiques. On remarquera la captation des rayons solaires : de même que celle des rayons lunaires et de ceux de certaines étoiles, cette opération, réalisée à l'aide de lentilles ou de miroirs, constitue l'un des grands secrets de l'alchimie matérielle, comme l'attestent diverses gravures hermétiques de la Renaissance, qui ne laissent aucun doute à cet égard.

Pour *l'élixir de longue vie,* assimilé ou non à *l'or potable,* les recettes sont nombreuses et diverses, mais comportent toujours des opérations mystérieuses sur lesquelles on ne nous révèle rien. Ces témoignages nous révèlent que le secret alchimique de *longue vie* ne suppose pas seulement la préparation d'un liquide spécial, mais

l'usage de toutes sortes de procédés occultes n'ayant aucun rapport avec des manipulations de laboratoire. Par exemple, la maîtrise de la respiration, capable de réaliser dans le corps de l'alchimiste des transformations décisives : on retrouve ici les disciplines spéciales pratiquées par les yogis de l'Inde et du Tibet.

En absorbant l'*or potable,* le cinabre ou toute autre drogue hermétique, en pratiquant des exercices secrets (respiratoires et autres), l'alchimiste pourra transformer son corps et se rapprocher de plus en plus de l'état de quasi-immortalité. Quête thaumaturgique débouchant sur les perspectives les plus démesurées ; l'adepte sera non seulement capable de vivre deux ou trois siècles, mais de prolonger à volonté, tant que sa mission l'exigera, cet état de conservation de la pleine maturité physique, voire de la jeunesse corporelle. L'adepte devient semblable aux dieux : son immortalité aura été conquise en maniant la plus efficace des énergies, celle du feu.

Il serait fort curieux de nous demander ce en quoi pourrait consister le *feu secret,* régénérateur et immortalisant dont nous parlent les alchimistes. En effet, l'alchimie recoupe à ce stade la notion légendaire du feu qui, du fait même qu'il consume et calcine, purifie et régénère le corps humain. Le grand secret d'immortalité se ramènera précisément à trouver le moyen de faire agir le principe igné, le feu-principe, sur tout le corps physique : la vieille enveloppe charnelle sera peu à peu détruite et remplacée par un corps glorieux. Le principe de la régénération corporelle est donc bien celui-ci : le feu libérera, chez l'adepte, l'élément divin, en même temps qu'il anéantira sa mortalité, consumant irrémédiablement les éléments humains ordinaires.

Chez l'adepte triomphant, le principe igné, libéré par les manipulations hermétiques, vivifiera le corps, lui redonnera toutes ses prérogatives glorieuses et divines. Le grand agent d'immortalité sera ainsi le feu divin lui-même, où viendra se plonger tout entier le

corps de l'adepte. Bien révélatrices sont ces lignes mises sous une gravure représentant le fameux comte de Saint-Germain : « Comme Prométhée, il déroba le feu par qui le monde existe et par qui tout respire. La nature à sa voix obéit et se meut. S'il n'est pas Dieu lui-même, un dieu puissant l'inspire. »

On ne caractériserait pas mieux le grand thème alchimique du rajeunissement de l'adepte par le Feu divin.

Mais serait-il possible de découvrir des textes laissant supposer en quoi consiste ce *feu secret :* un agent réel opérant sur ce plan-ci ? Dans l'alchimie, il est quelquefois fait allusion à un secret périlleux à l'extrême, celui qui utiliserait l'énergie de la foudre pour faire échapper définitivement l'adepte à l'existence sensible. Les alchimistes ont même donné une explication hermétique aux ascensions de personnages bibliques : celle, par exemple, du prophète Elie, remonté vivant au ciel, emporté dans un char de feu que traînaient des coursiers ardents. Dans les témoignages alchimiques, il est bel et bien fait mention d'adeptes ravis au ciel, accédant à l'immortalité glorieuse sans passer par la mort.

La littérature alchimique est fort riche en témoignages lyriques chantant le feu vivant qui purifie, vivifie le corps et le change en une image divine, réalisant ainsi la réintégration de l'être humain en sa condition glorieuse d'avant la Chute. C'est là un mythe fortement ancré dans l'inconscient collectif de l'humanité. Utilisant un feu qui n'est autre que la source première de toute manifestation active, qui s'identifie à l'énergie créatrice primordiale régissant toutes choses ici-bas, l'adepte sera à même de faire pénétrer en lui cette vie supérieure. Le grand secret d'immortalité des alchimistes vise donc a rendre l'homme maître de l'énergie colossale qui anime toutes choses, du mystérieux principe igné partout présent et qui peut irradier, dès lors que *l'artiste* aura pu pénétrer au cœur même de la matière. Mme Blavatsky, dans sa *Doctrine secrète,* nous parle de cette mystérieuse énergie ignée, qu'elle appelle *Fohat*.

L'alchimiste serait ainsi capable de se rendre maître de l'énergie la plus secrète et la plus puissante. Il sera donné pour maître non seulement des forces telluriques proprement dites, volcaniques et chtoniennes, mais de l'état radiant de la matière. Mais, dans le feu hermétique, « qui s'éteint mais ne meurt pas » et qui est le légendaire bûcher du Phénix, ne serait-il pas possible de reconnaître une connaissance prodigieusement étendue de la radioactivité ? Et dans la manière même dont le corps de l'adepte est régénéré, ne discernerait-on pas ce pouvoir fantastique : déchaîner la prodigieuse énergie radioactive latente en la matière, mais s'en servir pour régénérer totalement le corps de l'adepte ? Loin d'être de naïfs rêveurs, les adeptes auraient ainsi non seulement connu, mais dépassé d'une manière démesurée les conquêtes les plus étendues de la physique nucléaire contemporaine. Evidemment, nous sommes dans l'obligation, faute et pour cause, de pouvoir vérifier ces propriétés fantastiques, de nous borner à hasarder de tels rapprochements...

Dans toutes ces étranges traditions magiques ou ésotériques que nous venons de passer en revue, il serait peut-être possible de découvrir derrière l'affabulation, d'allure extraordinaire, un élément susceptible d'être interprété d'une manière scientifiquement concevable, à défaut d'être vérifiable. Il est bien vrai que l'immortalité alchimique se situe toujours à un niveau qui dépasse toute tentative de vérification, ou plus exactement, qui se meut sur un tout autre plan que la science positive, en ce qui concerne ses aspirations, ses méthodes, ses fins. Que pourrait être au juste cet énigmatique « feu de Vie » des alchimistes ?

Jacques Bergier, lui, n'hésite pas à faire cette assimilation à la radioactivité : « Selon eux (les alchimistes), la manipulation appropriée du feu et de certaines substances permet de transmuter les éléments et, ce qui est plus important encore, de transformer l'expérimentateur lui- même. Celui-ci, sous l'influence des forces

émises par le creuset (nous dirions aujourd'hui de radiations émises par des noyaux subissant des transformations) entre dans un autre état. Sa vie est prolongée indéfiniment, son intelligence et ses perceptions développées à un point extraordinaire.[80] »

En somme, les alchimistes auraient disposé du moyen secret d'utiliser le dégagement des fantastiques énergies radioactives contenues en puissance dans la matière ; susciter en eux une mutation corporelle leur procurant l'accès effectif à une condition biologique glorieuse, régénérée. Certes, on connaît les effets terribles sur l'être humain du contact avec une radioactivité trop intense, et l'idée d'une utilisation *favorable* de celle-ci semblerait donc à première vue stupéfiante et fantastique. Pourtant, de même que les propriétés du radium et d'autres substances fortement radioactives ont pu être utilisées en médecine à des fins bénéfiques (alors que, d'ordinaire, elles engendrent le terrible « cancer des radiologues »), un exploit de ce genre n'offrirait rien d'impossible en soi, tout au moins pour le principe mis en jeu.

Il est vrai néanmoins que le problème se trouve sans doute tranché du fait même que les alchimistes n'ont jamais pu disposer des moyens techniques qui leur auraient permis de dégager les énergies colossales nécessaires pour susciter la radioactivité intense dont il est ici question : c'est l'évidence même, si l'on compare les installations du Centre Atomique de Saclay et d'autres établissements français ou étrangers similaires à l'appareillage si modeste, tout artisanal, du laboratoire d'un « fils d'Hermès » ; cela reviendrait un peu à prétendre fabriquer des bombes atomiques sur un fourneau de cuisine, pour reprendre une comparaison de Louis Pauwels et Jacques Bergier dans le chapitre sur l'alchimie du *Matin des magiciens*. Mais est-il vraiment toujours nécessaire, pour obtenir une radioactivité aussi formidable, d'utiliser des installations industrielles occupant des immeubles considérables, voire une cité tout entière ? L'évolution récente de la physique nucléaire permet bel

et bien d'entrevoir au contraire le moment où, sinon un « fourneau de cuisine », tout au moins des laboratoires d'étendue relativement très modeste, permettront aux savants d'obtenir la *même* intensité d'énergie radioactive que celle fournie par les actuels et impressionnants cyclotrons, piles atomiques, synchrotons, etc.

Mais il est d'autres précisions intéressantes à noter. Au surplus, et bien que, dans l'état actuel de nos connaissances tout au moins, nous ne puissions en avoir des preuves certaines, rien n'empêche de supposer la connaissance par les anciens alchimistes de moyens secrets qui leur aient permis de capter des énergies naturelles extrêmement puissantes. En faisant évidemment toutes les réserves d'usage qui s'imposent lorsque nous sommes confrontés au merveilleux…

Tout d'abord, il est une tradition bien établie selon laquelle les alchimistes auraient possédé le moyen de capter impunément l'électricité atmosphérique, c'est-à-dire de domestiquer la foudre. Exploit qui aurait été, chez les anciens Étrusques, l'apanage d'une catégorie spéciale de prêtres magiciens appelés *fulguratores,* ainsi nommés parce qu'ils savaient utiliser l'énergie de la foudre et des éclairs. De même, dans les traditions tantriques de l'Inde, du Tibet et de la Chine, on nous parle volontiers aussi d'initiés devenus experts en l'art thaumaturgique de domestiquer le feu du ciel, tout spécialement en devenant capables, par leurs très hautes connaissances magiques, de se faire frapper de la foudre non pas pour être tués comme le commun des mortels, mais au contraire pour conquérir d'un seul coup l'immortalité triomphante. Dans l'alchimie occidentale, on relève la même tradition magique : devenir immortel en l'espace d'un instant, le temps d'être enveloppé par le redoutable feu du ciel, tel serait sans doute le secret de la voie « directissime », plus périlleuse encore que la *voie sèche,* c'est-à-dire celle au creuset… La *voie humide* (par cuisson de la matière première dans une cornue de cristal, l'œuf philosophique), est longue, ardue et

pourra prendre jusqu'à quarante années de la vie terrestre de l'alchimiste. Par la *voie sèche,* en revanche, on pourrait réaliser le Grand Œuvre en l'espace de quelques jours seulement, mais avec des dangers bien plus extrêmes qui résultent, on le devine, du dégagement soudain dans le creuset d'une radioactivité prodigieusement accélérée. Avec la *voie directissime* (par immersion soudaine dans le « feu du ciel »), on pourra, dit-on, devenir immortel en une seconde, voire sublimer totalement le corps physique pour accéder alors à un autre plan d'existence -, mais les dangers encourus dépasseraient alors tout ce que nous pourrions imaginer. Ce serait, en somme, accepter de jouer à une loterie où il n'y aurait que deux possibilités, ou recevoir un chèque d'un milliard de francs actuels, ou faire l'objet d'une condamnation à mort immédiatement exécutable et dans des conditions absolument terribles. On conçoit alors pourquoi bien peu d'alchimistes ont tenté le grand « coup de poker » que constitue la voie directissime, ainsi caractérisée par l'alchimiste anglais Robert Fludd, membre de la société secrète de la Rose-Croix : « A celui qui possédera le Verbe proféré de la nue, et s'unira à l'Esprit rutilant de splendeur divine appartiendra la destinée de Moïse ou d'Elie[81]. »

Une autre possibilité pratique d'obtenir tout d'un coup un colossal influx d'énergie utilisable dans les travaux alchimiques serait l'emploi secret du magnétisme, qu'il soit terrestre, lunaire ou solaire. Sur des gravures alchimiques, nous voyons effectivement figurer tantôt la boussole (ou l'« Aimant des Sages »), tantôt une sorte de miroir circulaire destiné à capter les rayons du soleil ou de la lune. Rien ne nous empêcherait même de songer à la connaissance précise par les vieux alchimistes de procédés très secrets leur permettant d'utiliser aussi les rayons cosmiques. Certes, cela supposerait alors une technologie extraordinairement avancée ; mais est-on bien sûr qu'il n'ait pas existé autrefois sur notre planète de très grandes civilisations ayant atteint — ou même *dépassé* — l'état actuel de nos

connaissances techniques[82] ? Et, alors, les alchimistes seraient des hommes qui auraient hérité de secrets pratiques dont la connaissance remonterait en fin de compte à l'héritage sacré de ces lointaines civilisations…

L'alchimie, maîtresse de tous les secrets de la vie ?

En supposant que les alchimistes aient pu effectivement réaliser tous les prodiges dont nous entretient la littérature hermétique, cela laisserait entendre chez eux des connaissances prodigieusement avancées en matière de physiologie humaine.

En ce qui concerne la possibilité même de produire des transmutations, nous disions plus haut que l'état présent des recherches positives semble (ne l'oublions pas, établir qu'il n'est pas forcément nécessaire de mettre en jeu, au départ, des énergies vraiment colossales pour engendrer des transmutations effectives. Cela se vérifierait tout spécialement au niveau des mécanismes biologiques de l'être humain. Or, les travaux scientifiques d'avant-garde semblent attester que la notion de transmutation se vérifie à l'échelon biologique normal.

Un savant français, C. Louis Kervran, a pu mettre en évidence toute une série de phénomènes — aberrants, certes, par rapport aux principes de la science classique — qui se passent dans le corps même des êtres vivants. Kervran, dans son bel ouvrage *Transmutations biologiques*[83], expose fort bien les résultats incontestables auxquels l'ont conduit ses expériences, poursuivies avec une patience inlassable et avec toutes les garanties de rigueur, sur les transmutations naturelles qui se produisent dans l'organisme. Il a pu ainsi montrer qu'un sujet peut être intoxiqué par l'oxyde de carbone sans qu'il y ait vraiment eu de ce gaz présent dans l'air, car l'oxyde de carbone est capable de se former, sous certaines conditions, par la dissociation même de la molécule de l'azote activé

et respiré. D'ailleurs, on sait depuis longtemps que l'emploi d'un médicament comportant du calomel oblige les malades à ne pas manger de sel, étant donné qu'il se produit des réactions chimiques engendrant un poison.

Autre phénomène plus curieux encore peut-être : une poule privée de calcaire pourra quand même pondre un œuf à coquille, si on lui donne du mica. Celui-ci ne contient pas du tout de calcaire, mais il comporte du potassium ; l'organisme de la poule opérera donc inconsciemment la soudaine transmutation du potassium en calcium. Ainsi, un organisme vivant étant le théâtre de phénomènes spontanés de transmutation biologique, rien n'empêcherait donc de croire que les alchimistes aient su les provoquer, sur une plus grande échelle, certes, et en les portant à leurs conséquences maximales, développant de la sorte sur eux-mêmes des réactions organiques encore insoupçonnées de la physiologie classique.

Donc, dans l'alchimie, comme dans toutes les plus étranges traditions d'ordre magique ou ésotérique, il serait sans doute possible de découvrir à l'arrière-plan tout un élément de vérité positive qui serait scientifiquement concevable, sinon vérifiable. Il reste cependant que les alchimistes, toujours liés par leur règle de secret, ne parlent pas, ou bien peu. Il reste aussi l'abîme qui sépare deux modes de connaissance dont les mécanismes, le développement, le *modus operandi* semblent si radicalement différents l'un de l'autre : l'ésotérisme traditionnel d'une part, la science expérimentale moderne d'autre part.

Tout ce que nous pourrons donc, le plus souvent, hasarder ici sera une série de comparaisons, d'analogies dont la rigueur laissera pour le moins à désirer. Par exemple, on a pu établir que le processus du vieillissement corporel de l'homme semble résulter, en partie du moins, de ce phénomène : l'organisme humain élimine progressivement toute l'eau ordinaire ingérée après que celle-ci a joué un rôle nécessaire dans le cycle vital ; mais il n'en est pas de

même pour les doses infinitésimales *d'eau lourde,* qui, au fur et à mesure que les années s'écoulent, finiront quand même par former un capital indésirable freinant les phénomènes de régénération cellulaire. On pourrait alors concevoir le fameux *élixir de longue vie* des adeptes comme un agent chimique qui aurait la propriété régulatrice de faire éliminer à l'organisme humain l'eau lourde également.

Puisque la conquête du rajeunissement et de l'immortalité corporels constitue, par définition même, l'exploit le plus étonnant en matière de maîtrise des mécanismes corporels, rien n'empêcherait dès lors de supposer que les alchimistes aient réalisé aussi ce vieux rêve prométhéen des hommes : réussir à créer artificiellement la vie.

Paracelse et d'autres hermétistes ont décrit la croissance progressive de l'*homunculus* ou « petit homme », créé à partir de la semence masculine. Il existe diverses interprétations symboliques de ces textes (qui désigneraient d'une part l'« ambryon minéral », c'est-à-dire la pierre philosophale, de l'autre les étapes de la « nouvelle naissance » spirituelle) ; mais y aurait-il eu également des opérations concrètes tentées, elles, dans le but démiurgique de réaliser la synthèse humaine de la vie ? II est douteux que les alchimistes, s'ils se sont penchés sur ce problème, soient parvenus à créer de véritables êtres humains ou humanoïdes ; mais qu'ils aient pu obtenir quelque chose ne serait pas impossible : l'opération consistant à prolonger plus ou moins durablement *in vitro* la vie autonome de spermatozoïdes humains a été réalisée en laboratoire, et rien n'empêche d'imaginer des faits plus étonnants encore. Reste à connaître l'intérêt pratique que les alchimistes pouvaient en escompter : opérations magiques permettant à une entité de s'incarner plus ou moins longtemps, pour tel ou tel but? Tentative de créer un support biologique futur pour l'âme de l'opérateur ? Les hypothèses les plus hardies ne manquent pas.

Où l'on retrouve la puissance magique du sang : le mystère de l'ampoule de Saint Janvier

Chez les alchimistes, la vieille identification du sang et de la vie elle-même ne fait pas non plus défaut. Cela ne serait-il pas le point le plus significatif à prendre en considération ? Ici, nous découvrons de nouveau les propriétés extraordinaires prêtées au sang, depuis des millénaires, par l'imagination humaine. Propriétés qui se conçoivent fort bien, puisque la circulation du sang est absolument indispensable à la vie. Sans le sang, la vie devient impossible chez l'homme comme chez tout animal supérieur. Le sang est synonyme de la vie elle-même, et c'est d'ailleurs de ce principe que découlait l'idée monstrueuse et fantastique (base du vampirisme classique) selon laquelle il serait possible de s'approprier l'énergie vitale des autres à son propre avantage. On en a parlé plus haut.

Il est une constatation macabre mais bien troublante : avant d'être réduit à quelque chose d'innommable, « qui n'a plus de nom dans aucune langue » (selon la forte expression de Tertullien reprise par Bossuet), le cadavre demeure plus ou moins longtemps dans un état où le sang, aussi extraordinaire que cela puisse nous paraître, continue de circuler. De ce point de départ, un médecin actuel, fasciné par les vieilles doctrines hermétiques, a tiré les conclusions les plus extraordinaires sur les plus grands secrets de la vie elle-même. Il s'agit du docteur Hubert Larcher, auteur d'une thèse de médecine très remarquée soutenue à Paris en 1951, intitulée *Introduction à l'étude de l'adaptation à la mort fonctionnelle* ; il a donné un exposé très complet de ses travaux dans l'étrange et fascinant livre qu'est *Le sang peut-il vaincre la mort* ?[84] Voici, extrait d'un numéro de la *Revue métaphysique*[85], un bon résumé, par un commentateur anonyme, des hypothèses de cet auteur : « Selon le Dr Hubert Larcher, il semble qu'il y ait des possibilités de conversion d'énergies fonctionnelles en énergies de préservation

organique, voire même en énergies utilisables par l'âme à distance du corps, de telle sorte qu'un homme fonctionnellement mort puisse rester vivant organiquement et psychiquement un certain temps, et disposer, en cet état, d'énergies devenues disponibles grâce à son équilibre immobile, et transférées du plan somatique au plan métapsychique. Il faudrait alors reconnaître une origine somatique à toute énergie mise en jeu dans les phénomènes métapsychiques, et tenter de mettre en évidence un rapport inversement proportionnel entre cette énergie et l'énergie somatique d'un médium appréciée d'après ses rythmes cardiopulmonaires et sa tension artérielle, sa température, son métabolisme de base, etc. »

C'est formuler là, sous une forme scientifique, une très fascinante idée naguère développée par les alchimistes. A ce propos, Gosset, un médecin français qui exerçait à Amiens durant la première moitié du XVIIIe siècle, nous a laissé un livre fort étrange intitulé *Révélations cabalistiques d'une médecine universelle tirées du vin*[86] et où il parle (page 134) du fantastique appareil construit par l'alchimiste Balduinus : « Il faut voir aussi un thermomètre qu'il a construit de son sang réduit en quintessence, dont tous les changements se combinaient et s'accordaient avec les divers degrés de santé et les différentes dispositions qu'il ressentait en lui-même, prédisant aussi que lorsqu'il viendrait à mourir, cette essence périrait. »

Mais c'est sur le célèbre miracle napolitain de la liquéfaction périodique du sang de saint Janvier que le docteur Larcher a tenté d'asseoir ses hypothèses les plus hardies. Il s'agit, on le sait, du sang coagulé, recueilli après son martyre, de saint Janvier, évêque de Bénévent, décapité à Pouzzoles durant la persécution de Dioclétien (vers 305). A intervalles déterminés donc, ce sang coagulé, religieusement conservé à Naples, se liquéfie miraculeusement, présentant alors toutes les apparences du sang d'un homme vivant, avec, en plus, des phénomènes tout aussi incompréhensibles au regard des lois scientifiques (tout spécialement, de très nettes

augmentations et diminutions de volume dans le contenu de l'ampoule scellée). Le docteur Larcher, après examen de tout le dossier, admet l'exactitude indéniable des phénomènes. Quelle en serait l'explication possible ? Notre auteur n'hésite pas à remettre sur le tapis les vieilles conceptions vitalistes des alchimistes chrétiens.

Si l'extraordinaire hypothèse du docteur Larcher se révèle fondée, l'ampoule contenant le sang miraculeux de saint Janvier, serait donc la preuve la plus fantastique, mais en même temps, la plus tangible qui se puisse rencontrer, de la réalité concrète des résultats prodigieux obtenus par l'alchimie chrétienne. Celle-ci, en effet, faisait toujours jouer dans ses perspectives régénératrices un rôle véritablement essentiel, central, à la Résurrection christique, considérée comme le suprême modèle, comme l'archétype glorieux de la reconquête progressive totale par l'homme de son état glorieux perdu (celui d'Adam avant la Chute) et qui est l'apanage des adeptes vainqueurs. (Les alchimistes chrétiens nous enseignent par ailleurs que l'essence même du sang de Jésus-Christ doit s'identifier analogiquement avec la Pierre Philosophale.)

Le divin sacrifice du Christ a eu pour effet de répandre le sang qui contenait la substance incorruptible jadis perdue par Adam, et seule capable donc de régénérer les mortels en opérant lentement en eux une dissolution effective du poison corrupteur qui fait peu à peu mourir les pauvres humains, la mort étant une conséquence directe du péché originel.

Ces conceptions ont été fort bien exposées par un alchimiste allemand de la fin du XVIIIe siècle, membre très éminent de la Fraternité de la Rose-Croix, le conseiller Karl von Eckhartshausen, dans un petit ouvrage hermétique intitulé *La nuée sur le sanctuaire*[87]. Nous y lisons, par exemple, ce splendide passage : « Jésus-Christ est l'Oint de la Lumière, est la splendeur de Dieu, la Sagesse qui était sortie de Dieu, le fils de Dieu, le Verbe réel par lequel tout est fait et qui était au commencement. Jésus-Christ, la

Sagesse de Dieu qui opère toutes choses, était comme le centre du Paradis, du monde de la lumière : il était le seul organe réel par lequel la force divine pouvait se communiquer ; et cet organe est la nature immortelle et pure, la substance indestructible qui vivifie et qui porte tout à la plus haute perfection et félicité. Cette substance indestructible est l'élément pur dans lequel vivait l'homme spirituel. »

Partant, le but que s'assignera l'alchimie thaumaturgique dans cette perspective de totale régénération humaine christique, est très net : retrouver l'immortalité autrefois perdue par suite du péché originel. Ces paroles du même grand alchimiste rosicrucien l'attestent : « La Régénération n'est autre chose qu'une dissolution et qu'un dégagement de cette matière impure et corruptible, qui tient lié notre être immortel et tient plongée en un sommeil de mort la vie des forces actives opprimées. Ainsi il doit y avoir nécessairement un moyen réel pour chasser ce sarment vénéneux qui occasionne en nous le malheur, et pour délivrer les forces emprisonnées. »

Le Christ, dans cette grandiose perspective de totale régénération adamique apparaît comme la véritable Pierre Angulaire dé tout ce qui s'est manifesté : « Cette capacité pour une nouvelle vie, et la dissolution de l'essence corruptible elle-même, qui se trouvait dans le centre de la terre, n'étaient possibles qu'autant que la substance divine de la vie s'envelopperait de chair et de sang, pour transmettre les forces cachées de la vie à la nature morte. Ce qui se fit par la mort de Jésus-Christ. La force tinctoriale, qui découla de Son sang répandu, pénétra le plus intérieur de la terre, ressuscita les morts, brisa les rochers, et occasionna l'éclipse totale du soleil, lorsqu'elle repoussa, du centre de la terre dans lequel la lumière pénétra, toutes les parties des ténèbres vers la circonférence, et posa la base de la glorification future du monde.

» Depuis l'époque de la mort de Jésus-Christ, la force divine, installée dans le centre de la terre par son sang répandu, travaille

toujours pour s'extérioriser et rendre toutes les substances graduellement capables du grand bouleversement qui est réservé au monde. »

En extrapolant ainsi, dans des domaines parallèles (ce qui ne signifie pas qu'il s'agisse là de phénomènes impossibles : nous abordons, au fond, les problèmes si controversés et si délicats du *miracle*), il serait possible de nous demander quels attributs vertigineux ne surgiraient pas en fin de compte des fantastiques aperçus ouverts à l'imagination par le troublant mystère du sang de saint Janvier. Comment tenter d'expliquer ce phénomène ? Si l'on admet la réalité du miracle, il serait alors possible de songer — et c'est l'hypothèse même du docteur Larcher — que le sang humain peut sans doute receler en lui des propriétés inconnues dans les conditions habituelles et qui apparaîtraient ou réapparaîtraient puisque, dans les perspectives alchimiques, il n'est question que d'un retour à la condition corporelle humaine primordiale, celle d'Adam avant la Chute, à la suite de phénomènes prodigieux dont seuls les hermétistes auraient la clef pratique. La connaissance précise des propriétés régénératrices mystérieuses que possède le sang humain nous donnerait ainsi la clef des plus hauts secrets de l'alchimie traditionnelle. L'immortalité sinistre du vampire serait alors à concevoir comme l'équivalent maléfique et noir, l'envers plutôt de la régénération hermétique s'opérant, elle, sur le modèle de la Résurrection du Christ dans Son Corps glorieux — celui sous lequel il se montra à Emmaüs.

Robert Ambelain, qui a fait des recherches très approfondies sur le vampirisme, rapportait, nous l'avons vu, une tradition fort curieuse mais qui corroborait, semble-t-il, les hypothèses hermétiques dont nous faisons état ici : celle selon laquelle, au début du XVIIe siècle, des chanoines du Saint-Sépulcre retirés en Bohême auraient eu connaissance du très grand secret christique de la Résurrection, et même l'auraient utilisé de manière perverse, c'est-à-dire pour

conquérir une immortalité physique analogue à celle des vampires tels que les conçoit le folklore d'Europe centrale et orientale.

Que pourrait dire le savant en regard de ces propos ? Plus que jamais, il est confronté à des mythes, à des rêveries, à des doctrines qui se dérobent à tout contrôle palpable. Même des faits qui semblent authentifiés par des observateurs dignes de foi, comme ce qui a trait à l'ampoule de saint Janvier, dépassent les perspectives scientifiques ; le miracle, par définition même, échappe aux lois normales des phénomènes et il en est de même de tous les faits extraordinaires ou insolites invoqués par les alchimistes[88].

Tout ce que nous pouvons faire pour notre part, c'est avancer quelques réflexions, peut-être significatives. Que penser, par exemple, de la croyance si persistante selon laquelle le sang recèlerait un ou plusieurs principes inconnus et qui seraient dotés d'authentiques propriétés régénératrices ? Un tel fait n'aurait en soi rien d'impossible. Souvenons-nous du phénomène — auquel nous sommes habitués, mais qui ferait pourtant bien réfléchir — de l'existence de groupes sanguins totalement incompatibles l'un avec l'autre, comme si chacun repoussait les « intrus ». La vie, nous le savons assez, est loin d'avoir été réduite à des facteurs purement mécaniques, aisés à toujours mettre en évidence. Que l'on réfléchisse à ceci : un cadavre, et, il faut le préciser, *avant* qu'il soit tout à fait rigide, se révèle bien plus difficile à mouvoir qu'un corps vivant. II semble que l'être *vivant* comporte un *principe vital* invisible certes, mais essentiel et qui disparaît de l'enveloppe corporelle à l'instant de la mort : d'où peut-être la plus grande légèreté du vivant par rapport au cadavre.

Et que conclure encore sur l'alchimie et ses prodigieux espoirs d'immortalité reconquise ? Nous avons été obligés de nous rendre à l'évidence : malgré tous les détails précis et toutes nos diverses remarques, nous avons toujours été ramenés aux grands mythes humains d'immortalité. Mais n'y aurait-il pas une espérance

d’immortalité résultant des espérances non plus occultes, mais scientifiques ? C’est l’objet du chapitre qui va suivre.

5
Le XXe siècle, et après…

L’immortalité est-elle pour demain ?

L’immortalité corporelle ne serait-elle pas une perspective qui s’ouvrira à l’humanité dans un futur plus ou moins lointain ? Dans son ouvrage de prospective scientifique, *Profil du futur*[89], Arthur C. Clarke place l’atteinte effective de l’immortalité par l’homme à une date très proche, par rapport non pas à nos normes individuelles actuelles, mais aux échelles astronomiques normales où, rappelons-le, l’année-lumière est l’unité de distance : aux alentours de l’an 2100, n’hésite-t-il pas à nous préciser. Il est vrai, en laissant de côté une éventuelle fin soudaine de toute notre civilisation par une guerre nucléaire ou un grand cataclysme planétaire, que le grand problème pratique est le suivant : d’ores et déjà, nous sommes en période d’explosion démographique et, si le rythme actuel se maintient, nous connaîtrons, bien avant un siècle, des conditions apocalyptiques dépassant de beaucoup les pires possibilités prévues par Malthus. Ainsi il ne s’agirait pas seulement d’une question de nourriture suffisante, mais d’un problème plus élémentaire encore d’espace vital : l’atteinte de l’immortalité physique dans ces conditions, décuplerait encore le cataclysme démographique ! A moins — et, alors, nous rejoindrions l’immortalité alchimique, promise seulement à une élite traditionnelle incroyablement restreinte — de réserver ce privilège aux êtres vraiment exceptionnels (mais quel critère de sélection adopter ?). Que faut-il donc envisager ? L’idéal serait bien entendu de parvenir à une humanité constante en nombre (ou peu s’en faut), et où les *immortels* (nous retrouvons d’ailleurs là une vieille idée alchimique) seraient, par ce privilège même, stériles. On peut aussi

concevoir une sorte de prodigieuse mutation, par laquelle le psychisme collectif de toute l'humanité prendrait .en dernier ressort conscience de lui-même, chacun des hommes n'en étant plus alors qu'une cellule le manifestant, à la manière dont sont coordonnées les innombrables cellules organiques qui composent notre corps.

Le simple exposé de ces quelques idées vertigineuses suffit à nous rappeler combien il est aisé de franchir les limites qui séparent la prévision scientifique rigoureuse de la science-fiction. Pourtant, nous estimons qu'il ne faut pas hésiter à hasarder toutes les hypothèses, même les plus hardies et les plus extraordinaires.

En extrapolant de manière aussi directe, on pourrait même aller fort loin et supposer une immortalité qui dépasserait le cadre de notre planète, et qui se déploierait dans le cosmos entier, pour avoir vaincu absolument toutes les limitations physiques de l'espace et du temps. Futur état humain glorieux et divin qui pourrait être assimilé au couronnement prométhéen de l'adeptat, où l'élu, par-delà l'immortalité physique, atteint finalement les états supérieurs. *Devenir* — ou plutôt *redevenir,* puisqu'il s'agit, répétons-le encore, d'une reconquête de la glorieuse condition adamique, celle de l'« Age d'Or » — *des dieux,* tel est le but ultime qui semble toujours s'offrir aux alchimistes (et à leurs émules) qui auraient franchi avec succès toutes les étapes de la réintégration progressive. On retrouve les enseignements secrets du pythagorisme sur l'immortalité *céleste* des âmes[90], qui joue aussi un rôle central dans la doctrine de la *Starhood* (stelléité), transformation en étoile, développée par le grand ésotériste et mage britannique Aleister Crowley.

On pourrait du reste se demander, et nous retrouvons l'éternel espoir d'une surhumanité, si des mutations *favorables* ne seraient pas susceptibles d'engendrer dans l'espèce humaine l'apparition d'êtres supérieurs à la normale, au point de posséder l'immortalité physique parmi leurs caractéristiques normales. Il est aussi possible de faire une remarque inverse en quelque sorte, où la possibilité

d'une immortalité corporelle se situerait en arrière, à un stade embryologique dépassé. L'homme lui-même n'est-il pas de toute évidence anormalement fixé à un stade larvaire ?

Une théorie scientifique fort curieuse, abandonnée aujourd'hui, semble-t-il, mais qui eut son heure de célébrité, y donne crédit : de même que l'axolotl est une sorte de salamandre biologiquement rivée à son stade larvaire, de même l'espèce humaine aurait résulté à l'origine d'une mutation soudaine qui permit à de jeunes primates d'une espèce inconnue de se fixer au stade non adulte, pour ensuite s'y développer et s'y reproduire ; le stade adulte, pouvant avoir eu une longévité bien plus grande que la nôtre. En outre, des cas, sinon d'immortalité, tout au moins de longévité humaine anormale, auraient pu résulter de la fixation de certains hommes à un stade embryonnaire correspondant à une série vitale où la durée normale d'existence est d'ordinaire nettement plus longue que dans l'état humain courant. C'est le thème traité dans un roman fantastique de Maurice Sandoz, *Le labyrinthe*[91]. L'embryon humain repasse, c'est bien connu, par toutes les étapes de la série animale ; or, certains crapauds, par exemple, ont une durée normale de vie pouvant être plus longue que celle de l'homme.

Il est très significatif de constater que, loin de disparaître parmi les vieux rêves obscurantistes désormais hors de question, l'éternel espoir humain d'immortalité reconquise semble s'appuyer maintenant sur une interprétation très radicale, à partir des théories scientifiques les plus révolutionnaires du XXe siècle. Avec les fantastiques espérances démiurgiques qui naissent aujourd'hui (libération physique totale, maîtrise absolue par l'homme du continuum spatio-temporel), les rêves les plus vertigineux de l'antique alchimie reposent sur des formes qui *semblent* nouvelles. Et nous pourrions entrevoir peut-être une époque toute proche où les "espoirs les plus fous de la science-fiction actuelle... ne seraient même plus de la fiction. Seul le futur nous permettra,

éventuellement, de savoir ce qui, dans ces épiphénomènes d'immortalité, n'est que la forme nouvelle d'espoirs mythiques et ce qui, au contraire, est corroboré par les faits. Pourtant, il n'est sans doute pas inutile de nous livrer à une sorte de prospective du problème scientifique de l'immortalité en passant en revue les quelques directions vers lesquelles peuvent le plus valablement s'ordonner les hypothèses directrices.

Les prodiges de l'hibernation artificielle

On sait que certains animaux sont dits *hibernants* car, durant la période hivernale, leur température intime s'abaisse considérablement, au point que toutes les fonctions organiques se déroulent à un rythme considérablement ralenti. Mais ne serait-il pas possible de réaliser artificiellement sur notre espèce le mécanisme saisonnier qui assure la survie hivernale de la marmotte ou du loir ?

Il est en effet pour l'homme un moyen *théoriquement* très simple — et dont la science semble rapprocher de plus en plus l'application possible — de vaincre le temps, dans une certaine mesure, il est vrai : l'*hibernation artificielle*. L'écrivain Edmond About, qui écrivait sous le second Empire, avait déjà traité ce thème dans son roman, *L'homme à l'oreille cassée* : un colonel français de la Grande Armée, brusquement gelé par le froid glacial qui sévit lors du long siège de Dantzig par les armées russes et prussiennes, est réveillé des années plus tard par un savant allemand, et peut ainsi revenir à Paris en pleine vigueur, alors que d'après l'état civil, il a l'âge d'un vieillard décrépit ! L'idée a, depuis, été très souvent reprise en science-fiction, et les savants reconnaissent de plus en plus qu'il ne s'agit pas là de rêveries délirantes.

On entrevoit le temps, relativement proche semble-t-il, où il deviendrait possible de plonger à volonté un homme, par

refroidissement corporel soudain, dans un état d'hibernation où toutes ses fonctions organiques seraient mises à l'extrême ralenti, et avec possibilité de les ranimer dix, vingt années plus tard, ou plus longtemps encore après. Certes surgissent aussitôt les limites pratiques d'une telle hypothèse. Il ne s'agirait pas du tout d'une vraie conquête de l'immortalité, la durée normale d'existence de l'individu restant la même : simplement, l'homme aurait la possibilité, au lieu de mener sa vie d'une seule traite, de la partager en « tranches » dont chacune pourrait être séparée de l'autre par un intervalle plus ou moins lointain. La mésaventure de Rip Van Winkle, se retrouvant lui-même vingt ans après sans avoir vieilli, serait dès lors tout à fait concevable au regard de la science[92].

A vrai dire, l'intérêt pratique de nous endormir pour nous réveiller à l'époque de nos enfants, de nos petits-enfants ou bien plus tard, serait fort limité en fait, même si, naturellement, il y aurait là de quoi combler maintes curiosités. Il n'y aurait qu'un seul cas (et l'on conçoit, certes, qu'il soit ardemment recherché) où l'hibernation artificielle apparaîtrait comme une authentique planche de salut : celui d'un malade atteint d'une maladie encore incurable par la médecine actuelle, et qui solliciterait l'état d'hibernation dans l'espoir de pouvoir être réveillé à une époque où les médecins découvriraient la thérapeutique appropriée. Par elle-même, l'hibernation artificielle ne procurerait pas la véritable immortalité corporelle ; aussi loin que l'on puisse espérer étendre les périodes d'existence léthargique, il est évident que la vie *consciente,* elle, demeurerait dans les limites fixées ; simplement, elle pourrait se projeter en plusieurs séries vécues de l'avenir.

Vers les astres lointains

Il n'est pas de bibliothèque ouverte aux œuvres de science-fiction qui ne comporte sa moisson d'ouvrages consacrés aux choses

prodigieuses réparties aux coins de l'immense cosmos, aux innombrables étoiles et planètes inconnues.

Et l'univers est tellement immense que toutes les possibilités s'y trouvent sans doute réalisées ! Aussi, avant de poursuivre notre fantastique voyage par-delà toutes les limitations spatio-temporelles de l'état humain ordinaire, il ne sera pas inutile de tenter de reprendre le problème de l'immortalité dans une perspective agrandie à l'échelle du cosmos tout entier.

L'existence de la vie sur un nombre très élevé de planètes est une loi qui, de plus en plus, s'impose au savant objectif. A supposer même que seulement une étoile sur des milliers soit pourvue d'une ou deux planètes habitables, le nombre des galaxies — des *univers-îles,* comme disait Herschell — étant gigantesque, et sans doute indéfini, les possibilités pratiques restent donc de nature à nous donner le vertige. Au surplus, n'oublions pas que les mécanismes vitaux, analogues à ceux réalisés sur notre planète, ne constituent pas la seule possibilité : abandonnant toute retenue, on pourra même supposer que des êtres qui ne peuvent vivre dans une atmosphère analogue à la nôtre s'accommoderont fort bien, au contraire, d'une atmosphère de méthane, d'ammoniaque ou de tout autre gaz méphitique. Chacun a pu remarquer, sur terre, le décalage temporel qui existe entre les diverses espèces animales : l'éphémère ne vit que vingt-quatre heures, un chien quinze ou vingt ans au plus (sauf cas vraiment exceptionnels), un homme nettement plus, mais bien moins, par exemple, qu'une tortue géante dont certaines espèces pourraient atteindre cinq siècles de vie. Encore un tel bilan ne sera-t-il ainsi établi que pour des conditions optimales : bien des êtres, pour toutes sortes de causes (accidents, maladies, etc.), sont fort loin d'atteindre le niveau maximal, les normes d'âge de leur espèce. Si la plupart des animaux n'ont pas une conscience bien précise, selon toute vraisemblance, de ce décalage des normes d'âge entre les espèces, l'homme, lui, s'en rend parfaitement compte. Beaucoup

auront ressenti la tristesse profonde qui les surprend lorsque leurs bêtes favorites meurent de vieillesse !

En extrapolant cette constatation, nous pouvons nous demander si certaines planètes de l'univers ne seraient pas peuplées d'êtres qui, eux, auraient une vie normale considérablement plus longue que la nôtre. On pourrait même se demander si certains d'entre eux n'auraient pas précisément pu conquérir cette *immortalité* physique tant enviée par les humains de notre planète. L'humanité terrestre aurait-elle été, à diverses reprises, en contact avec de tels immortels, pouvant fort bien être d'aspect humanoïde ? En ce domaine, évidemment — et sauf très problématique mais non impossible découverte sur notre planète de vestiges extra-terrestres qui feraient apparaître l'activité technique d'une race prodigieusement supérieure à la nôtre et venue la visiter un jour — nous sommes entièrement réduits aux hypothèses qui appartiennent encore, la plupart du temps, à la science-fiction. Au demeurant certaines de ces visites extra-terrestres n'auraient-elles pas été, dans les récits traditionnels, attribuées à des êtres surnaturels ou divins ? Ces créatures l'étaient sans nul doute par rapport à l'état humain ordinaire, pour lequel *l'immortalité* est la caractéristique la plus frappante des personnages divins.

La loi de relativité jouant partout dans le cosmos, et même sans qu'il soit ici nécessaire de faire expressément appel aux théories d'Einstein, les hypothèses les plus fantastiques rêvées par l'esprit humain risquent fort de correspondre un jour à la réalité. Le cosmos formant un ensemble immense, si démesuré en regard de nos pauvres points de repère terrestres, rien n'empêcherait même de supposer d'une part l'existence dans certaines régions stellaires d'êtres inconcevablement minuscules par rapport à nous et vivant sur des planètes dont la superficie totale serait inférieure à une tête d'épingle ; et, d'autre part, l'existence d'entités célestes prodigieuses dont la manifestation physique serait aux dimensions d'une galaxie

tout entière. C'est ainsi, sur ce dernier point, que Jacques Bergier se hasarde à laisser courir son imagination : « Certains phénomènes observés ne sont peut-être pas simplement imputables à la nature inanimée, mais à des êtres intelligents, êtres tellement puissants que leurs activités nous sont aussi supérieures que les nôtres le sont à celles des fourmis. Tel est le cas particulier d'un immense jet de flamme, long de centaines d'années-lumière, qui sort de la nébuleuse Messier F 87. L'énergie de ce jet de flamme doit lui faire consommer des centaines de milliers d'étoiles (...) L'apparition de certaines étoiles nouvelles pourrait bien avoir été provoquée par des êtres intelligents : ce sont celles dont le mécanisme n'est pas encore compris et qui n'ont l'air de correspondre à aucune réaction nucléaire connue[93]. » Et, si nous faisions alors intervenir — outre le cosmos physique accessible, du moins en puissance, à nos sens objectifs — tous les *univers parallèles* possibles, et aussi sans doute toutes les prodigieuses implications métaphysiques qu'ouvrent les découvertes récentes concernant *l'antimatière,* notre vertige croîtrait encore.

Il est une hypothèse chérie de bien des auteurs de science- fiction et qui, malgré son caractère fantastique, s'appuie sur un paradoxe relativiste étayé sur des équations rigoureuses de mécanique céleste. Il s'agit du thème dit du « voyageur de Langevin ». Il ne s'agit pas du tout ici, au départ même, de vagues rêveries, mais de conséquences rigoureuses qui résultent d'équations théoriques établies par le grand savant français Paul Langevin. Il serait inutile, puisque nous ne sommes pas dans la science elle-même mais dans les régions parascientifiques, de reproduire ici le très rigoureux appareil mathématique établi par ses soins ; au surplus, les écrivains de science-fiction n'en tiennent d'ordinaire aucun compte, se contentant de s'inspirer de ce thème qui, nonobstant ses conséquences bouleversantes pour notre logique quotidienne, peut s'énoncer en fait d'une manière très simple, comme nous allons le constater.

Supposons une fusée allant à une allure extrêmement rapide, proche de la vitesse de la lumière (mais ne l'atteignant pas, puisque ce serait alors, nous le verrons, l'éternel présent), et voyageant vers des régions très lointaines : elle dépassera considérablement les limites du système solaire, voire les étoiles encore relativement proches de celui-ci. Il se produira alors ce curieux paradoxe : le cosmonaute pourra faire le voyage aller et retour en un certain nombre d'années mais, lorsqu'il reviendra sur la terre, *il trouvera notre planète ayant vieilli, dans l'intervalle, d'une durée nettement plus longue*. Avec un objectif assez proche encore du système solaire, le décalage serait plutôt court : ainsi, le voyageur reviendrait après deux ans de son temps à lui, mais découvrirait son univers familier vieilli de vingt ans. N'est-ce pas là une mésaventure similaire à celle de Rip Van Winkle prenant sa fille pour sa femme, ou du navigateur portugais découvreur de l'« Île des Sept Cités » ? Mais, au fur et à mesure que grandirait la distance, le décalage deviendrait fantastique ; avec un voyage aller-retour vers une nébuleuse extragalactique lointaine, celle d'Andromède par exemple, le cosmonaute- réaliserait le circuit, disons en soixante-dix années (ce qui est beaucoup, certes, mais encore concevable avec un homme parti à un âge très jeune encore), mais il retrouverait sa planète vieillie dans l'intervalle *de plusieurs millions d'années*.

Avec la *vitesse limite* que constitue, si la relativité générale d'Einstein est vraie, celle de la lumière et, plus encore, avec les conséquences impitoyables résultant des équations dites du « voyageur de Langevin », des limites inexorables semblent s'opposer aux ambitions pérégrinatrices de l'esprit humain qui rêva pourtant d'explorer à volonté toute région du cosmos, même à des milliers et des milliers d'années-lumière.

Pour vaincre l'obstacle des grandes distances interstellaires résultant de la vitesse limite impossible à franchir, l'idéal serait de propulser vers les planètes très lointaines des fusées dont les

équipages seraient sinon immortalisés, tout au moins capables de vivre durant des siècles en conservant l'intégrité de leurs fonctions physiques et psychologiques. Cela rendrait possible la découverte d'un procédé à même de s'opposer efficacement à l'apparition des processus graduels de sénescence biologique.

Un pis-aller serait peut-être la mise du corps des cosmonautes en hibernation artificielle durant les interminables années de voyage : ainsi pourraient-ils, au bout d'un nombre considérable d'années, se réveiller dans un corps, à leur âge initial… On a même pu concevoir un moyen théorique plus simple : envoyer, dans la fusée, un ou deux couples. L'atteinte du but fixé serait le fait de leurs enfants, de leurs petits-enfants ou de générations plus lointaines encore. Là, évidemment, deux problèmes se poseraient : d'une part, la continuité des générations et son maintien strict à un nombre très limité d'individus (à moins d'envisager l'hypothèse d'une colonisation des planètes lointaines) ; d'autre part, la certitude qu'après une ou deux générations, les intentions de départ restent identiques. Une dernière hypothèse, enfin, serait la suivante : l'envoi dans la fusée d'œufs humains fécondés qui se développeraient *in vitro,* et qui seraient ensuite élevés par une série de mécanismes automatiques, de manière à ce que ce soient des hommes adultes qui, finalement, parviennent au but escompté.

Mais l'autre problème, tout aussi « bloqué », est celui du retour final à la planète de départ. On peut fort bien concevoir un cosmonaute accueilli à son retour par ses enfants ou ses arrière-petits-enfants ; il est de surcroît possible qu'il soit fêté, un siècle ou deux après, par les descendants de ses contemporains. Mais s'il revoit la terre des centaines de milliers, sinon des millions d'années après son départ, le retour au bercail risquerait d'être bien inutile : même en laissant de côté une éventuelle extermination de notre planète, encore faudrait-il que celle-ci fût alors habitée par des hommes *comme nous !*

Certes, il est fascinant de nous représenter des explorateurs interstellaires suprêmement désintéressés travaillant ainsi, et au sens le plus littéral et concret du terme, *pour la seule postérité,* puisque (en prenant l'hypothèse encore relativement modeste) ce ne serait pas la génération ayant préparé le grand voyage qui en connaîtrait les résultats, mais ses petits-enfants ou même ses descendants plus lointains. Avec un décalage de centaines de milliers, voire de millions d'années, le désintéressement d'une telle expédition serait plus grand encore, et comparable à ces inhumations périodiques de *containers* immergés à de très grandes profondeurs et destinés à porter aux générations très lointaines de compendium technique, artistique, scientifique de toute notre culture…

Pourtant, on se plaît à rêver — et les écrivains de science-fiction ne s'y sont pas montrés en retard d'imagination sur les savants les plus hardis — l'existence d'une prodigieuse élite de super-cosmonautes qui jouiraient, à l'émerveillement de l'humanité, de la faculté effective de traverser siècle après siècle sans vieillir eux-mêmes de manière appréciable. A ce niveau, le voyage cosmique tendrait à se confondre plus ou moins directement avec le voyage dans le temps. D'où la nécessité de passer résolument en revue même les interpolations les plus osées pouvant être tirées des hypothèses les plus apparemment contraires à ce que nous croyons orgueilleusement appartenir à l'élémentaire « bon sens » rationnel. Après tout, n'oublions pas que celui-ci n'est pas toujours un guide sûr et infaillible.

Si nous faisons maintenant intervenir d'autres êtres humanoïdes que les bipèdes terrestres, l'existence de personnalités dont la durée de vie physique serait largement supérieure à la nôtre n'aurait rien, nous l'avons vu, d'impossible en soi : on pense ici, par exemple, à ces mystérieux *Seigneurs de Diane* dont nous parle la *Doctrine secrète* de Mme Blavatsky ; venus de la planète Vénus, leur durée *normale* de vie serait ce qui correspond à plusieurs siècles terrestres. On rejoint

ici les interprétations proches de la science-fiction concernant les récits mythologiques données par divers auteurs contemporains comme Adamski et Angelucci. Et, dans les antiques légendes où il est question de mortels subitement ravis au ciel par des puissances divines, on ne peut s'empêcher de songer à ces cas d'êtres humains qui auraient été brusquement enlevés par les occupants d'une « soucoupe volante ». Il est bien évident que la plus grande prudence s'impose lorsque nous lisons de tels récits : l'imagination humaine ne connaît véritablement aucune limite. Il n'en reste pas moins qu'il ne faut pas nier systématiquement la possibilité de tels phénomènes : si l'homme aborde la phase qui ouvre la conquête effective des espaces stellaires, pourquoi d'autres êtres ne seraient- ils pas parvenus bien avant nous à des résultats très en avance sur les prévisions scientifiques actuelles ?

A notre époque, les mêmes mythes qu'autrefois se retrouvent toujours vivants, plus que jamais même, mais sous une forme d'allure plutôt scientifique : on parlera alors d'univers parallèles, ou l'on se lancera dans l'interpolation la plus folle à partir des hypothèses relativistes ou de conceptions plus révolutionnaires encore dans les milieux savants. Il s'avère tout à fait exact que les conséquences les plus fantastiques découleront ainsi de notre admission ouverte d'une possibilité effective de toutes les conséquences — même les plus époustouflantes — impliquées par exemple dans les équations relativistes d'Einstein. Celles-ci démontrent bel et bien qu'un voyage astronautique interstellaire entrepris vers la lointaine Nébuleuse d'Andromède dans un astronef qui évoluerait à une vitesse approchant celle de la lumière durerait quarante-sept années pour les cosmonautes, tandis que quatre millions et demi d'années s'écouleraient en fait sur notre terre pendant la durée du prodigieux voyage... Nous prononcions à l'instant les mots « univers parallèles ». Voici un autre thème

fascinant qui nous permettra de retrouver encore la quête humaine de l'immortalité.

Évasion dans les univers parallèles

Il est indéniable que, bien souvent, les hantises contemporaines ne font que donner une forme moderne, sous un couvert scientifique, aux vieux mythes, aux vieilles aspirations. Volontiers, nous parlerons « d'univers parallèles » là où nos ancêtres ou même encore nos pères parlaient d'« au-delà ».

Dans les plus anciennes des traditions et légendes comme dans le fantastique ancien et la science-fiction, il court un thème qui séduit : celui de l'accès, involontaire ou voulu, d'hommes à une région *où l'on ne vieillit plus*. C'est une aspiration qui se rencontre dans maints récits.

Le héros babylonien Gilgamesh part à la recherche du merveilleux pays, situé au-delà de l'Océan circulaire, et où pousse l'herbe divine qui lui procurerait l'immortalité. En Asie centrale, c'est la magnifique légende de *Shangri-La,* ce mystérieux pays, sis derrière l'Himalaya, et où les mortels ne vieillissent plus, tout au moins tant qu'ils y demeurent. Chez les kabbalistes, ce seront les étranges récits relatifs à *Luz,* au mystérieux « Séjour d'immortalité »... Faut-il toujours, comme on le fait sans doute avec bien trop de hâte, se plonger dans le merveilleux, invoquer les « univers parallèles », l'« au-delà » ou l'antimatière de l'astrophysique récente ?

Il ne faut jamais perdre de vue le caractère *symbolique* de toutes les légendes traditionnelles. Le thème de l'accès soudain à une région où la mort n'existe plus pourra ainsi, symboliquement, désigner l'état de libération atteint par l'âme après la mort, et aussi, par une analogie non moins forte, la délivrance obtenue par l'initié, devenant dès lors capable de *voir la lumière*... Pourtant, il peut être très instructif de nous demander si diverses explications — débridées

certes, mais non inconcevables dans nos perspectives scientifiques actuelles — ne pourraient pas être avancées à titre de curiosité. L'idée même de lieux terrestres où existeraient des sortes de « nœuds » spatio-temporels ouvrant l'accès à des régions *autres* que la réalité sensible où nous nous mouvons n'a rien d'irrationnel en principe ; l'idée d'« *univers parallèles* », bien que popularisée par la science-fiction, n'a au fond rien d'arbitraire ou de délirant.

Et, naturellement, l'homme qui réussirait à se mouvoir librement dans toutes les dimensions du continuum spatio-temporel deviendrait, de ce fait même, un personnage ayant, tout au moins en puissance, définitivement vaincu la mort qui reste bien la grande limitation pratique, le grand mur qui bloque finalement ici-bas les aspirations de tous les êtres plongés dans les apparences sensibles. Ainsi se comprendraient les tentatives prométhéennes comme celles des prêtres-magiciens étrusques qui utilisaient la foudre pour tenter de s'évader sans retour de notre monde, afin d'atteindre ce qu'on appelle *l'au-delà*... Ainsi s'expliqueraient peut-être aussi certaines disparitions soudaines, mystérieuses et involontaires d'hommes ou d'objets... N'oublions jamais que la volonté de restreindre à l'avance les possibilités du cosmos à un petit noyau de faits « raisonnables », bien confortables pour la raison humaine, est vouée à l'échec répété : partout et toujours, *la réalité dépasse la fiction,* comme dit l'adage populaire. C'est pourquoi la littérature fantastique, y compris la science-fiction la plus récente, est toujours tellement enrichissante : elle accoutume notre imagination à admettre l'éventualité des choses les plus ahurissantes, les plus scandaleuses aux yeux du bon sens quotidien trop triomphant, la réalité de choses extraordinaires et qui pourtant sont *possibles*.

Il est vrai qu'il ne faut pas tomber dans la terreur panique d'êtres venus de mondes prodigieusement lointains, voire des « univers parallèles ». En ce qui concerne les fameuses « soucoupes volantes », il semble bien, si du moins ces engins (et c'est fort possible) ont bien

une origine extra-terrestre, que toute idée d'invasion hostile soit d'ailleurs, pour le moment, à éliminer : si cela était, il y aurait fort longtemps déjà que ces envahisseurs seraient intervenus par la violence ! Loin donc d'être alarmante, la *persistance* partout dans le monde des visions d'objets volants non identifiés constitue quelque chose de rassurant en ce qui concerne les intentions éventuelles des êtres qui s'y déplacent. Quant aux périls de la « soucoupomanie », ils sont bien plus minces qu'on ne le croit : de telles occasions ne cristalliseront toujours la folie que de ceux déjà *prédisposés* à des désordres mentaux ; et, en supposant par impossible que l'étouffoir efficace ait pu être jeté sur les observations d'« objets volants non identifiés », n'importe quoi d'autre aurait pu alimenter la démence des hallucinés. D'ailleurs, la véritable raison de la colère furieuse des savants trop négateurs par principe, semble être la crainte instinctive de voir leurs convictions rationalistes risquer d'être prises en défaut. Non, ce n'est pas en interdisant aux savants de s'occuper de problèmes non conformistes, comme les «soucoupes volantes», l'Atlantide, etc., que l'on défendra efficacement la raison humaine contre les terribles dangers qui la menacent. D'une part, le fait de lutter contre un danger quelconque en voulant en nier *ex cathedra* l'existence est une attitude inopérante ; de même, la méthode si facile des invectives et des sarcasmes (retour paradoxal à un comportement très primitif au fond, comparable à l'attitude de l'automobiliste espérant que ses coups redoublés sur l'avertisseur vont dissiper comme par magie un encombrement, et qui se rapproche singulièrement de celle du guerrier préhistorique qui tentait d'effrayer ses ennemis en poussant de terribles cris de guerre). D'autre part, c'est un fait que, sans craindre le ridicule, de très grands savants, soviétiques par exemple, n'hésitent pas à s'occuper de plus en plus ouvertement de la télépathie, des civilisations englouties et d'autres problèmes que leurs collègues français hésitent encore à traiter d'une manière directe : si ce que pensent les défenseurs farouches des négations scientifiques de

principe était vrai, l'U.R.S.S. devrait donc être submergée depuis quelques années par la superstition la plus grossière, avec effondrement total du rationalisme et des recherches matérialistes d'État — alors que ce n'est pas du tout le cas. Donc, au risque de nous répéter, nous précisons de nouveau que la seule attitude normale est, devant des faits dépassant le savoir scientifique bien établi, de les considérer comme formant une sorte de grand domaine frontière, *non encore scientifique* (ceci est très important), mais *pouvant peut-être, qui sait ? entrer un jour dans la science*. L'excommunication est une procédure qui se justifie dans le cadre d'une Église, régie par une autorité traditionnelle ; mais une telle attitude est tout à fait incompréhensible dans le domaine scientifique ; la science n'est *pas* une Église !...

Mais continuons plutôt notre exploration à travers les hypothèses déchaînées, parmi les envolées immortalistes les plus fantastiques. Nous parlions plus haut d'une supposition étonnante : celle de lieux privilégiés en lesquels s'établirait le contact (avec « porte d'entrée », en somme) entre notre plan terrestre actuel d'existence et des plans subtils où ne règne plus la mort physique. Il serait donc ainsi possible à des êtres apparemment normaux, tout à fait « ordinaires » même eu égard aux normes humaines courantes, de passer dans ce qu'on pourrait assimiler, avec quelque facilité, à la « quatrième dimension » ? Hélas, comme pour les aspirations alchimiques, nous tombons en dehors de toute vérification scientifique concevable.

Mais tout homme ne dissimule-t-il pas en lui-même des possibilités insoupçonnées, masquées par des années de conditionnement négatif, d'uniformisation ayant eu pour effet de les bloquer ? Tout spécialement, ne pourrait-il pas se mouvoir à volonté dans le temps ? L'homme capable de voyager dans le passé et dans l'avenir serait bien près d'avoir résolu le problème de l'immortalité vécue, celui d'une victoire totale sur ce qui paraît être la plus rigide sans doute des limites qui enserrent nos possibilités d'action.

Victoire sur le temps

Comment serait-il possible de poser le problème ? La manière la plus frappante de le faire serait de nous demander si des hommes ont effectivement trouvé le moyen de voyager dans le temps.

Chez les personnes ayant suivi une formation occulte supérieure, ces hypothèses semblent l'objet d'un entraînement méthodique des facultés de voyance ; elles pourront leur procurer la possibilité de devenir maîtresses de nombreux obstacles qui freinent l'action humaine, au point même de parvenir à effectuer ce prodige tant rêvé par la science- fiction contemporaine, le fameux voyage dans le temps, tout au moins en conscience imaginative et sans que s'y joigne (dans la majorité des cas) la possibilité de se manifester corporellement dans le passé ou dans le futur. C'est ainsi que Nostradamus pourrait être considéré, dans cette perspective, comme un homme qui avait réalisé, sous Henri II et Catherine de Médicis, l'exploit de voyager psychiquement dans le futur. Le caractère bizarre, heurté, rocailleux, chaotique de ses paroles, outre naturellement l'existence de passages voulus obscurs par volonté de brouiller les pistes, semble être la garantie pratique de l'authenticité d'une expérience imaginative aussi spectaculaire : en effet, Nostradamus nous exprime ce qu'il a vu *dans le langage d'un homme du XVIe siècle*, d'où le recours obligé à des approximations bizarres, à des périphrases déroutantes au possible. Il tentait, souvenons-nous, de décrire des choses *encore inconnues de son temps*. En décrivant un bombardement aérien de la Seconde Guerre mondiale, par exemple, le prophète se trouvait à peu près aussi embarrassé, toutes proportions gardées, qu'un sorcier papou n'étant jamais sorti de sa forêt vierge et qui s'efforcerait de donner à ses ouailles la description précise d'expériences imaginatives lui ayant soudainement permis de voir à distance le bruyant trafic parisien, place la Concorde, à sept heures du soir…

Nostradamus, du reste, semble nous avoir renseigné lui-même sur les méthodes magiques qu'il employait pour rejeter ainsi sa conscience dans le futur. Nous lisons, en effet, au début de la première des *Centuries* :

Estant assis de nuict secret estude
Seul reposé sur la sele d'aerain
Flambe exigue sortant de solitude
Fait prosperer qui n'est à croire vain.

La verge en main mise au milieu des branches
De l'onde il mouille et le limbe et le pied
Un peur et voix frémissent par les manches
Splendeur divine le Divin près s'assied.

Jean de Kerdéland, pourtant tellement sceptique, notons-le, vis-à-vis de la réalité même des résultats obtenus ainsi par Nostradamus, rétablit ainsi de manière fort judicieuse le sens précis de ces deux quatrains : « Étant retiré de nuit, afin de me livrer à l'étude des sciences occultes *(secret estude),* seul dans mon cabinet, assis sur le trépied d'airain[94], une flamme mystérieuse qui jaillit dans ma solitude m'illumine et fait réussir *(fait prospérer)* l'évocation magique au succès de laquelle je n'ai pas cru en vain (...) Tenant en main le rameau sacré *(la verge),* j'en touche les branches du trépied pythique, à l'instar des anciens prêtres de Branchus, et j'évoque mon génie familier qui m'apparaît alors dans la vapeur flottant au-dessus du bassin plein d'une eau *(l'onde)* que j'ai consacrée à l'avance selon les rites magiques et dans laquelle baignent le bas de sa robe *(le limbe),* et ses pieds. Un frisson involontaire *(une peur)* agite ma main

qui va écrire sous sa dictée *(voix)*. La lumière fatidique luit ; l'ange *(le Divin)* s'assied à mon côté[95].

On reconnaît bien ici tout l'arsenal des procédés théurgiques et magiques, dont l'un des représentants les plus connus fut aussi le célèbre John Dee, l'alchimiste de la reine Elisabeth Ier d'Angleterre, et dont Gustav Meyrink a fait le héros du roman *L'ange à la fenêtre d'Occident*[96].

L'emploi de telles méthodes permettrait-il aussi la vision magique des événements passés, et tout spécialement (si du moins la doctrine de la transmigration des âmes est fondée) la connaissance précise des vies antérieures du sujet ? Naturellement, nous sommes une fois de plus mis en présence de faits et d'hypothèses qui dépassent les critères habituels de la preuve scientifique. Les explorateurs et les ethnologues ont pu découvrir un peut partout chez les populations dites primitives d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, d'Océanie, l'emploi de procédés hypnotiques destinés à procurer des états paranormaux de conscience ; entre autres, des expériences qui permettent de transcender les limitations spatio-temporelles auxquelles la conscience humaine est enchaînée dans les circonstances habituelles.

Que le temps ne soit pas toujours la barrière rigide et inexorable qu'il nous semble être est attesté aussi par certaines expériences, involontaires toutefois : celles d'êtres humains qui se sont trouvés durant un intervalle plus ou moins long transportés dans un autre niveau temporel que leur époque. La plus célèbre de ces expériences est le cas de ces deux Anglaises qui, lors d'une promenade au Petit Trianon, furent « projetées » à l'époque de Marie-Antoinette[97]. Comment expliquer ce phénomène ? II est d'abord une explication physique très simple : tout événement laisse après lui comme une trace, comme un subtil reflet palpable mais invisible d'où la possibilité, du moins pour les êtres particulièrement sensibles à ces influences, de contacter les résidus, les empreintes fluidiques laissées par les faits s'étant produits autrefois et qui entourent donc toutes les

apparences habituelles d'une série de pellicules subtiles, invisibles certes dans les conditions normales, mais qui demeurent *présentes* encore. On rejoint ici la théorie de Paracelse et de ses disciples selon laquelle tout corps, tout être de ce plan-ci laisse toujours ici-bas après sa disparition une enveloppe, un « double » fluidique. Il en va de même de ces bizarres expériences alchimiques de *palingénésie,* la plus fameuse (reproduite par le jésuite Kircher au XVIIe siècle) consistant à brûler une rose puis, en partant de ses cendres, à réussir la vêture matérielle (qui reconstituera ainsi la rose) du « spectre », c'est-à-dire du reflet fluidique de la fleur. Idée qui n'a rien d'absurde scientifiquement parlant, à regarder les choses de près : tout comme il est possible de s'apercevoir qu'une chaise vient d'être occupée par une personne quelques minutes avant, il n'y a rien d'absurde à prolonger la possibilité du phénomène très loin en arrière et à en étendre ainsi la portée expérimentale. Des métapsychistes actuels, comme l'ingénieur anglais De la Warre, ont pu de la sorte appliquer méthodiquement cette théorie, obtenir des photographies d'objets et de personnes dans un local ou dans une rue abandonnés par elles plus ou moins longtemps avant. Et ainsi s'expliqueraient ces phénomènes si curieux dont il est fait périodiquement mention dans les revues spécialisées sur les recherches métapsychiques ; il s'agit de personnes qui deviennent tout d'un coup capables en somme de voir le résidu filmique d'un événement passé, et tout spécialement (l'« imprégnation » ayant été bien plus forte en de tels cas) de faits aux très fortes résonances affectives : cas, par exemple, des personnes ayant, à Dieppe, entendu des bruits ou vu des scènes appartenant au débarquement canadien manqué de 1942. C'est dans cette catégorie que s'insérerait l'expérience extraordinaire des braves *tommies* de la Première Guerre mondiale qui auraient eu tout d'un coup la surprise de voir l'espace d'une seconde — car leurs tranchées se trouvaient par hasard à l'emplacement exact d'une bataille du Moyen Age — des archers britanniques de la guerre de Cent Ans, le phénomène ayant

immédiatement servi d'inspiration à un célèbre conte fantastique anglais, dû à Arthur Machen.

Il est fort probable que de tels phénomènes, comme toutes les expériences touchant à ce qu'on appelle le *paranormal,* sont beaucoup plus fréquentes qu'il ne le semble — et même en plein XXe siècle. La réticence de nombreux témoins possibles s'explique fort bien, la crainte du ridicule étant précisément capable de clore à l'avance la bouche des observateurs dont la déposition serait, hélas, la plus intéressante et la plus précise. Il faut souhaiter que la majorité des savants renonce enfin à une attitude trop dogmatique, trop catégorique dans ses négations de principe, et qui aboutit en fait à tout autre chose qu'à la défense objective de la raison. Le savant doit, certes, bien marquer ses exigences et elles sont tout à fait légitimes. Tant qu'un phénomène ne pourra être observé à volonté dans les conditions scientifiques les plus favorables, tant qu'il ne pourra être reproduit en laboratoire par tous les expérimentateurs qualifiés, *il ne fera pas encore partie du savoir scientifique*. En revanche, pour tout ce qui concerne les phénomènes *exceptionnels ou aberrants,* l'attitude la plus valable consistera à les classer dans le *no man's land* scientifique, vaste domaine réservé qui couvre en gros ce qu'on pourrait appeler toutes les « frontières » de la science, et dans lequel telle ou telle classe de phénomènes, pourrait fort bien devenir un jour, dans un avenir plus ou moins proche, objet de savoir scientifique. Ce qui est peu admissible, c'est la volonté délibérée de clore définitivement le domaine scientifique, de décréter *ex cathedra* que ceci ou cela « ne peut pas exister», et ne pourra donc jamais devenir un objet d'étude rigoureuse. N'oublions pas que, peu avant la Seconde Guerre mondiale, des savants éminents avaient jugé que la construction de bombes atomiques était une impossibilité totale, comparable à l'éternelle recherche du mouvement perpétuel, et qu'il ne s'agissait donc là que d'un thème fantastique alimentant la curiosité béate des amateurs de bandes dessinées cultivant la

science-fiction. Un psychanalyste américain s'était même hasardé à expliquer la grande fréquence du thème des explosions nucléaires dans la science-fiction populaire des années 1937-1938 par une soudaine cristallisation morbide de l'imagination populaire autour du vieux rêve masculin d'une puissance sexuelle illimitée. Hélas pour les habitants d'Hiroshima et de Nagasaki, l'infaillibilité de ces augures scientifiques fut mise en défaut… Et la même chose est en train d'arriver avec les phénomènes de perception extra-sensorielle (la télépathie tout spécialement) que tant de savants estimaient impossibles par nature et qui sont non seulement possibles mais *bien établis*, au point d'avoir même déjà fait l'objet (aux États- Unis et en U.R.S.S.) d'applications stratégiques. Quant à des phénomènes aussi fabuleux en apparence que les fameuses soucoupes volantes, une attitude scientifique ferme *mais ouverte* s'impose : il ne s'agit évidemment pas de proclamer à l'Académie des sciences que « les Martiens sont parmi nous », mais il faut éviter à tout prix — en précisant bien que, pour le moment, ces phénomènes *ne peuvent être rangés dans le cadre scientifique normal* — de manier l'excommunication de principe. Avec une attitude violemment négative au départ, on n'aboutit guère à « clouer le bec » aux illuminés et aux farfelus (qui, au contraire, feront figure de persécutés si on essaye la méthode des consignes de silence et d'autres coercitions) et surtout, on empêchera alors la libre production de maints témoignages sérieux qui viennent d'observateurs capables de fournir des explications souvent très précises.

Cette digression faite, revenons à nos étranges phénomènes de vision soudaine des faits passés, comparables dans la plupart des cas au déroulement successif de vieux clichés stéréoscopiques, ou plus exactement d'un film cinématographique : quand l'observateur revoit ainsi le passé, celui-ci est alors bien révolu « mort » par rapport à lui. Pourtant, dans l'exemple des « fantômes de Trianon » et dans

quelques autres, le phénomène se complique : ce n'est pas alors d'une simple voyance d'événements passés qu'il s'agit, mais du passage soudain à un autre niveau temporel, *dans lequel le sujet est subitement intégré*. Les deux demoiselles, à Trianon, *furent en effet aperçues par des personnages du XVIIIe siècle, et il y eut même un très bref échange de paroles avec elles*. Un tel fait donne assurément le vertige à notre logique courante. Et l'on pense même à la stupéfiante découverte historique qui serait (qui sait ?) possible : dans de vieilles archives poussiéreuses, un historien découvre un témoignage écrit dans lequel un gentilhomme de la cour de Marie-Antoinette a décrit l'irruption soudaine de deux dames « très bizarrement vêtues, d'allure étrangère », et qui ne seraient autres que les deux héroïnes de l'expérience décrite. Ces découvertes attestent que le fameux adage « la réalité dépasse la fiction » se révèle de plus en plus vrai, au fur et à mesure que nous progressons dans notre prise de conscience impartiale de la véritable nature du cosmos.

Des expériences paranormales comme la précédente nous semblent bien fabuleuses, merveilleuses, contraires aux fondements les plus assurés de notre bon sens, de notre logique courante. Et pourtant, l'explication métaphysique possible en serait simple dans son principe direct. Il nous suffira en effet, pour comprendre ces phénomènes, de supposer que la réalité, que l'ensemble de tout ce qui existe peut être considéré de deux points de vue : d'une part, celui de la totalité même des événements — tout ce qui a été, est et sera pour former alors une seule masse circulaire ; de l'autre, les phénomènes, c'est-à-dire les faits sous l'aspect de la succession classique passé-présent-avenir. Pour mieux fixer les idées, imaginons que tous les événements de ce plan-ci forment un film : du point de vue des spectateurs qui sont rassemblés dans la salle, le film ne sera objectivement perçu que comme une succession chronologique d'images mouvantes. D'où l'hypothèse suivante : de même qu'un spectateur, trouvant par hasard ouverte la porte interdite, pourrait

tout d'un coup pénétrer dans la cabine de projection et y manier au hasard les bobines, de même certains hommes, dans des circonstances exceptionnelles, pourront ainsi, de manière plus ou moins durable, contacter des séquences (passées ou, également, *futures* — ceci est important) du grand film que forme la totalité cyclique des événements terrestres.

Il est bien évident que l'homme qui deviendrait capable de dominer tout le « film » que forme la succession des événements qui ont été, sont et seront, disposerait d'une immortalité virtuelle totale ; ayant accédé à la conscience de l'éternel présent, il ne serait plus un homme à proprement parler, mais un être divin.

Plus modestement, nous trouvons déjà les cas, bien attestés, d'hommes ayant contacté un niveau temporel passé ou futur l'espace de quelques minutes ou même au cours d'une durée plus longue, et (d'une manière tout aussi inexplicable) qui sont revenus ensuite à notre époque. Le cas le plus extraordinaire et le mieux authentifié jusqu'ici est sans conteste celui des deux universitaires anglaises, transportées durant un quart d'heure environ à l'époque de Marie-Antoinette. Comment expliquer les faits de ce genre ?

Nous avons vu que l'explication métaphysique théorique est aisée. Pour résoudre le problème de l'immortalité corporelle, une manière particulièrement élégante consisterait ici à construire un engin permettant à l'homme de se mouvoir à volonté en arrière comme en avant du continuum spatio-temporel. Il serait bel et bien possible de concevoir une immortalité pratique qui résulterait du fait même d'avoir *vaincu le temps*. On pense ici, entre des centaines d'œuvres de science-fiction fondées sur ce thème, au célèbre roman de H. G. Wells, *La machine à explorer le temps,* dont le cinéaste britannique George Pas a tiré en 1961 une excellente version filmée. Beaucoup d'entre nous, assurément, se complairaient à rêver aussi de cette merveilleuse machine dont la possession procurerait des pouvoirs presque divins : avec la *même* apparence corporelle, se matérialiser à

volonté dans toute époque, qu'elle soit passée ou future. Est-ce un rêve fou que d'imaginer de la sorte une possibilité directe pour l'homme de *se déplacer en avant et en arrière dans la durée* qui s'écoule, de la même manière qu'il peut se mouvoir dans l'espace ?...

Le temps, il est vrai, est ce qu'on appelle scientifiquement une dimension *privilégiée,* ce qui se traduit par l'impossibilité pour nous de le remonter en arrière : mais est-ce bien irrémédiable ? D'une part, la métapsychique et la parapsychologie pourront sans doute alléguer toutes sortes de faits troublants ; de l'autre, la physique contemporaine a bel et bien démontré que le déplacement en arrière dans le temps s'accomplit dans l'infiniment petit, par les plus petites particules de la matière : au niveau atomique et infra-atomique, la structure rigide du temps irréversible cesse donc d'être inexorable... Quelle tentation facile de nous demander si des hommes privilégiés n'auraient pas, eux, déjà découvert le grand secret d'une machine permettant d'opérer l'incroyable voyage dans le temps ! On pense à ces manuscrits médiévaux jalousement gardés en Grande- Bretagne, et où des personnages en vêtements du XXe siècle (complet-veston, etc.) figureraient sur certaines miniatures ; on pense aussi à la *Madone du Mans,* tableau de la fin du Moyen Age dans lequel nous voyons l'enfant Jésus tenir entre ses mains un petit hélicoptère (engin qui était totalement inconnu lorsque la toile fut peinte)... L'expérience scientifique et technique de ces dernières années n'a-t-elle pas établi qu'en toutes choses, ce qui nous semblait d'abord le plus vraisemblable n'est pas toujours ce qui s'est en fin de compte avéré exact ?

Pourrait-on espérer construire une machine à explorer le temps ? Aussi fantastique que cela puisse sembler à notre bon sens quotidien, une telle question n'a rien d'absurde sur le plan scientifique. Certes, apparemment, nous sommes incapables de nous mouvoir en arrière dans le temps : c'est pourquoi cette dimension est dite *privilégiée.* Apparemment donc, c'est l'impasse totale. Et pourtant, n'y aurait-il

décidément aucune possibilité concrète de réaliser le rêve génial de H. G. Wells ?

Dans son *Histoire inconnue des hommes depuis 100 000 ans*[98], Robert Charroux donne un exposé des patients travaux de l'ingénieur français Émile Drouet, qui semblent rendre possible à plus ou moins brève échéance la construction d'une machine à explorer le temps. Et ces recherches ne sont sûrement pas les seules dans le monde… Nul doute même que les laboratoires militaires extrêmement secrets de l'un ou l'autre des grands « blocs » mondiaux y songent aussi. Il est vrai que l'emploi stratégique du bouleversement temporel serait quelque chose de prodigieusement aléatoire : la moindre modification intentionnelle des causes historiques, si enchevêtrées, risquerait (à supposer qu'une telle action démiurgique soit effectivement possible) d'engendrer des conditions bien plus déplaisantes pour les apprentis sorciers que la réalité dont ils se plaignent tant. Bien que nous soyons, comme en témoignent tant de pages de cette enquête, confrontés avec des aspirations, des hypothèses, voire avec des mythes, on peut, sous toutes réserves, comme dit la formule consacrée, laisser vagabonder notre imagination et supposer que nous croisons à notre insu des voyageurs temporels. Et, de surcroît, nous pourrions même imaginer l'hypothèse fantastique de l'existence, entre époques diverses, de rapports commerciaux secrets de l'une à l'autre…

Il est curieux de signaler que des chamanes d'Asie centrale, ainsi que des sorciers océaniens, seraient, dit-on, à même d'exécuter une danse spéciale (en spirale, et allant de droite à gauche) leur permettant, l'espace d'une minute ou deux, de *remonter le temps,* les plus doués étant même, paraît-il, capables de ramener avec eux un petit objet emprunté à la période dans laquelle ils font ainsi une très fugitive incursion. Si ces faits sont exacts, rien n'empêcherait alors de supposer qu'il ne s'agit encore là que d'amusettes et que les hauts initiés peuvent également faire dans le passé, et aussi dans l'avenir,

des voyages assez longs. Naturellement, c'est toujours le même problème ; des prodiges signalés d'ordinaire en pays lointains, et qu'il est le plus souvent impossible de venir vérifier, de contrôler, de scruter !

Nous avons déjà prononcé le nom d'Einstein, et il est patent que la relativité (plus ou moins comprise, évidemment) a été maintes fois invoquée pour saisir la possibilité des libres déplacements dans le continuum spatio-temporel, certains allant même jusqu'à présenter les théories d'Einstein comme rendant possible à l'homme l'atteinte effective d'une sorte d'immortalité cosmique. Que faudrait-il, franchement en penser ?

Il ne faut pas oublier que, dans leur intégralité, les théories d'Einstein — ainsi que celles plus récentes qui visent à les compléter, voire à les supplanter — sont le domaine réservé des mathématiciens, des astronomes, des physiciens capables d'apprécier en véritable connaissance de cause les équations qui forment la base du système einsteinien du cosmos. Pourtant, on peut, avec toutes les réserves, toutes les précautions d'usage, tenter d'interpréter en langage intuitif, non mathématique, les conséquences philosophiques qui semblent bel et bien impliquées par les équations d'Einstein.

Du point de vue des éternelles aspirations humaines à l'immortalité, la relativité a pris la relève de l'alchimie pour proposer un nouvel onirisme. Et, de toute évidence, il s'agit là de suppositions, d'extrapolations, voire même d'hypothèses imaginatives qui dépassent le plan strictement scientifique. Mais le sujet même de notre livre nous plaçant d'emblée dans le domaine de l'extrapolation hardie, si ce n'est parfois même du fantastique pur, rien ne s'oppose à une prise en considération de ces envolées métaphysiques. Le vrai ne se révélant pas forcément « vraisemblable » ou « raisonnable » (ces deux catégories maîtresses du bon sens courant), rien ne nous empêchera d'ailleurs de croire qu'elles cernent parfois de plus près la réalité que des conceptions bien moins tapageuses… Pour simplifier

à l'extrême, nous pouvons dire que l'imagination moderne orientera volontiers ses thèmes d'immortalité autour des hypothèses relativistes.

La relativité repose sur un axiome fondamental : la vitesse de la lumière (300 000 kilomètres par seconde) est dans tout l'univers visible une *vitesse limite* ; aucun corps, sous peine de contradiction, ne pourra donc être censé pouvoir dépasser cette *vitesse limite*[99]. Mais, à dire vrai, pour l'observateur qui réaliserait l'exploit d'atteindre la vitesse de la lumière, de voyager ainsi avec l'image même d'un événement, c'est-à-dire à la vitesse vertigineuse de 300 000 kilomètres à la seconde, il n'y aurait plus qu'un éternel présent : « La Terre lui paraîtrait comme à l'instant qu'il l'a quittée, elle serait immobile : que dis-je, toute la surface de la Terre lui semblerait figée dans la plus parfaite immobilité. Les cyclones arrêteraient leur marche, les oiseaux suspendraient leur vol, les trains ne rouleraient plus, les hommes, acteurs des événements, lui apparaîtraient ainsi que nous les contemplons sur une photographie instantanée. Tout mouvement serait anéanti, toute durée terrestre suspendue[100]. »

En principe donc, le cosmonaute voyageant dans un engin projeté à la vitesse des ondes lumineuses jouirait d'une véritable immortalité de fait, car il vivrait dans un éternel présent, perpétuellement immobile.

On pourrait pourtant imaginer ce qui se passerait si, par hypothèse fantastique, le cosmonaute réussissait malgré tout à dépasser la vitesse limite : « *Mais,* nous fait observer l'abbé Moreux, puisque nous sommes dans le domaine de l'hypothèse, il ne m'en coûte pas davantage d'imaginer notre voyageur emporté loin de la Terre avec une vitesse supérieure à celle de la lumière. Dans ce cas, il rejoindra, en cours de route, des images ayant quitté la Terre AVANT son départ, donc des images d'événements se succédant, tel un film cinématographique qu'on déroulerait à l'envers. Curieuse façon de vérifier l'authenticité des faits passés, d'assister au règne de

Napoléon, de revivre le Moyen Age, de revoir la mort du Christ, la décadence de l'Empire romain PRECEDANT sa grandeur, etc.[101] »

Les rêves les plus extraordinaires de voyages à volonté dans le temps deviendraient ainsi réalisables, au-delà de tous les plus grands espoirs : « Un observateur situé aux confins de la Voie lactée, dans la portion la plus éloignée du système solaire, s'il possédait des instruments grossissants, contemplerait des événements qui se sont déroulés sur notre planète il y a environ 200 000 ans[102]. »

Le meilleur moyen de construire la fabuleuse machine rêvée par H. G. Wells — et, après lui, par tant d'autres auteurs de science-fiction — serait donc d'arriver à construire un engin capable de se déplacer librement à ces vitesses époustouflantes, se situant au-delà même de l'inexorable « mur de la lumière ».

Evidemment, nous sommes toujours ramenés au véritable obstacle contre lequel nous n'avons cessé de nous heurter à propos des diverses manières de concevoir l'immortalité corporelle : celui de rencontrer des faits prodigieux, merveilleux, dont la vérification objective se révèle absolument rebelle à toute approche expérimentale d'importance. Il s'agirait, somme toute, de vérifier des faits qui se situent en dehors des normes concevables régissant l'état humain...

On dit parfois que les plus grands secrets sont d'une simplicité « enfantine », quand on les découvre. Et, à ce propos, nous pourrions nous demander si l'homme n'aurait pas en lui-même une puissance plus merveilleuse peut- être que la fameuse machine à explorer le temps : nous voulons parler de sa propre imagination.

La plus grande libération

Il est bien évident que l'homme dit normal aura tendance à considérer son imagination comme une faculté secondaire. Pourtant,

ne serait-il pas possible de la développer méthodiquement, d'en faire, au lieu de la « folle du logis » qui se disperse au hasard des fugitifs châteaux en Espagne qu'elle édifie, une véritable épée magique ouvrant toutes grandes les portes de l'illumination la plus totale ?

Le pouvoir de choc de certaines images ne pourrait-il pas nous mener loin, bien loin : nous faire parvenir (pendant une durée plus ou moins brève) à un état de conscience *libérée*, dans lequel il n'y aurait cette fois plus du tout de limites ? Certaines images privilégiées seraient ainsi dotées de la faculté, non seulement de nous faire revivre à volonté les événements du passé chargés pour nous d'un inépuisable cortège de joies, mais aussi de nous faire *passer au-delà des apparences,* en un domaine où il n'y a plus ni déclin, ni tristesse, ni vieillissement, ni mort. Il serait ainsi possible d'atteindre, par des images choc pouvant être elles- mêmes tout à fait humbles (une naïve carte postale, un vieux mur au-dessus duquel surgissent des feuillages brusquement illuminés d'un rayon de soleil, un tableau étrange, etc.), à une véritable expérience mystique durant laquelle la conscience sera transportée dans ce que l'écrivain André Hardellet nomme si joliment : « Le Jardin[103].»

Ainsi, la plus prodigieuse des expériences libératrices serait accessible aux êtres les plus humbles, les plus simples, ceux qui sauront jouir des merveilles que les personnes compliquées ne peuvent même plus remarquer autour d'elles, ayant perdu la possibilité de se servir de la clef psychologique qui constitue leur imagination — celle impartie à tout être humain normal, mais dont la puissance est d'ordinaire ignorée ou galvaudée.

Le pauvre comme le riche, l'enfant comme l'adulte, l'humble comme le savant, chacun de nous est capable de se servir de cette clef merveilleuse, du moment qu'il saura se mettre en état de la découvrir.

L'observation courante nous y pousse naturellement. Chacun de nous, en effet, aura pu rencontrer des êtres qui ont conquis apparemment « tout » pour être heureux et dont l'existence se déroule pourtant dans la frustration, dans l'envie, la tension perpétuelles, alors que d'autres, qui n'ont pas grand-chose dans le domaine des biens de ce monde, vivent au contraire dans un état merveilleux de sérénité, de contentement, de paix. C'est qu'ils ont conquis le détachement effectif par rapport à la chaîne infernale des désirs sans cesse renaissants, et que, par cela même, ils jouissent des joies merveilleuses qui leur sont accessibles, et que les êtres censés avoir « réussi » dans la vie ne peuvent, en bien des cas, même plus voir. C'est là une vérité humaine presque banale : d'une part, il existera toujours des êtres qui ne seront jamais heureux (il y aura toujours quelqu'un qui aura une voiture, une maison, une maîtresse, une situation, etc., plus belles que celles dont ils disposent) ; de l'autre, de « pauvres types » (ou soi-disant tels aux yeux du monde) qui vivront, eux, dans la joie la plus sereine, car ils peuvent pénétrer à volonté dans le « jardin » de l'extase imaginative, à l'occasion de choses « gratuites » ou « sans valeur », un coucher de soleil, une lampe se reflétant dans deux perspectives de glaces, une petite carte postale naïve, etc.

Bien des pages d'André Hardellet, qui a minutieusement décrit ses propres expériences, seraient à citer ici, telles ces lignes tirées de son recueil *Sommeils* (Pierre Seghers éditeur, 1953): « Un paysage, voire une ombre sur l'herbe, suffisait à rétablir le contact : il lui semblait tout à coup se confondre avec des souvenirs errants qui lui livraient le passé d'un inconnu (…) Puis, quelques secondes écoulées, son effroyable solitude se refermait autour de lui. »

C'est une totale possession imaginative du monde qui nous deviendra ainsi possible. Dans son *Parc des archers,* André Hardellet nous fait voir, avec toutes les précisions psychologiques souhaitables, les magnifiques résultats qui s'offrent ainsi à nous, dès lors que nous

aurons pu acquérir l'émerveillement imaginatif de l'enfant : « Le miracle s'est renouvelé et j'ai peu à peu appris mon métier de sourcier : comment ouvrir les yeux, comment penser à une créature ou à un objet, comment saisir l'angle privilégié unique (...) Une combinaison de taches colorées, des liserons sortant d'une ruine, la chandelle violette d'une digitale sur un talus, un tas de cailloux, une coulée de soleil sur des tuiles peuvent me servir d'intermédiaire : ils ont leur équivalent dans l'insondable fichier des siècles. Cependant, pour une raison inexplicable, certains lieux (que je nomme les « places ») sont meilleurs conducteurs, comme si les événements qui s'y déroulèrent avaient laissé sur eux une empreinte plus tenace, bien qu'immatérielle (...) Rien ne présente de caractère fantastique, incohérent : ces paysages, ces scènes sont tels que dans la réalité et pourtant marqués d'une griffe qui leur appartient en propre, ce sont les originaux dont mon existence normale ne perçoit que de mauvaises copies. D'où proviennent cette joie paradisiaque, cette vacance indescriptible, cet allégement de toute misère qui m'envahissent alors ? Est-ce parce que, déserteur de l'univers temporel, je découvre l'éternité comme une infinie, une inaltérable continuité... ? »

En partant ainsi d'expériences simples, bien « enfantines » — mais résultant de toute une formation, de toute une ascèse qui fait redécouvrir précisément la vision originelle, *paradisiaque,* des choses — l'imagination nous permettrait de vaincre le temps, conquérant de la sorte la plus réelle immortalité psychologique.

Dans son premier roman, *Le seuil du jardin,* - André Hardellet concevait même la construction d'une fort étrange machine : elle permettait d'engendrer à volonté ce brusque transfert imaginatif procurant à la conscience l'accès libérateur au «jardin ». Ainsi deviendrait accessible, à tout moment, l'expérience onirique qui, soit dans le rêve, soit à l'état de veille, semble — hélas pour si peu, si peu

de temps d'ordinaire — transporter vraiment *ailleurs* notre conscience imaginative.

De telles expériences soudaines sont néanmoins toujours accompagnées en arrière-plan du sentiment qu'elles sont illicites aux yeux des puissances qui nous maintiennent à l'état normal, c'est-à-dire à l'existence dans le monde visible, avec tous les devoirs et inhibitions pratiques entraînés par l'état de veille : « *D'une nuit à l'autre* (il s'agit là d'un rêve fait de nombreuses nuits de suite par le héros du roman, un peintre), le décor variait légèrement, mais la même impression de joie incommunicable s'en dégageait. Masson approchait d'un jardin à l'abandon, désert, touché par la lumière d'été. Sa porte vermoulue était ouverte, mais il n'éprouvait pas l'envie d'y pénétrer, il lui suffisait de savoir que ce jardin existait et de le contempler jusqu'à ses limites perdues dans les broussailles, entre des bassins et des kiosques en ruines. Un sentiment bizarre retenait Masson sur le seuil : le soupçon qu'il valait mieux remettre à plus tard l'exploration de l'enclos, le pressentiment d'une obscure *défense d'entrer*. Il longeait le mur, regardait par les brèches, dans l'attente d'un événement qui ne survenait pas, mais une attente sans impatience et sûre d'être satisfaite. Puis, à un moment donné, il se trouvait *à l'intérieur* du jardin, bien qu'il n'ait jamais eu conscience du passage. Une paix surnaturelle l'entourait, un bonheur sans équivalent dans la veille. »

Visions qui nous redonnent peut-être pour un moment (mais qui vaut une éternité) la conscience imaginative totale qui était l'apanage de l'homme avant la Chute : *Le paradis perdu ne devient accessible qu'à ceux qui s'en souviennent*[104]... Une nouvelle fois, nous sommes ramenés aux plus anciens des mythes !

En somme, en l'imagination humaine résiderait la plus merveilleuse possibilité qui soit accessible pour se libérer de l'emprise des apparences physiques : Le problème se situe (...) dans la mémoire. Nous en ignorons la démarcation et je suppose, continue

Hardellet, qu'elle déborde notre identité selon l'état civil. Dans certains cas, nous pourrions nous souvenir de ce que d'autres ont vu, ont senti. Au niveau du subconscient, il doit se produire des échanges, comme une sorte d'osmose qui nous introduit dans un moi étranger. Nos souvenirs nous perpétuent hors de l'espace et hors de notre temps[105]. » Les découvertes de la psychologie confirment de telles remarques…

Mais les forces qui rivent sans pitié l'homme au plan terrestre toléreraient-elles l'invention effective d'une *machine à rêver* permettant à tout un chacun de s'évader, de se libérer à volonté du réel ? Certes non : dans le roman de Hardellet, nous verrons ainsi les impitoyables gouvernants invisibles (qui, derrière les formes connues du pouvoir politique ou économique, et le plus souvent même à l'insu de celles-ci, veillent toujours à ce que l'évolution de la société se fasse en respectant les normes prévues pour le cycle que nous traversons) tout essayer, utiliser absolument tous les moyens possibles (légaux et illégaux) pour réussir à obtenir la destruction sans recours des moyens d'évasion. L'idée de l'acte *interdit*, que forme le libre retour imaginatif au paradis perdu, au « jardin », est d'ailleurs inséparable d'une conscience de l'illicite : celui qui éprouve ce choc soudain aura toujours par là même, plus ou moins mais toujours présente, l'impression que c'est *malgré* certaines barrières, que c'est en trompant fugitivement la vigilance de puissances coercitives (que Hardellet nomme les « Gardes ») qu'il sera possible d'entrevoir, du seuil, le « jardin » et, bien plus rarement encore, d'y pénétrer, par-delà le *no man's land* qui sépare les apparences sensibles du paradis imaginatif perdu qui se trouve derrière elles, enclos en elles, mais ouvert seulement à ceux qui auront enfin pour franchir les barrières qui enchaînent la conscience humaine à la vie de tous les jours.

Pourtant, le grand secret pratique d'évasion imaginative semble d'une simplicité *enfantine* — et il l'est bel et bien, au sens le plus

précis de l'adjectif : en retrouvant l'intégralité de notre pureté imaginative, nous redevenons capables de voir les merveilles que les conditions normales de conscience nous ont, des années durant, accoutumés à ne même plus pouvoir remarquer. Et, bien souvent, notre raison sera l'inhibition, la barrière la plus efficace. Dans un splendide conte symbolique de H. G. Wells, *La porte dans le mur,* nous voyons le héros se révéler à lui-même en fin de compte, quelque chose l'ayant empêché de passer, au cours de sa vie terrestre, dans le paradis imaginatif perdu : y ayant débouché par hasard alors qu'il était écolier, il commettra l'erreur de parler de sa merveilleuse découverte à ses camarades de classe qui, incapables de comprendre, se gausseront de lui. Devenu adulte, il négligera une nouvelle possibilité inespérée d'ouvrir à nouveau la porte magique qui lui ouvrait l'accès aux merveilles, par peur d'arriver en retard à un rendez-vous important pour sa carrière. La troisième et dernière possibilité d'entrer dans le merveilleux « jardin » (l'expression de Hardellet est vraiment celle qui, toujours, s'impose) coïncidera avec la mort physique du héros : on retrouvera son corps, mais illuminé d'un extraordinaire sourire, dans le chantier où débouchait la petite porte. Grâce à la mort, il aura enfin *retrouvé le « Jardin* », c'est-à-dire l'« autre rive », ce qui est au-delà des apparences, « derrière » et « en » elles.

La même idée (la mort comme libération imaginative) s'exprime encore dans un roman de Gustav Meyrink, *La nuit de Walpurgis*[106], le héros principal, rencontrant la mort au bout de son voyage, atteindra par-là même la délivrance initiatique…

Un vieil adage hermétique nous affirme que l'alchimie est *«travail de femme et d'enfant»*. Quelle est l'étendue de cette curieuse expression ? Elle ne concerne pas, c'est certain, un vrai «jeu d'enfant » ; en réalité il s'agit, d'une part de nous préciser que le Grand Œuvre alchimique ne nécessite pas du tout des capacités physiques vraiment exceptionnelles, et de l'autre (et surtout), de nous révéler le

rôle capital joué dans l'alchimie par une faculté psychique souvent méprisée, abandonnée « aux femmes et aux enfants » : *l'imagination*. Nous avons tenté de montrer, dans notre ouvrage *Voyages vers ailleurs*[107], comment l'imagination, méthodiquement développée par les disciplines secrètes de la Voie tantrique, permet sans doute aux êtres prédestinés non seulement d'accéder à la conscience directe des régions supérieures au plan physique, mais de s'y mouvoir en toute liberté.

A la limite même — et, là, nous revenons d'une manière directe au problème de l'immortalité humaine — on pourrait concevoir une totale libération imaginative de l'emprise corporelle des apparences sensibles. Ainsi s'explique la curieuse planche finale du *Mutus Liber* (Livre Muet), cet extraordinaire document hermétique du XVIIe siècle où nous voyons l'adepte monter au ciel en abandonnant à son sort, sans plus s'en préoccuper, son corps physique.

Dans le dénouement d'Axël, ce magnifique drame initiatique de Villiers de l'Isle-Adam, les deux amants prédestinés n'accomplissent pas un suicide ordinaire : en fait, il s'agit ici d'un rite tantrique qui procure l'accès définitif au plan supérieur à celui des apparences sensibles. C'est une véritable *translation* qui s'opère.

Le conte chinois de l'artiste qui avait peint une jeune fille, si parfaite qu'elle avait fini par descendre de la toile pour tendre les bras à son créateur, illustre bien la nature véritablement *démiurgique* de l'imagination active, méthodiquement développée par l'initié tantrique. Celui-ci, par un entraînement approprié, deviendra capable de projeter totalement sa conscience dans la région privilégiée atteinte par concentration imaginative. Et quand le lama tibétain se concentre sur un mandala représentant le paradis précis d'une divinité du panthéon tantrique, il *est* dans ce paradis… Et, de la même manière, il sera possible au tantrika de donner une vie indépendante à ses créations imaginatives. Rappelons cette très belle légende japonaise, selon laquelle un sculpteur inspiré fut obligé

d'introduire en toute hâte une très légère imperfection aux oiseaux réalisés par lui pour un temple, au moment même où les volatiles de pierre allaient s'envoler!

L'imagination serait-elle donc à même de devenir une véritable épée magique, permettant à celui qui en fera usage de parvenir à une totale libération hors du plan terrestre ? Une telle interrogation dépasse à vrai dire toute possibilité de preuves d'ordre scientifique. Pourtant au premier chef, elle ne nous paraît pas absurde, tout au contraire ! Prenons, en effet, l'exemple du rêve sous sa forme la plus courante : en rêve, nous agissons, nous éprouvons, nous voyons, etc., avec une intensité aussi forte que dans l'état de veille. Cela ne semblerait-il pas impliquer que, dans le rêve, notre conscience peut bel et bien se transporter *ailleurs,* quitter l'ordre des apparences sensibles ? On remarquera aussi la manière dont l'imagination, dans l'état de rêve, bouleverse les cadres spatio-temporels normaux : nous pourrons nous déplacer dans le passé comme dans l'avenir, le plus souvent avec beaucoup de limites pratiques, il est vrai. Il est aussi à rappeler que tout ce qui existe dans le cosmos peut être considéré comme étant formé de vibrations. Mais les phénomènes se produisent, sur l'échelle des manifestations cosmiques, à une fréquence vibratoire plus ou moins élevée, tandis que ceux engendrés par l'imagination active sont, d'une nature telle qu'ils se jouent sans dommage des limites spatio-temporelles courantes. Bien loin d'être une faculté mineure, l'imagination se révélera presque toujours comme le pouvoir humain le plus précieux qui soit.

Dans son roman *Le château de l'horloge*[108], Lise Deharme a écrit ces lignes qui, sous leur humour, ont de quoi nous faire réfléchir : « Chacun de nous possède un château imaginaire. Les plus sages ou les plus fous s'y retirent à jamais. »

Que faut-il en penser ? Serait-il vraiment possible, grâce à un entraînement méthodique très poussé de la puissance imaginative,

de parvenir effectivement à la libération personnelle totale, par-delà toutes les limitations habituelles de l'état humain ordinaire ?

Il est indéniable qu'il existe diverses techniques qui vont dans ce sens : permettre au sujet d'opérer le transfert total soudain de la conscience du plan terrestre aux régions subtiles explorées par l'imagination active méthodiquement développée. La conscience, le temps que durera ce processus de translation imaginative, ne jouera plus ici-bas mais sur une zone *autre* que celle des apparences sensibles, de l'état de veille. Ainsi se comprendraient des possibilités extraordinaires comme celle qui constitue le grand thème central du chef-d'œuvre de George Du Maurier (que nous avons d'ailleurs cité), *Peter Ibbetson*[109]. Les deux héros du roman, irrémédiablement séparés dans la vie ordinaire, vivront pourtant le plus prodigieux amour d'un homme et d'une femme prédestinés : chaque nuit, ils se retrouvent *ailleurs,* en un monde magique s'organisant d'une manière merveilleuse au gré de leurs souvenirs précis, de leurs créations imaginatives cohérentes ; monde pleinement *imaginé,* certes, mais qui, pourtant, n'a rien de nébuleux ou d'illusoire puisqu'il est, bien plus *réel* que la prosaïque réalité. Expérience pleinement conforme à la tradition tantrique, où il est fait état d'amants prédestinés qui ne peuvent se rejoindre sur le plan physique (l'un des partenaires étant marié, par exemple, ou pour d'autres raisons tout aussi déterminantes), et qui sont néanmoins à même de connaître l'union divine : ils s'enlacent de manière magnétique, et leur conscience se déplace librement tandis que le corps physique est mis en sommeil et vogue pour ainsi dire dans les régions subtiles explorées par leur imagination magique suractivée.

Sans aller jusque-là, bien des lecteurs auront eu l'occasion de faire en dormant cette expérience si curieuse : retrouver lors du sommeil des lieux, des personnes, des actes connus lors de rêves précédents, laissant donc supposer que l'imagination se déplace bel et bien *quelque part* quand elle pérégrine ainsi, *ailleurs* que dans les

apparences sensibles. Ces faits se distinguent des rêves classiques dans lesquels la conscience est d'ordinaire plongée au milieu d'un état passif, chaotique, où elle est menée de droite à gauche et au gré des événements subis. Dans les états imaginatifs privilégiés, au contraire, la conscience est portée à un niveau aussi (sinon *plus*) intense et aussi coordonné que dans les expériences importantes vécues en état de veille. En outre, en la circonstance, l'imagination active du rêveur devient peut-être capable de dépasser les limites habituelles d'espace et de temps, d'acquérir ainsi la connaissance soudaine d'actions passées et futures, ou même de réaliser des projections psychiques en divers lieux. Virtuellement, l'imagination débouche vers d'incroyables profondeurs psychologiques. Ne tiendrait-on pas là une clef véritable d'accès vers une forme d'immortalité ?

On aura beaucoup parlé, ces dernières années, des recherches du professeur Roger Heim et d'autres biologistes éminents sur les étranges propriétés des champignons hallucinogènes employés dans certaines tribus indiennes du Mexique — propriétés hallucinatoires au nombre desquelles figure la connaissance d'épisodes qui semblent appartenir à d'autres vies que l'existence actuelle du sujet. Serait-il possible, une fois l'état de translation imaginative de la conscience bien acquis, de quitter ce plan-ci d'existence pour se projeter totalement et de manière durable dans l'*ailleurs* ainsi reconnu par l'imagination magique ? Au cours de certains rêves, d'une haute intensité, il advient que le sujet éprouve tout d'un coup l'impression bizarre que, s'il se laisse trop aller, il arrivera un moment où il ne pourra plus se réveiller dans son lit, car il sera transporté » *ailleurs*. Parfois, cette même expérience pourra se produire à l'état de veille : le sujet verra alors s'ouvrir devant lui (nous retrouvons là les thèmes fascinants du « seuil du jardin », de la « porte dans le mur ») une porte, un chemin par lequel il lui serait possible de quitter la réalité courante.

Nous parlions plus haut de la vieille doctrine des vies humaines successives. On pourrait, à ce stade, puisque nous n'en sommes pas à une hypothèse extraordinaire près, concevoir une idée d'une hardiesse extrême : des hommes parvenus à un puissant degré de maîtrise spirituelle qui deviennent aptes à *déterminer* leur manifestation corporelle future avec, pour corser l'affaire, la possibilité de choisir (pour l'accomplissement d'une mission traditionnelle très précise) une incarnation qui serait future par rapport à la vie individuelle présente de l'homme, mais *passée* par rapport au flux temporel historique. Dans cette hypothèse, la carrière fulgurante du génie exceptionnel que fut Léonard de Vinci s'expliquerait ainsi (si, nous le précisons de nouveau, nous tenons bien témérairement compte des possibilités les plus fantastiques) : il s'agirait d'un homme du XXe siècle, ou (qui sait ?) d'une époque ultérieure, « *réincarné » dans le passé*. Evidemment, une telle éventualité donne le vertige, et pourtant, le plus incroyable n'est-il pas, en bien des cas, plus vrai que ce qui tombe d'ordinaire sous le « bon sens » ?

Finalement, nous rejoignons le problème d'une libération intégrale : serait-il possible d'échapper de manière vraiment totale, absolue, aux limites inexorables imposées aux hommes, comme à toute créature terrestre, par le continuum spatio-temporel ? Se mouvoir, se manifester, agir à volonté à toute époque (qu'elle soit passée ou future) ? Ce serait là, assurément, la forme la plus parfaite qui se puisse rêver d'une immortalité réussie : l'homme capable de voyager librement dans la durée, en avant comme en arrière à son choix, échappant désormais à toute limitation concevable des activités humaines, à la décrépitude et en tout premier lieu, à la mort[110].

On retrouve d'ailleurs ici le terme de la libération atteinte — selon les traditions hermétiques — par l'adepte alchimique, qui devient capable de vaincre non seulement la mort mais l'espace et le temps eux-mêmes, bref, toutes les contraintes : celles-ci ne jouent plus

quand l'homme a retrouvé *l'état inconditionné,* pour parler comme René Guénon ! En principe, on pourrait, nous l'avons vu, la concevoir. A supposer que si la construction d'engins dépassant la vitesse de la lumière se matérialisait. La vitesse de 300 000 kilomètres/seconde soit en effet, d'après les théories d'Einstein, une limite impossible à franchir ; ce mur cesse peut-être d'exister si l'on tente de se placer du point de vue de certaines théories plus récentes, celle du champ unitaire de Jean Charon par exemple. Et il y a sans doute encore ce fait bien établi d'ores et déjà, semble-t-il, par les recherches parapsychologiques les plus rigoureuses : les transmissions télépathiques paraissent s'effectuer d'une manière *instantanée*...

De quelle façon conclure l'ultime paragraphe de cette enquête sur l'immortalité ? Nous n'avons pas cessé, d'un bout à l'autre de notre travail, de nous heurter à cette constatation : dès lors que les faits concernent le domaine précis de l'immortalité corporelle, qu'il s'agisse des traditions magiques et alchimiques ou des extrapolations bien aventureuses à partir des hypothèses scientifiques d'avant-garde, nous sommes toujours placés devant des positions ou des doctrines qui se révèlent presque invariablement hostiles à toute vérification rationnelle. Que ce soient des anciens mythes ou des rêveries très « littéraires », c'est toujours la même hantise humaine d'une libération hors de toutes les limites, d'un *retour au paradis perdu* qui s'épanouit, et, presque toutes les fois, avec l'impossibilité de pouvoir se livrer sur ce matériau fascinant à des tests qui présenteraient un sens scientifique déterminant, tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances.

S'il faut quand même prévoir un « mot de la fin », nous dirons — et c'est peut-être ce que les lecteurs auront déduit eux-mêmes à la fin de notre enquête — qu'il nous semble utile de poser la question suivante : pour s'offrir pleinement à l'homme, l'immortalité a-t-elle vraiment besoin d'être conçue comme *physique* et *corporelle* ? Au

contraire, ne pourrait-on pas admettre que l'immortalité la plus totale serait justement celle qui ne nécessiterait plus aucun recours au corps physique pour *vaincre toutes les limites* — celles d'espace comme celles du temps ?

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES[111]

A

ETUDES TOUCHANT DIRECTEMENT AUX PROBLEMES DU RAJEUNISSEMENT ET DE L'IMMORTALITE PHYSIQUE

Robert AMBELAIN, *Le mystère posthume de l'apôtre Jean,* in *Sacramentaire du Rose-Croix,* La Diffusion Scientifique, 1964, pp. 285 et suiv.

Maurice ANIANE, *Notes sur l'alchimie,* étude publiée dans le recueil collectif *Yoga,* « Cahiers du Sud » 1953, pp. 243-73.

Georges BARBARIN, *Les clés de la santé ; le rajeunissement,* éditions Adyar.

Léon BINET, *Gérontologie et gériatrie,* Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je ? », n° 919.

Alexandre BOGOMOLETZ, *Comment prolonger la vie ?* Bibliothèque française, 1950.

Paul CHACORNAC, *Le Comte de Saint-Germain,* éditions traditionnelles, 1947.

L. R. CHAUVENET, *Some notes on the Immortals,* « The Fantasite », Official Organ of the Minneapolis Fantasy Society, vol. 1, n° 4, July 1941, pp. Il -13.

Cari Martin EDSMAN, *Ignis divinus : Le feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité,* Lund C.W.K. Gleerup, 1949.

Mircea ELIADE, *Forgerons et alchimistes*. Flammarion, 1956 ; *Le Yoga : immortalité et liberté,* Payot, 1953.

Robert C.W. ETTINGER, *L'homme est-il immortel ?* Préface de Jean Rostand, Denoël, 1964.

Tony FAIVRE, *Les vampires*. Le Terrain Vague. 1963.

J. FINOT, *La philosophie de la longévité,* éditions Lebleicher, s.d.

Jacques GUILLERME, *La longévité,* P.U.F., Collection « Que sais- je ? » n° 754.

Christian GUY, *Les teinturiers de la lune,* éditions Guy Victor, 1964.

E. J. GUMBEL, *La durée extrême de la vie humaine,* Hermann, 1937.

Maurice HEIM, *Saint-Germain, Le Rose-Croix immortel,* Gallimard, 1956.

Marc HEIMER, *Surhommes et surmondes,* Julliard, 1961.

Bernard HEUVELMANS, *Le secret des Parques,* L'Arche, 1954, 3 volumes.

Serge HUTIN, *L'immortalité physique devant la science,* « Initiation et Science », n" 55, Noël 1962, pp. 17-21 : *Les techniques de rajeunissement et d'immortalité,* «La Tour Saint-Jacques», n° 11-12, juillet-décembre 1957, pp. 96-104 ; *Immortalité magique et immortalité scientifique,* « Ailleurs », Lausanne, n" 16, février 1959, pp. 13-14 ; *H. Rider Haggard et la connaissance interdite,* « Rose- Croix », juin 1960 et septembre 1960 ; *Voyages vers ailleurs,* Librairie Arthème Fayard. 1962 ; *Histoire des Rose-Croix,* Le Courrier du Livre, nouvelle édition 1969.

Gilles LAMBERT, *Niehans, l'homme qui fait reculer la vieillesse,* Arthème Fayard, 1958.

Hubert LARCHER, *Le sang peut-il vaincre la mort ?* Gallimard, 1957.

LECOMTE du NOUY, *Le temps et la vie,* Gallimard, 1936.

M. A. LEGRAND.*La longévité à travers les âges.* Flammarion, 1911.

Auguste LUMIERE, *Sénilité et rajeunissement,* Baillière, 1932.

André MAHE, *Ma cure de rajeunissement,* éditions du Seuil, 1956 ; *Le secret de nos origines,* La Colombe, 1962.

H. MASPERO, *Le taoïsme,* « Civilisations du Sud », 3 vol., 1950.

S. METALNIKOV, *La lutte contre la mort,* Gallimard, 1937.

René PAVANS, *Essai pour une théorie de la mort,* L'Arche, 1952.

Valentine PENROSE, *Erzeben Bathory, la comtesse sanglante,* Mercure de France, 1961.

Max RETSCHLAG, *Von der Urmaterie zum Urkraft-Elixier (Der Weg zum wahren Stein)* Leipzig, Richard Hummel, 1926.

Jean ROSTAND, *Peut-on modifier l'homme ?* Gallimard. 1956.

RUMELIUS, *L'élixir de longue vie,* éditions Niclaus, 1949.

Françoise de SAINT-GERMAIN, *L'énigme du comte de Saint-Germain,*

« Miroir de ('Histoire », mars 1959, pp. 402-408.

A. de SAMBUCY, Albert LEPR1NCE, J.P. MARTIN de BEAUCE et J. RENO-BAJOLA1S, *Comment rajeunir d'après les méthodes de G. KNAPP,* Omnium Littéraire, 1961.

Julius SCHULZ, *Die Überwindung des natürlichen Todos : der unsterbliche Mensch der nahen Zukufl,* Zürich, Lebensweiser-Verlag, 1928.

SINDBAD, *Das Lebenseelixier in Bulwers Romanen urtd in den Schriften der wirklichen Adeplen,* Leipzig, Verlag Max Altmann, 1923.

Edmund W. SINNDTT, *La biologie de l'esprit,* Gallimard, 1956.

Bram STOKER, *Dracula,* roman ; première traduction française intégrale, avec importante introduction par Tony FAIVRE, Verviers, Bibliothèque Marabout, n° 182.

Roger VADIM, *Histoires de vampires,* Anthologie, Robert Laffont, 1961.

Roland VILLENEUVE, *Loups-garous et vampires,* La Palatine, 1963 ; réédition chez J'ai lu.

Ornella VOLTA, *Le vampire,* Jean-Jacques Pauvert, 1962.

Antoine ZIGMUND-CERBU, *Pratiques indiennes d'ingestions magico-religieuses,* « Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques », 1er trimestre 1960, pp. 26-31.

B

OUVRAGES TOUCHANT, DE PRES OU DE LOIN, AU PROBLEME DE L'IMMORTALITE

René ALLEAU, *Aspects de l'alchimie traditionnelle,* éditions de Minuit, 1953 ; *Les sociétés secrètes,* Denoël, 1963.

Lucien BARNIER, *A quoi rêvent les savants soviétiques,* Del Duca, 1958.

Jacques BERGIER, *Les murailles invisibles,* Del Duca, 1960.

Maurice BURTON, *La vie fantastique des animaux,* Pion, 1961.

Eugène CANSELIET, *Alchimie,* Jean-Jacques Pauvert, 1964.

Michel CARON et Serge HUTIN, *Les alchimistes,* éditions du Seuil, Collection « Le temps qui court », 1959.

Alexis CARREL, *L'homme, cet inconnu,* Pion 1935.

Michel CARROUGES, *La mystique du surhomme,* Gallimard, 1953.

Jean E. CHARON, *La connaissance de l'univers,* éditions du Seuil, 1962 ; *Du temps, de l'espace et des hommes,* id., 1963.

Robert CHARROUX, *Histoire inconnue des hommes depuis 100 000 ans,* Paris, Robert Laffont, 1963.

Arthur C. CLARKE, *Profil dit Futur,* Denoël, Encyclopédie Planète, 1964.

Hilaire CUNY, *Comment naîtront les enfants en l'an 2000,* Del Duca, 1958.

Albert DUCROCQ, *L'Espace sera-t-il vaincu ?* Pion, 1955. *Logique de la vie,* Julliard, 1956.

Charles FORT, *Le livre des damnés,* Deux Rives, 1954 ; nouvelle édition, Le Terrain Vague, 1963.

FULCANELLI, *Le mystère des cathédrales,* 4e édition, Jean-Jacques Pauvert, 1964 ; *Les demeures philosophâtes,* id., 1965, 2 volumes.

Gilbert GADOFFRE, *Les Ordalies,* roman, éditions du Seuil, 1955. (Roman dans lequel sont traités les plus hauts secrets de la libération alchimique, par-delà l'espace et le temps.)

Georges GALLET, *Demain sera un autre monde,* éditions de la Pensée moderne, 1958.

Georges GAMOW, *Un, deux, trois... l'infini,* Dunod, 1955.

Paul GREGOR, *Journal d'un sorcier,* éditions Sebescen, 1964.

Jimmy GUIEU, *Black-out sur les soucoupes volantes,* Fleuve Noir, 1956.

André HARDELLET, *Le seuil du Jardin,* roman, Julliard, 1958. (Rééd. Pauvert, 1964; ; *Le parc des Archers,* roman, Julliard, 1961.

Fred HOYLE, *Frontières de l'astronomie,* Buchet-Chastel, 1956.

Bernard HUSSON, *Deux traités alchimiques du XIXe siècle,* Omnium Littéraire, 1964.

Aldous HUXLEY, *Les portes de la perception,* Monaco, éditions du Rocher, 1964.

Louis JACOT, *La terre s'en va,* La Table Ronde, 1958.

Michel JANSEN, *Vers les espaces infinis,* Namur, éditions du Soleil Levant, 1956.

H. Spencer LEWIS, *Manuel rosicrucien, Villeneuve-Saint-Georges,* éditions rosicruciennes, 1958.

Pierre MABILLE, *Le miroir du merveilleux,* éditions de Minuit, 1963.

Charles-Noël MARTIN, *Les treize marches vers l'atome,* Horizons de France, 1958.

Jacques M EN ETRIER, *Eloge de l'incertitude,* La Colombe, 1956.

Aimé MICHEL, *Mystérieux objets célestes,* Arthaud, 1957.

R. DE WITT-MILLER, *Magies quotidiennes,* Pion, 1961.

Pierre NEUVILLE, *Les explorateurs de l'au-delà,* Robert Laffont, 1957.

Louis PAUWELS et Jacques BERGIER, *Le matin des magiciens,* Gallimard, 1960.

Jean-Charles PICHON, *Les cycles du retour éternel,* Paris, Robert Laffont, 1963.

Pierre ROUSSEAU, *Histoire de l'avenir,* Hachette, 1960.

Denis SAURAT, *La religion des géants et la civilisation des insectes,* Denoël, 1955.

Kurt SELIGMANN, *Miroir de la Magie,* Fasquelle, 1960.

John SYMONDS, *The great Beast : The life of Aleister Crowley,* Londres (Rider), 1951.

Paul THOMAS, *Les extra-terrestres,* Pion, 1962.

Robert TOCQUET, *La vie sur les planètes,* éditions du Seuil, 1 960.

François TULOUP, *Le merveilleux est-il mystérieux ?* Nouvelles Editions Debresse, 1957.

A. VANDEL, *L'homme et l'évolution,* Gallimard, 1960.

H. WENDT, *Ils n'étaient pas dans l'Arche,* Denoël, 1960.

Claude d'YGE, *Nouvelle assemblée des philosophes chimiques,* Dervy-Livres, 1954.

DES PRESSES DE GERARD & C°
65, rue de Limbourg,
B-4800 Verviers (Belgique)
D.1973/0099/89

UNIVERS SECRETS

BIBLIOTHEQUE MARABOUT

Un des rêves les plus fous de l'homme, depuis son apparition, a toujours été la conquête de l'immortalité. Les vieilles légendes, la tradition, toute une riche et étonnante littérature en témoignent d'ailleurs largement. Mais l'homme n'y a pas seulement rêvé, il a aussi essayé par la magie, par l'alchimie et même par des moyens scientifiques tout à fait rigoureux de prolonger son existence sur la terre et de vivre « éternellement » en dépit des lois physiques les plus contraignantes.
Cette quête superbe, Serge Hutin la décrit dans ce livre coloré où la réalité et la fable font toujours bon ménage.

TEXTE INTÉGRAL

Du même auteur dans la même série :

Les civilisations inconnues, n° 413
Aleister Crowley, n° 435

★

[1]. Voir au chapitre IV.

[2]. Deux traités alchimiques du XIXe siècle : *Cours de philosophie hermétique ou d'alchimie en 19 leçons,* par L. P. François Cambriel, et *Hermès dévoilé, dédié à la postérité,* par Cyliani. Présentation et commentaire de Bernard Husson, Paris, Omnium littéraire, 1964.

[3]. Voir les deux ouvrages du mystérieux adepte Fulcanelli *Le mystère des cathédrales* et *Les demeures philosophales*.

[4]. Voir le chapitre IV.

[5]. Voir au paragraphe suivant.

[6]. Signalons, pour mémoire, que Cagliostro préparait lui-même des poudres (dites *rafraîchissantes)* et des liquides (*gouttes blanches, baume du Grand Maître)* aux propriétés très actives, dit-on.

[7]. Revue « Rosicrucian Digest », vol. XL, n° 2 (February 1962), pp. 70- 71 : « *I said goodbye to Old Age* », titre révélateur par lui-même, puisqu'il signifie : « J'ai dit au revoir à la vieillesse. »

[8]. Par exemple, remplacer les respirations courtes par une respiration lente et profonde.

[9]. Sur les recherches de René Quinton, voir l'ouvrage d'André Mahé, *Le secret de nos origines,* Paris, La Colombe, 1962.

[10]. Page 19 de l'édition française, Villeneuve-Saint-Georges, 1958.

[11]. Les Rosicruciens, comme tous les occultistes, croient aux réincarnations successives.

[12]. *lbid,* pp. 174-175.

[13]. Voir au chapitre III.

[14]. *Long Livers. A curions History of such Persans of both sexes who have lived several Ages and grow young again : With the rare secret of Rejuvanescency of Arnold de Villa Nova*.

[15]. Voir au chapitre IV.

[16]. L'auteur du roman de science-fiction *Histoire des hommes lunaires* (éditions du Scorpion, 1961).

[17]. *L'évolution créatrice*, PUF, p. 14.

[18]. *Histoire de la magie,* p. 158.

[19]. Sur le problème des vampires voir au chapitre III.

[20]. *Ignis divinus,* p. 28.

[21]. II, 7.

[22]. P. D. Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu,* Paris (Stock), 1949, p. 153.

[23]. Gaston Bachelard.*La psychanalyse du feu***,** N.R.F., 1938 — Jean- Pierre Bayard, *Le feu.* Flammarion, 1958 — Cari Martin Edsman, *Ignis divinus. Le Feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité. Contes***,** *légendes, mythes et rites.*

[24]. *Le sanctuaire intérieur,* éditions rosicruciennes, Villeneuve-Saint-Georges, 1959.

[25]. Cette gravure est reproduite à la page 73 du tome II de la *Grande Encyclopédie des Sciences occultes,* publiée sous la direction de Dom Neroman, Editorial Argentor, 1938.

[26]. *Les mystères des Egyptiens,* V, XII.

[27]. Olivier Leroy, *Les hommes salamandres, sur l'incombustibilité du corps humain*, Paris, 1931.

[28]. C. Marslrander, *Deux contes irlandais*. Halle, 1912.

[29]. Lund, C.W.K. Gleerup éditeur, 1949.

[30]. J. Girardin, *Un peu partout***,** 2e édition, Paris, Hachette, 1880, pp. 81- 82.

[31]. Voir livres de Gaston Bachelard sur les éléments, José Corti, éditeur, Paris.

[32]. Bibliothèque Marabout n° 135

[33]. Voir nos *Voyages vers ailleurs*, Librairie Arthème Fayard.

[34]. Editions Fleurus, Paris, 1957.

[35]. Dans *Mystère-Magazine* de novembre 1956.

[36]. Dans *Fiction,* novembre 1956.

[37]. Traduction française aux éditions Albin Michel, Paris; réédition en 1970.

[38]. Titre original, *Creep, shadow, creep*.

[39]. Reproduit pp. 315-332 de l'anthologie *Histoires étranges,* présentées par Jean Palou, Castermann, éditeur, 1963.

[40]. Flammarion.

[41]. Tallandier, éditeur. 1933 et 1934.

[42]. La traduction est de nous. Ce roman a été réédité dans la Bibliothèque Marabout, n" 337.

[43]. Qui a fait l'objet d'une adaptation filmée (1964), sous le titre: *Un soir, par hasard.*

[44]. Publiée dans le n° 120, pp. 66-80 de la revue *Fiction*.

[45]. Paris, Gérard Nizet, 1955.

[46]. Bibliothèque Marabout, n° 232.

[47]. Conte public dans le n° 121 de *Fiction*.

[48] Hachette.

[49] Dans le roman *Face in the Abyss*.

[50] Traduction française publiée en 1964 aux éditions Denoël, Paris.

[51] Paru dans le n° 123 de Fiction

[52]. Paris, éditions Julliard, 1961.

[53]. Préface à la *Grande encyclopédie illustrée des sciences occultes,* publiée sous la direction de Dom Neroman.

[54]. Jacques Yonnet, *Enchantements sur Paris,* éditions Denoël. 1954, pp 13-16

[55]. Religion magique comparable au Vaudou haïtien. Voyez le passionnant *Journal d'un sorcier***,** de Paul Grégor (Paris, 1964).

[56]. Signalons qu'en mai 1818, un alchimiste qui s'établit quelque temps au n° 22, rue de Cléry, affirmait n'être autre que Flamel en personne. Evidemment, il n'en apportait pas d'autre preuve que ses propres dires.

[57]. Sédir, *Histoire et doctrines des Rose-Croix***,** Bohorel-lès-Rouen, 1932, p. 86.

[58]. Sédir, *op. cit.,* p. 86.

[59]. L'ouvrage classique étant celui de Paul Chacornac, *Le Comte de Saint-Germain,* Paris, éditions traditionnelles, 1947. Signalons aussi celui de Maurice Heim, chez Gallimard.

[60]. Réédité aux éditions des Cahiers astrologiques, Nice, par le docteur Marc Haven.

[61]. *Discours du comte de Cagliostro, accusé.*

[62]. J. L. Bracelin, *Gerald Gardner, Witch,* Londres, The Octagon Press, 1960, p. 163.

[63]. Valentine Penrose, *Erzebet Bathory, la comtesse sanglante,* Mercure de France, 1962.

[64]. Voir Tony Faivre, Les vampires, Paris, édit. Eric Losfeld.

[65]. Voir la traduction française avec la préface de T. Faivre dans la Bibliothèque Marabout, n° 182.

[66]. Voir les ouvrages d'Ornella Volta, *Le Vampire,* éditions Jean-Jacques Pauvert, 1962, et de Roland Villeneuve, *Loups-Garous et vampires,* La Palatine, 1963.

[67]. Les vieux Romains prenaient, dans l'espoir de régénérer leur virilité, des bains de sang soutiré à de jeunes esclaves.

[68]. Sur le tantrisme, voir : Mirce Eliade, *Le yoga ; immortalité et liberté,* Payot, 1953 — Julius Evola, *Métaphysique du sexe,* Payot, 1959 — Serge Hutin, *Voyages vers Ailleurs,* A. Fayard, 1962.

[69]. Réédité en 1963 par les éditions de La Colombe, Paris.

[70]. *Mystiques et magiciens du Thibet*, Paris, Plon, 1929.

[71]. Traduit de l'américain par Jean Paris, Seuil, 1959.

[72]. On les trouvera photographiées dans l'ouvrage de C. F. Hartlaub, *Der Stein der iVeisen,* Munich, 1958.

[73]. Basile Valentin, *Révélation des Mystères des Teintures des Sept Métaux,* Paris, 1646, réédité par André Savoret, Paris, « Psyché », 1954.

[74]. Marabout n° 387.

[75]. *La lumière tirée du chaos,* 1784 ; réédition, Paris, Chacornac, 1930.

[76]. *Magie et Médecine,* P.U.F. Coll. « Mythes et religions », p. 118.

[77]. H. Maspero, *Les procédés de nourrir le principe vital dans la religion taoïste,* avril-juin et juillet, septembre 1937.

[78]. Robert Charroux, *L'eau pure, la rose et l'univers en expansion,* article dans revue « Rose-Croix » printemps 1964, p. 9.

[79]. E. Bosc, *La psychologie devant la science et les savants,* p. 145.

[80]. *Mystère et poésie au* XVIe *siècle.* Bibliothèque Mondiale, vol. N° 87 — *Anthologie des poètes du* XVIe *siècle,* pp. 166-167.

[81]. *Tractatus theologo-philosophicus*, livre III, chap. VII.

[82]. Outre *Le matin des magiciens,* de Louis Pauwels et Jacques Bergier, Gallimard, éditeur, ainsi que *L'histoire inconnue des hommes depuis 100 000 ans,* de Robert Charroux, Robert Laffont, éditeur, voir nos *Civilisations Inconnues,* Bibliothèque Marabout, n° 413.

[83]. Paris, Maloine, 1962.

[84]. Gallimard, éditeur.

[85]. Numéro de septembre-octobre 1953, p. 2.

[86]. Amiens, 1735.

[87]. Nous renvoyons à l'édition française publiée par André Savoret aux Editions « Psyché », 7, rue Séguier, Paris VIe, 1948.

[88]. N'oublions pas l'axiome : *Il n'y a de science que du général.* Par conséquent, tout miracle ou même tout fait exceptionnel ne sera pas forcément inexistant, mais restera en dehors de la science tant qu'on ne pourra le reproduire à volonté.

[89]. Denoël, éditeur, 1964.

[90]. Sur ces croyances, voir Louis Rougier, *L'origine astronomique de la croyance pythagoricienne en l'immortalité céleste des âmes,* Le Caire, Institut français d'Archéologie orientale, 1933.

[91]. Plon, 1957.

[92]. *Rip Van Winkle,* œuvre de Washington Irving.

[93]. Préface au livre de Charles-Noël Martin, *Le cosmos et la vie,* Encyclopédie Planète.

[94]. On songe tout de suite ici au siège, placé juste au-dessus d'une crevasse d'où montaient des vapeurs sulfureuses et où s'asseyait la pythie de l'Oracle de Delphes.

[95]. *De Nostradamus à Cagliostro,* Paris, éditions Self, 1945, pp. 102 et 103.

[96]. Édition française, avec préface par Julius Evola, aux éditions la Colombe, Paris, 1962.

[97]. C.A.E. Moberly et E.F. Jourdain, *Les fantômes de Trianon,* version française, Monaco, éditions du Rocher, 1959.

[98]. Robert Laffont, 1963.

[99]. Mais cela serait possible d'après certaines hypothèses scientifiques d'avant-garde.

[100]. Abbé Th. Moreux, *Pour comprendre Einstein,* Paris, Doin, 1922, p. 77.

[101]. *Ibid,* pp. 77-78.

[102]. *Ibid,* p. 78.

[103]. Voir, de cet auteur, ces deux romans, *Le seuil du jardin* et *Le parc des archers*, Julliard éditeur, 1958 et 1961 ; le premier réédité chez Pauvert.

[104]. *Le seuil du jardin,* p. 71.

[105]. *Ibid,* p. 127. Voir aussi le roman mystique de Raymond Dupin, *La nuit de la grâce,* La Colombe, 1963.

[106]. Marabout n°451.

[107]. Librairie Arthème Fayard, 1962.

[108]. Julliard, 1958.

[109]. De Peter Ibbetson, il existe une remarquable traduction française (par Raymond Queneau), chez Gallimard.

[110]. Ce thème a inspiré le substrat métaphysique d'un roman de René Barjavel, *Le voyageur imprudent,* Denoël, éditeur.

[111]. Quand aucun nom de ville n'est indiqué, le lieu de publication est Paris.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library